This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER LIBRARY
HX 3F85

Ger 2300.58.39

Harvard College Library

FROM THE GIFT OF

ARCHIBALD CARY COOLIDGE

(Class of 1887)

PROFESSOR OF HISTORY

FOR BOOKS ON FRENCH HISTORY

SOUVENIRS DU SECOND EMPIRE

LES ETAPES DOULOUREUSES

(L'Empereur, de Metz à Sedan)

par le Baron Albert VERLY

Préface par Etienne CHARLES

(Ouvrage orné de 6 planches hors-texte)

PARIS (IXe)
H. DARAGON, Editeur
96-98, Rue Blanche, 96-98
1908

Les Étapes Douloureuses

(L'Empereur de Metz à Sedan)

Du même Auteur

LE 15 AOUT 1890 A ROUEN. — *1 brochure* (épuisée).

LA SITUATION DU PARTI BONAPARTISTE. — *1 brochure* (épuisée).

LE GÉNÉRAL BOULANGER ET LA CONSPIRATION MONARCHIQUE. — *1 volume.*

LE BUCHER. — *1 volume.*

L'ESCADRON DES CENT-GARDES (Souvenirs du Second Empire, 1re série). — *1 fort volume illustré.*

DE NOTRE-DAME AU ZULULAND (Souvenirs du Second Empire, 2me série). — *1 fort volume.*

Pour Paraître Prochainement

SOUVENIRS DU SECOND EMPIRE (4me série).

SOUVENIRS DU SECOND EMPIRE

LES ETAPES DOULOUREUSES

(L'Empereur, de Metz à Sedan)

par le Baron Albert VERLY

Préface par Etienne CHARLES

(Ouvrage orné de 6 planches hors-texte)

PARIS (IXe)
H. DARAGON, Editeur
96-98, Rue Blanche, 96-98
1908

Ger 2300.58.39

Harvard College Library
MAR 2 1911
Gift of
Prof. A. C. Coolidge

NAPOLÉON III
1808-1873
(Portrait inédit : Collection du baron de Bourgoing)

A MON FILS

Après mes premiers livres déjà parus, j'ai écrit pour toi *LES ETAPES DOULOUREUSES*.

Quand tu ne seras plus l'enfant qui ne voit dans la vie que le côté riant et familial, lis et relis ces pages.

Tu te diras que ton grand-père, dont tu dois à jamais vénérer la mémoire, a vécu ces heures terribles de la défaite, tu partageras ses angoisses et ses humiliations dans ces journées à jamais néfastes pour notre pauvre pays.

Tu songeras que ton père, alors trop jeune, frémissait de ne pouvoir encore aller se battre contre l'Envahisseur ; qu'après la guerre, pendant des années, il a porté l'uniforme, dans l'espoir, la conviction, de la Revanche prochaine et que le temps a passé sans qu'il lui fût permis de prendre part à un relèvement de la Patrie, à une éclatante réparation des affronts subis et des souffrances endurées pendant l'Année Terrible.

Sur le soir de ma vie, je te dis avec toute mon âme : « N'oublie pas ! » Ne te laisse pas émouvoir par les doctrines des intellectuels et des sans-patrie, marche droit ton chemin, crois en Dieu, respecte la femme, garde un pieux souvenir de nos Souverains disparus et de l'infortuné « Petit Prince » que j'ai tant aimé ; et conserve au fond du cœur la fière devise qui resplendissait en lettres d'or dans la salle des Maréchaux du vieux palais des Tuileries : « HONNEUR ET PATRIE ! »

Baron Albert VERLY.

Juin 1908.

AVANT-PROPOS

Crécy, Poitiers, Azincourt, Pavie, Moscou, Waterloo sonnant le glas de la Patrie !

Tous les noms immortels de Tolbiac à Lodi, Arcole, Marengo, Les Pyramides, Austerlitz, Wagram, Iéna, Magenta, Solférino, et encore et toujours d'autres victoires éclatant en un rayonnement de gloire, en une auréole fulgurante de conquêtes, en une apothéose de liberté, témoignages de vie du Peuple français !

Puis, le chaos, l'effroyable désastre, le colosse atteint, sapé à la base, l'écroulement de cette France qui se croyait invincible et dormait ensevelie sous ses lauriers d'antan, la pâle déroute hurlant son « sauve qui peut » !

Et, dans l'accompagnement du tocsin, des obus, de la fusillade, des crépitements d'incendie, des gémissements des blessés, des cris des torturés, des râles des mourants, l'effondrement d'un Empire, l'anéantissement d'une armée, l'infernale sarabande des vainqueurs teutons, ronde folle des victorieux d'un jour autour de la fosse du lion tombé dans l'embuscade, du lion garotté, écumant, crachant son dédain à la face de ses innombrables bourreaux : SEDAN !

. . . . . .

Et, depuis bientôt quarante ans, la Patrie s'est vu renaître ; elle a préparé les luttes possibles dans le calme de la paix ; la moisson a repoussé dans les champs ensanglantés ; la Nature éternelle a repris ses droits et les traces

comme les souvenirs de l'Année Terrible s'en vont, s'égrènent, s'éteignent, se fondent sous une atmosphère d'oubli, de bien-être factice, nous allions dire de résignation !

Notre escadre s'est promenée dans les eaux allemandes, sous le pavillon impérial noir et rouge sang de 1870 ; nous tremblons, nous n'osons pas nous fortifier, nous laissons les Ardennes ouvertes, nous nous abaissons à solliciter des alliances chimériques et nous oublions que nos trois couleurs ont flotté sur toute l'Europe et ont porté partout l'honneur et la liberté.

Nous oublions que nous sommes du sang des vieux Gaulois ; nous oublions que la Prusse, après Iéna, a mis soixante ans à couver sa revanche avec un acharnement que nous devrions lui envier ; nous oublions que le premier rang nous est assigné dans l'œuvre de la civilisation.

Nous oublions, et cela est plus grave, que les provinces perdues nous attendent en vain, que toutes nos plaines de l'Est sont fertilisées par les cadavres des nôtres ; nous oublions que nous avions des pères, des parents, des amis qui subirent les humiliations des jours sombres et qui sont morts sans avoir vu se lever l'aurore des justes représailles et des triomphes vengeurs !

Allons, debout ! à l'ouvrage, ceux de France ! Songez aux héros tombés pour la Patrie, songez aux soldats sacrifiés conduits en troupeaux en Allemagne, évoquez les atrocités commises par les vainqueurs, serrez les rangs et devancez l'heure fatidique qui, tôt ou tard, sonne à l'horloge des peuples de par la loi du destin.

Allons, en avant, pour la France ! Et pour vous mettre du cœur au ventre, faites-vous raconter l'année néfaste par vos anciens, tressaillez au souvenir des héros inconnus, tombés aux champs de bataille, jurez de les venger !

Apprenez notre histoire, parlez sans honte de nos dé-

faites, glorifiez-les, elles le méritent, car tout fut perdu, fors l'honneur !

Et, si nous écrivons aujourd'hui *LES ETAPES DOULOUREUSES,* c'est parce que nous avons la conviction qu'il est temps de dire la vérité. L'heure a sonné de crier bien haut que l'armée de Sedan, à quelques rares exceptions, fut admirable de bravoure, depuis le simple soldat jusqu'aux chefs, et, si les ordres de Paris et la fatalité ont poussé le commandant en chef dans la fosse de Sedan, tous ils ont lutté pendant neuf heures, sans trève ni repos, tous ils ont dû s'incliner et subir l'inévitable capitulation, à bout de forces, sans munitions, sans vivres, dans l'impossibilité absolue d'une trouée, en présence d'un ennemi trois fois supérieur, devant l'inutile massacre.

A ceux qui ont dit « la honte de Sedan », nous opposons la lutte glorieuse de l'armée française, les morts héroïques, l'admiration même de l'ennemi, la courageuse conduite de la cité sedanaise, le dévouement des citoyens de Sedan, et la Vérité, que les passions politiques ont trop souvent dénaturée pour les besoins de leur cause, mais qui finit toujours par ressortir éclatante et pure dans le rayonnement d'honnêteté et d'intelligence de notre belle terre de France !

Baron Albert Verly.

PRÉFACE

Que l'on ne cherche pas dans ce livre un nouveau récit des dernières journées du second Empire non plus qu'une étude raisonnée de la funeste guerre de 1870. On ne les y trouverait point. Il n'est pas entré dans le dessein de l'auteur d'écrire l'histoire politique et militaire d'une guerre à laquelle, des deux côtés de la frontière, tant d'ouvrages considérables ont été consacrés par les plus éminents spécialistes. Le baron Albert Verly n'a point d'aussi hautes visées et plus simple est son ambition, plus touchante aussi sa pensée.

Ce que l'on trouvera ici c'est seulement un tableau familier et comme un journal intime de la vie de l'Empereur pendant les trois semaines qui s'écoulèrent entre le 13 août, jour où il confia le commandement de l'armée au maréchal Bazaine, et le 4 septembre, date de son départ pour le château de Wilhelmshoehe et de la chute de l'Empire. Et c'est ce que dit assez le sous-titre de ce livre : *L'Empereur, de Metz à Sedan.*

Quant au titre, *LES ETAPES DOULOUREUSES,* il prévient loyalement le lecteur que c'est dans un esprit de sympathie pour le souverain que l'auteur a recueilli et qu'il lui présente ces souvenirs.

Fils du colonel baron Verly, qui commanda l'escadron des Cent-Gardes et qui, en raison de ses fonctions, approchant quotidiennement Napoléon III, apprit à l'aimer et lui voua une affection profonde, M. Albert Verly a pieusement observé les traditions paternelles. Comme son

père, il a gardé pour la mémoire de l'Empereur un respect dont ses ouvrages antérieurs offrent la constante manifestation, fidélité d'autant plus honorable qu'elle semble plus rare aujourd'hui, après que trente-cinq années ont passé sur la tombe où repose le souverain vaincu et détrôné. Il n'est pas de ceux qui oublient : il reste reconnaissant à Napoléon III de la confiance que celui-ci accordait à son père et se souvient avec émotion d'avoir été le compagnon d'enfance, le camarade de jeux du Prince Impérial qui le traitait en ami. Et c'est pourquoi, dans *LES ETAPES DOULOUREUSES,* éclatent, avec un accent de sincérité dont on ne saurait point n'être pas frappé, une indignation et une colère qui ne peuvent se contenir, au spectacle ou, mieux, au souvenir des coupables légèretés, des présomptueuses imprévoyances et des inexplicables défaillances qui aidèrent à la victoire de l'ennemi, des lâchetés, des abandons et des trahisons qui assombrirent encore les derniers jours de l'Empereur. Et l'on sent que le narrateur a été profondément remué et jusqu'au fond de l'âme en revivant, par la pensée, ces derniers jours dont il fait un récit empreint de la tristesse la plus poignante.

M. Albert Verly n'a point cherché à dramatiser les faits. Il n'a point choisi, parmi tant d'ouvrages publiés sur la guerre de 1870 et dont beaucoup sont des œuvres hautement consciencieuses, les épisodes les plus propres à émouvoir le lecteur pour lui en présenter une image habilement parée d'art et de littérature. Non ! Il dit la vérité toute simple et toute nue, telle qu'elle apparait dans les lettres que son père le colonel Verly écrivait, au jour le jour, du camp impérial même, et dans les récits rédigés, presque sur le moment, par ces humbles et braves soldats, les Cent-Gardes, les beaux, les irrésistibles Cent-Gardes, qui l'aimaient comme un fils, depuis que, tout enfant, il jouait

dans les cours de leur caserne de la rue de Bellechasse, et auxquels il a voué, jusqu'à se faire l'historiographe attentif de leur Escadron, jusqu'à les grouper en une association fraternelle et à les réunir chaque année en un banquet familial, l'affection que leur portait son père, le brillant officier dont ils ne peuvent parler sans attendrissement.

*
* *

Le baron Albert Verly ne m'en voudra pas, je pense, de rappeler les sentiments de vénération passionnée qui l'attachent à cet Escadron des Cent-Gardes, dont il recueille et, comme en un musée, conserve religieusement les souvenirs, uniformes superbes, accessoires magnifiques, qui, en 1900, ne furent pas l'une des moindres curiosités de l'Exposition rétrospective des Armées de Terre et de Mer.

Un jour, en 1894, M. Albert Verly trouvait, dans un buvard qui avait appartenu à son père, une feuille de papier portant simplement ces mots : « M. Louis Bacot, rue Saint-Michel, à Sedan ». Très intrigué par ce nom que jamais il n'avait entendu son père prononcer, il se rendit à Sedan, où il n'eut pas de peine à découvrir M. Bacot, grand commerçant chez lequel le colonel Verly était descendu en 1870 et avait, en partant, laissé sa tente, ses effets de campement, ses uniformes, ses harnachements, etc. ; dépôt sacré que le digne homme avait gardé avec un respect attendri et tel qu'il n'avait pas voulu toucher à une boîtes de cigares entamée par le colonel ; dépôt précieux qu'il remit intact au baron Albert Verly, qui ne sut trop remercier un dépositaire aussi fidèle.

Le colonel Verly qui jamais ne parlait de Sedan avait, jusqu'à sa mort, plutôt que d'être obligé de prononcer ce nom maudit, évocateur de toutes les tortures et de toutes les angoisses de l'Année Terrible, laissé ignorer à son fils

le lieu où se trouvaient ces uniformes qu'il avait portés avec tant de joie et tant d'honneur, ces souvenirs qui lui étaient si chers et que pourtant il avait abandonnés à tout jamais, aimant mieux les perdre que de retourner, pour les reprendre, dans la ville où ses dernières espérances de soldat et d'ami de l'Empereur étaient mortes.

Ces détails ne sont point ici hors de leur place, puisque, dans *LES ETAPES DOULOUREUSES,* il est, fréquemment et presque à chaque page, question des Cent-Gardes. Et comment en pourrait-il être autrement, alors que c'est à l'aide des lettres ou des récits du colonel, des officiers, des sous-officiers et des soldats du « bel Escadron », beaux soldats durant la paix, bons soldats pendant la guerre, que M. Albert Verly a suivi, d'étape en étape, l'Empereur sur la voie des malheurs, de la défaite et de la chûte, de Metz à Sedan ?

Certes, les Cent-Gardes ne savaient rien de la Guerre, rien de plus que ce qu'en pouvaient savoir les soldats des autres corps. Ils ne connaissaient que ce qui s'était passé chez eux et autour d'eux. Si donc on leur demandait des vues générales sur les évènements de l'Année Terrible, un tableau d'ensemble de la campagne, on courrait grand risque de n'avoir de la Guerre qu'une image singulièrement imparfaite et déformée, tantôt exagérément grossie et tantôt rapetissée à l'excès. Mais M. Albert Verly et, après lui, le lecteur ne leur demande point tant. Il n'attend d'eux que le récit, tout sec, de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont entendu, de ce qui s'est passé à leurs côtés : incidents, menus détails, traits de mœurs.

Leurs relations, outre le mérite d'être inédites, et, par conséquent, d'apporter à l'étude de la guerre de 1870 une contribution modeste, je le veux bien, mais nouvelle, ont celui d'être vraies, de toute évidence. Leur véracité, leur

sincérité sautent aux yeux. Les braves gens ne font rien autre chose que de dire, avec le pigeon de la fable,

J'étais là, telle chose m'advint,

et j'ajouterai :

Vous y croirez être vous-même.

Aussi bien, on se tromperait si on les pensait incapables de raisonner leurs impressions ou leurs sensations et de se soustraire à l'influence des opinions toutes faites et des racontars. Ils n'étaient point tous les premiers venus, et par exemple je citerai le cas de l'ancien cent-garde Gérard, devenu en 1870 le lieutenant Gérard puis, après la Guerre, le docteur Gérard, dont on lira, dans *LES ETAPES DOULOUREUSES,* plus d'un récit intéressant.

Gérard, bon soldat, médaillé militaire, avait servi comme brigadier aux Cent-Gardes où, tout en s'acquittant avec zèle de son service, il s'était acquis une réputation d'habile magnétiseur. La discipline était sévère, à l'Escadron : cassé de son grade en 1861, pour avoir découché, Gérard avait été remis simple cavalier et envoyé dans un régiment de cuirassiers. Il avait quitté l'armée et, sans posséder le moindre de ces diplômes qui donnent à un homme le droit de sauver — ou de tuer — enfin de soigner ses semblables, s'était, nouveau zouave Jacob, improvisé guérisseur, ce qui lui avait valu une condamnation à cinq francs d'amende pour exercice illégal de la médecine.

Courageusement il avait appris, tout seul, le latin et le grec et avait, à quarante-cinq ans, passé l'examen de grammaire des lycées. Il poursuivait ses études, quand la guerre éclata entre la France et la Prusse. Il reprit du service et fit la campagne en qualité de lieutenant aux francs-tireurs de Mocquard. Il se battit à Beaumont, à Mouzon, à Sedan, où un obus lui brisa la rotule, fut décoré de la Lé-

gion d'Honneur sur le champ de bataille et de la main même de l'Empereur mais se vit, à son retour de captivité, contester une croix qu'il avait pourtant bien gagnée.

Cette injustice l'attrista sans lui rien enlever de son énergie. Dès sa rentrée en France, il se remit au travail, fut reçu officier de santé, passa son baccalauréat ès-lettres — à quarante-huit ans ; son baccalauréat ès-sciences — à quarante-neuf, puis fit sa médecine. Il présenta sur « la fécondation artificielle » une thèse de doctorat qui eut un retentissement considérable mais fut refusée, ne se découragea pas, présenta sur « l'origine des varices » une nouvelle thèse, qui fut favorablement accueillie. Il obtint alors le titre de docteur en médecine. Il avait plus de cinquante ans.

*
* *

L'auteur des *ETAPES DOULOUREUSES* ne fait point mystère, je l'ai dit, de ses sentiments personnels de sympathie et — pourquoi reculerai-je devant ce mot ? — de dévotion pour la personne de Napoléon III. Mais qu'importe ! après trente-huit ans, dans le recul de l'histoire, la figure de l'Empereur apparait dégagée des taches et des tares sous lesquelles la passion politique l'avait comme cachée. Nous pouvons aujourd'hui nous faire de ce souverain une image plus sincère et plus vraie. Le «tyran» nous apparait comme un très bon homme qui, après avoir montré un jour une belle énergie, quand, suivant l'expression de M. E.-M. de Vogüé, il se livra à « une opération de police un peu rude », eut le tort d'être faible et, pour un politique ou si vous préférez, un politicien, trop idéaliste et pas assez réaliste. Mon Dieu ! c'était un sentimental et un rêveur.

Sous son règne, la nation n'avait pas la Liberté, — la Liberté avec une majuscule — mais elle possédait

l'indépendance. Depuis un quart de siècle que nous vivons sous le régime de la Liberté, toute indépendance nous a été enlevée et nous sommes comme des enfants qu'on tient en lisière, comme des collégiens qui ne peuvent s'absenter une minute qu'après avoir obtenu l'autorisation de sortir, comme des esclaves sur qui pèserait la pire des servitudes : la servitude morale. Napoléon III était un « tyran », mais son armée, son administration, sa magistrature, étaient, toutes, pleines d'hommes qui n'étaient pas contraints de s'abaisser au rang de domestique et qui pouvaient, autant qu'il leur plaisait, être, dans leur privé, attachés à d'autres régimes ; le royalisme avéré de Mac-Mahon, par exemple, ne nuisit point à son avancement.

Eh oui ! nous vivons maintenant sous un régime de Liberté et, ce mot de Liberté nous le lisons sur tous les murs et du matin au soir on nous en rebat les oreilles. C'est au nom de la Liberté que l'on a jeté à la rue, par milliers et par milliers, des hommes et des femmes qui ne faisaient d'autre mal que de se réunir pour prier en commun, d'instruire gratuitement les enfants, de soigner les malades et les vieillards ; c'est au nom de la Liberté qu'on a confisqué et vendu leurs biens, qu'on leur a interdit de vivre de leur état, qu'on les a poursuivis, traqués, condamnés, réduits à la misère. C'est au nom de la Liberté q'on a tranformé la bienfaisance en intrument de domination et de propagande électorale et qu'on refuse le droit aux secours de l'Assistance aux gens que l'on soupçonne d'aller à la messe ou de ne pas soutenir le candidat du gouvernement. C'est au nom de la Liberté qu'on opprime les consciences, au nom de la Liberté que l'on met les catholiques hors du droit commun, au nom de la Liberté qu'on exige des officiers et des fonctionnaires désireux d'avance-

ment qu'ils aillent, premièrement, s'encanailler à la Loge du coin.

En sorte que beaucoup de Français qui aimèrent la République — « comme elle était belle, sous l'Empire » ! selon le mot si profond de Forain — en arrivent à appeler de tous leurs vœux la venue du « bon tyran » souhaité par Renan, et que, sans être impérialiste, et simplement par comparaison avec le temps présent, on se prend peu à peu de sympathie pour le gouvernement et pour la personne de Napoléon III ou, tout au moins, on les considère sans antipathie, disons : avec une neutralité favorable.

Pour moi, j'avoue franchement, que, quoique n'étant pas bonapartiste, je goûte si peu le charme de la liberté, telle qu'elle nous est actuellemnt impartie, que, songeant aux « tyrans » passés et, s'il plaît à Dieu, futurs, je répèterai volontiers le souhait que formulait Morellet, au sortie de la Bastille où l'avait envoyé Louis XV : « Dieu fasse paix à ces bons tyrans-là ! »

Au fond, je crois que la reine Victoria a fort exactement jugé Napoléon III quand, à la suite de la visite que l'Empereur et l'Impératrice lui firent à Londres en 1855, elle écrivait à son oncle, le roi de Belges, Léopold Ier : « Il est doué... d'une grande douceur et d'une puissance de séduction qui est très vivement ressentie par tous ceux qui vivent dans son intimité... Il n'a point agi avec cruauté ou injustice, de gaieté de cœur, car il est impossible de le connaître sans voir qu'il a beaucoup d'amabilité, de bonté et d'honnêtetés... Son tact et sa bonté ne peuvent être surpassées... »

*
* *

Et puis, Napoléon III a été vaincu. Il a été précipité du faîte de la grandeur dans l'abîme. Il a été malheureux. Il a

souffert. Le spectacle du bonheur a quelque chose de pénible et de douloureux, parce qu'il fait penser, par contraste, à ce que doit être dans le même instant, la vie des déshérités ou des infortunés. Si nous éprouvons une tristesse à voir que des gens sont heureux, quand nous connaissons la détresse de tant d'autres, serions-nous Français si nous pouvions contempler le malheur d'autrui sans nous sentir saisis de compassion ? C'est surtout quand il est malheureux, que notre prochain nous devient cher et sacré. Aussi pense-je qu'on ne lira point sans une émotion profonde les pages où M. Albert Verly nous montre Napoléon III malade, prématurément vieilli par l'infortune, courbé sous le poids de la fatalité, vaincu, celle-ci, par exemple, sur le séjour que l'Empereur fit, le 29 août à Raucourt, chez le maire, M. Guette-Rouy :

« L'empereur ne sortit pas durant cette journée du 29. Toujours de plus en plus souffrant, il passa toute l'après-midi dans sa chambre du rez-de-chaussée, allant de long en large, tourmentant fiévreusement sa moustache. Parfois, il s'arrêtait à la fenêtre et, cherchant probablement un peu de fraîcheur. appuyait son front sur les vitres. Ses yeux vagues regardaient sans voir et les troupes, déjà démoralisées, qui défilaient sans cesse en une véritable débandade, pouvaient se demander quel était cet homme à cheveux blancs, à la figure cadavérique qui, machinalement, sur leur passage, écartait les rideaux de mousseline de cette fenêtre fermée... Dans ce défilé sans fin de soldats affamés, surmenés, indisciplinés, c'étaient les injures à l'adresse des chefs, les cris de trahison, et même les zouaves, soldats d'élite, auxquels les paysans demandaient où ils allaient, hurlèrent, dans une rage féroce : « A la boucherie ! »

« A la boucherie ! » répéta machinalement le Souverain

tiré de son rêve par ces clameurs. « A la boucherie ! » Le rideau retomba et deux larmes coulèrent, sillonnant ses joues flétries, sans qu'il songeât à les essuyer.

« Une porte s'ouvrit : « Le dîner de Sa Majesté ! » D'un geste las, dans un « A quoi bon ? » d'un irrémédiable écœurement, le souverain refusa. Tout rentra dans le silence. Puis, seul, à la table de la petite chambre, la tête dans ses mains, l'Empereur des Français pleura. »

On ne lira pas avec une moindre émotion ces lignes, que j'emprunte au récit du départ de Napoléon pour Mouzon, le 30, au matin :

« Quelques cris de : « Vive l'Empereur ! » retentirent, étouffés par les murmures des soldats débandés ; sur la place, une brave femme, qui, pendant le séjour, avait blanchi à la hâte le linge de la Maison impériale, se trouvant sur le passage du Souverain, qu'elle n'avait jamais vu, s'écria : « Mon Dieu ! mon Dieu ! ce n'est pas possible ! C'est l'Empereur, cet homme qui a l'air si malade ? »

« Dans la foule, un soldat maraudeur, ayant perdu son corps, son régiment, à moitié ivre, ronchonnait : « Je voudrais bien lui f... un coup de fusil ! » Et sans voir, sans entendre, l'infortuné monarque suivait sa route, saluant machinalement, la main à son képi ».

*
* *

A côté de ces pages, d'où se dégage une si prenante émotion, l'ouvrage de M. Albert Verly abonde en récits et en tableaux où les historiens trouveront plus d'un détail, plus d'un trait de nature à éclairer d'un jour parfois nouveau tel ou tel épisode, tel ou tel évènement, telle ou telle situation, l'information qu'ils y puiseront étant, et de deux façons, en quelque sorte directe : d'abord, parce que l'auteur s'est servi des relations écrites ou orales de témoins

immédiats, qui lui ont appris ce qu'ils savaient pour l'avoir vu ; ensuite, parce qu'il a refait, pas à pas, la route suivie par l'Empereur pendant ces heures sinistres d'août-septembre 1870, rectifiant au fur et à mesure, les indications erronées qu'historiens et romanciers avaient, sans prendre la peine de les vérifier, trop complaisament accueillies.

On apprendra, notamment, en lisant les *ETAPES DOULOUREUSES*, la vérité sur le rôle du curé de Bazeilles, sur l'entrevue de Napoléon III et du roi Guillaume Ier, sur la signature de la capitulation de Sedan, sur le départ de l'Empereur vaincu, et sur les fautes commises par certains, dont l'impéritie, l'inaction ou les hésitations ne furent pas peu préjudiciables à la fortune de nos armes.

L'un des principaux éléments d'intérêt qu'offre ce livre, c'est justement la mise au point de certains faits défigurés par l'ignorance ou l'esprit de parti, la destruction de certaines légendes créées de toutes pièces par la passion politique et que l'histoire, qui se doit pourtant d'être impartiale, a trop longtemps acceptées.

Je citerai, tout d'abord, la légende née d'une composition de M. Emile Bayard, que la gravure a popularisée : *Sedan*. Napoléon III y est représenté en grande tenue de général de division, vautré sur les coussins d'une superbe calèche attelée à la Daumont de quatre chevaux que conduisent des postillons poudrés. Le souverain vaincu fume avec béatitude une cigarette et promène un regard indifférent sur les morts et sur les mourants qui jonchent le terrain, pendant que sa voiture s'éloigne, emportée au galop, au milieu d'une escorte de cent-gardes, en grande tenue, avec casque et cuirasse.

M. Albert Verly, grâce aux récits authentiques qu'il tient de témoins oculaires de la dernière journée passée par Napoléon III sur le sol de France, a pu faire justice de cette

légende. Des témoignages qu'il a recueillis, il résulte, comme on le verra par *LES ETAPES DOULOUREUSES,* que pas un seul des détails du tableau de M. Emile Bayard n'est exact. Napoléon III n'a pas, étant prisonnier, traversé le champ de bataille de Sedan, attendu que son escorte avait reçu l'ordre de faire un détour pour éviter la vue des troupes — et des morts — de l'une ou de l'autre nation. Il portait la petite et non la grande tenue. Son escorte était composée de cuirassiers de la garde royale prussienne et non de cent-gardes, car ces derniers étaient restés à Sedan où il n'avait même pas eu le temps de leur faire ses adieux. Et si même elle avait été composée de cent-gardes, ceux-ci n'auraient pu être en grande tenue avec casque et cuirasse, pour cette bonne et simple raison qu'avant de quitter Paris ils avaient versé leurs casques et leurs cuirasses au magasin du corps. Il avait pris place dans un coupé fermé et attelé en poste et non dans la daumont impériale qu'il avait dû laisser, comme tous ses bagages, à Sedan, au quartier Mac Donald affecté aux cent-gardes.

Une seule fois, pendant qu'une voiture l'emportait du château de Bellevue, où il venait de se rencontrer avec le roi de Prusse, à Bouillon, en Belgique, d'où il devait être conduit en détention au château de Wilhelmshoehe, le souverain se trouva en présence de cadavres : à la Chapelle, entre Divonne et Bouillon. Surpris de voir, dans le village dévasté, des cadavres restés sans sépulture, il pria l'officier qui commandait l'escorte de s'arrêter un instant afin qu'il pût demander des explications. On lui apprit que La Chapelle avait été défendu, le 1er septembre, par le premier bataillon des Francs-Tireurs de Mocquard qui avait laissé de nombreux morts sur le terrain et il voulut aussitôt avoir des renseignements sur les soldats tombés au cours de cet

engagement. Nous sommes loin de l'indifférence prêtée par M. Emile Bayard au vaincu de Sedan.

Ce *Sedan* trop fameux n'est donc bien qu'une œuvre purement fantaisiste sortie tout entière de l'imagination de l'artiste, ainsi, d'ailleurs, que M. Emile Bayard fils l'a reconnu dans une lettre adressée à l'*Intermédiaire des Chercheurs et Curieux* qui avait posé à ses lecteurs cette question : « Napoléon III, capitulant à Sedan, fumait-il la cigarette ? », lettre dont il convient de retenir ces lignes : « Rien de plus symbolique que cette cigarette, destinée simplement à exprimer le caractère désinvolte d'un souverain qui, suivant Larousse, « à la tête de cent milles hom- » mes, malgré ses généraux indignés, venait de faire his- » ser le pavillon blanc, en signe de capitulation... » Exécuté en quatre heures, aussitôt la nouvelle du désastre, sans documents, le dessin de *Sedan* est certainement faux en ses détails ; inauthentique, la calèche impériale, de même que l'escorte aussi invraisemblable sans doute que la vision céleste où se lit, dans le haut de l'image, la consternation de l'oncle de Napoléon-le-Petit... Mon père s'était borné à marquer, par une improvisation d'art saisissante, une patriotique indignation. » (1)

Dans un numéro suivant du même *Intermédiaire*, un historien, dont l'autorité peut être d'autant mieux invoquée en faveur de Napoléon III qu'il a étudié plus minutieusement la guerre de 1870 et spécialement la bataille de Sedan et que l'ardeur de ses convictions républicaines le rend moins suspect d'indulgence préméditée pour l'Empereur, M. Alfred Duquet, réfutait en ces termes l'allégation reproduite par M. Emile Bayard fils : « Toutes les

(1) *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, n° du 10 octobre 1907.

opinions sont libres, mais je m'inscris en faux contre une phrase de Larousse, citée par M. Emile Bayard et affirmant que l'Empereur « a fait hisser le drapeau blanc, malgré » ses généraux indignés ». J'ai prouvé, dans mon livre *La Victoire à Sedan,* que les généraux découragés voulaient la capitulation, sauf le général de Wimpffen, qui ne désespérait pas, en dépit des navrantes défections qui se produisaient autour de lui ! » (1)

L'ouvrage de M. Albert Verly était écrit depuis longtemps lorsque l'éminent historien, tout hostile qu'il soit au régime impérial, se faisait un devoir de protester contre une légende trop crédulement acceptée par l'opinion. La confirmation qu'il apporte aux déclarations de M. Alfred Duquet méritera d'être retenue par les historiens.

C'est avec de pareilles « improvisations », comme celle de M. Emile Bayard, et plus ou moins « saisissantes », mais, en tout cas, regrettables que les artistes et les historiens en arrivent à substituer, dans l'histoire telle que la connaît le gros public, la légende à la vérité. Combien de gens, aujourd'hui, sur la foi de l'auteur de cette composition anti-napoléonnienne, ne croient-ils pas que, réellement, Napoléon III, après Sedan, fit preuve de la plus complète désinvolture.

L'ouvrage de M. Albert Verly contribuera donc à dissiper la légende de l'indifférence de Napoléon III. Et de même, il aidera, par des témoignages précis, à détruire celle de la lâcheté dont l'Empereur aurait fait preuve mais qui, est-il même nécessaire de le dire, n'est plus acceptée par aucun historien sérieux. C'est ainsi que notamment, elle est formellement rejetée par M. Alfred Duquet :

---

(1) *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, n° du 20 octobre 1907.

« L'Empereur, écrit-il, souffrait le martyre depuis quelques jours, quand il monta à cheval le 1er septembre. Je donnerai, dans un prochain volume, *Sedan,* les preuves médicales qu'on ne comprend pas comment, en raison de la pierre qui le torturait, il put se tenir en selle et faire au milieu des balles et des obus, la promenade du côté de la Moncelle » (1).

Les lettres du colonel Verly, les récits des cents-gardes que cite l'auteur des *ETAPES DOULOUREUSES,* sont là pour établir, ainsi que le reconnaît M. Alfred Duquet, que l'Empereur, malgré de terribles souffrances, fit son devoir, et que, loin d'avoir manqué de bravoure, il se conduisait comme eût pu le faire un général aguerri, par l'habitude, aux dangers du combat et que même, non seulement il ne voulut pas fuir le péril mais encore alla au devant de lui et, peut-être, chercha la mort.

A propos de l'anniversaire de la bataille de Sedan, M. Maurice Quentin-Bauchart déclarait dans le *Figaro* que Napoléon III s'était courageusement conduit et à l'appui de cette affirmation, il citait les témoignages du général Pajol, qui n'avait pas quitté le souverain, du maréchal de Mac-Mahon et des correspondants du *Temps,* du *Times,* du *Standard* et du *Journal Officiel* de Berlin, ainsi que le récit d'Emile Zola, dans la *Débâcle,* de Zola en qui l'on ne saurait voir, certes, un défenseur systématique de l'Empereur (2).

M. Albert Verly montre Napoléon III se dirigeant sur

---

(1) *Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, N° du 10 octobre 1907.

(2) Le *Figaro* du 3 septembre 1907 : « La conduite de Napoléon III à Sedan », par Maurice Quentin-Bauchart.

Bazeilles et sur la Moncelle au plus fort du combat, examinant les positions, sous les balles et les obus qui pleuvaient sur son escorte, voyant son officier d'ordonnance, le capitaine d'Hendecourt, tué à ses côtés, et il ajoute : « Le souverain, cherchant volontairement la mort, mit pied à terre, donna l'ordre au colonel Verly de rester avec son escorte et les Cent-Gardes, dans un chemin creux, ne voulant, malgré les objurgations du colonel, être suivi de personne, et monta jusqu'au cimetière de Balan. Près de là se trouvait une batterie française : Napoléon III pointa une mitrailleuse et resta encore une heure, exposé au feu terrible de l'ennemi ».

Puis l'Empereur, remontant à cheval, quitta Balan pour se rendre sur un autre champ de bataille, s'attardant aux endroits où tombaient les projectiles, épargné par les balles et les obus tandis que le général de Courson et le capitaine de Trécesson étaient grièvement blessés près de lui. Alors, « désespérant de recevoir cette mort qu'il cherchait, il se décida à rentrer dans Sedan ».

A peine s'était-il engagé sur le pont de la Meuse, qu'un obus tombait devant lui, blessait un cent-garde et tuait deux chevaux de l'escorte. Or, quelle fut l'attitude de Napoléon III ? « Le cheval de l'Empereur se redresse : nous le croyons atteint, mais il calme sa monture et reste impassible », écrit le maréchal-des-logis des cent-gardes Toussaint. Le gendarme d'élite Jurd donne ces détails : « Un obus éclata sur le pont, tuant des chevaux et hommes de l'escorte... l'Empereur était à environ quatre mètres de nous, calme, immobile malgré les obus qui éclataient de toutes parts. Nous entendions même les supplications de ses aides de camp, le suppliant de se retirer du danger, mais il ne céda pas à leurs instances ».

Que reste-il du reproche d'indifférence et de désinvolture ? que reste-t-il de l'accusation de lâcheté ?

Bien d'autres légendes encore sont détruites, bien d'autres erreurs sont relevées et rectifiées dans *LES ETAPES DOULOUREUSES*, en sorte que M. Albert Verly, qui ne voulait qu'évoquer, dans une touchante pensée de fidélité à la mémoire de Napoléon III, les heures cruelles que vécut l'Empereur avant de quitter le sol français, apporte une contribution importante à l'étude de la guerre de 1870. Certaines des constatations de fait que l'on trouvera dans *LES ETAPES DOULOUREUSES* méritent d'être retenues par l'Histoire qui, elle doit ignorer le sentiment et, dans ses jugements sur les œuvres et sur les hommes, ne se laisser déterminer que par le souci de la vérité.

ETIENNE CHARLES.

Chapitre I

De Metz à Chalons et à Mouzon

A Metz : Lettres du colonel Verly. — Le 13 août 1870. — Longeville. — Le 15 août. — Gravelotte. — Verdun. — Camp de Chalons. — Hésitations de l'Empereur. — Ordres de Paris. — Marche décidée sur Montmédy. — Envoi du Prince Napoléon en Italie. — Départ du Prince Impérial pour Mézières. — La dernière escorte. — Hésitations du Maréchal de Mac-Mahon. — Nouveaux ordres de Paris. — Inaction de Bazaine. — Il se fixe sous Metz. — Tentative d'attentat sur Napoléon III. — Le dîner du Maréchal à Stonne. — L'Empereur à Raucourt. — Débandade de l'armée. — Départ pour Carignan. — Napoléon III au moulin de Ponçay. — Le canon de Beaumont.

Il est inutile de raconter ici le début de la campagne de 1870 ; tout le monde le connaît : l'arrivée triomphale à Metz, l'enthousiasme général, l'affaire de Saarbruck, les défaites de Wissembourg et de Wœrth, l'héroïque charge de Reischoffen ! Puis, l'accablement de l'Empereur, en constatant que malgré les rapports officiels, nous avions à peine 220.000 hommes à opposer aux torrents germaniques ; son découragement en recevant les nouvelles et les

ordres contradictoires de Paris, et enfin, son abnégation, son abdication, pour ainsi dire, quand il confia, le 13 août, le commandement général de l'armée à Bazaine, se réservant à lui, souverain, le rôle de spectateur intéressé, sans droit à la critique, sans droit à la protestation.

C'est en ce jour fatidique du 13 que Napoléon III a signé sa déchéance.

C'est ce jour là que Bazaine a laissé errer sur ses lèvres minces un sourire d'ambition satisfaite, un sourire de rancune, préface de toutes les trahisons.

C'est ce jour là qu'à Paris, les Orléanistes et les Républicains ont senti qu'ils allaient être les maîtres.

C'est ce jour là que l'Impératrice régente, mal entourée, mal conseillée, funeste elle-même à l'Empire, jeta son influence dans la balance, se mit à dicter ses volontés et les ordres de ses conseillers au malheureux Empereur, qui, oscillant sans but d'une décision à l'autre, s'usant en marches et en contre-marches, pérégrina de Metz à Châlons et de Châlons à Sedan, sommet du calvaire.

Nous donnerons au fur et à mesure de notre récit des extraits de la correspondance entretenue par le colonel des cent-gardes, le baron Verly, avec sa famille (1).

Toutes ces lettres, écrites à la hâte entre deux étapes et sous le canon, jettent un jour lumineux sur les hommes et sur les choses. Quand les temps seront venus où s'écrira, sans passion, l'histoire d'une époque, les historiens ne dédaigneront pas les documents que nous reproduisons : ils émanent d'un honnête homme, d'un soldat, d'un Français !

---

(1) Voir *L'Escadron des Cent-Gardes*, par le baron Albert Verly, (Paris, Librairie Ollendorff).

Voici quelques lettres écrites avant le 13 août :

GRAND HOTEL DE L'EUROPE
Monier

Metz, 26 juillet 1870.

... Je ne veux pas vous laisser trop longtemps sans nouvelles. J'ai, pour la première fois, dormi en chemin de fer, mieux que dans mon lit, parce que j'avais un de ces coupés-lits nouveaux sur les chemins de fer allemands : ce sont de vrais lits moelleux et longs.

Mme la maréchale Le Bœuf, sa fille et son bébé, voyageaient dans la même voiture que moi (le compartiment à côté) pour rejoindre le maréchal et voir d'Aubigny.

Au lieu d'arriver à 4 heures du matin, nous ne sommes arrivés qu'à 9 h. ½ ; ces cinq heures de retard ont eu pour cause une obstruction de la voie par suite d'un choc entre deux trains de voyageurs, vides ; il y a eu un chauffeur tué et deux ou trois blessés.

Je ne sais quand nos hommes pourront arriver : ce ne sera probablement que fort avant dans la nuit.

Nous recevrons l'Empereur jeudi ou vendredi.

On vient de nous apporter trois officiers badois dont le régiment s'était permis de faire une petite fugue sur nos frontières ; leur régiment a été rudement malmené par le 2e régiment de chasseurs.

Ces pauvres diables de prisonniers font une drôle de tête : ils sont bien penauds.

Je suis à l'hôtel, en attendant un logement.

Je n'ai rien de nouveau à te dire, parce que jusqu'ici je ne me suis encore occupé que de préparer le logement de mes hommes et de mes chevaux.

Au moment où je t'écris ceci, je reçois une dépêche de l'Empereur m'annonçant son arrivée pour jeudi soir à

7 heures ; il arrivera avec le prince impérial et le prince Napoléon.

Voilà la nouvelle la plus fraîche que je puisse donner.

J'oubliais de vous dire que Gustave Nadaud est venu à 11 heures ; peu après votre départ de Paris, il a fait un chant patriotique dont il m'a chanté un couplet où il y a « Fils de héros, nous ferons... » etc. ; « Malheur à qui brave la France... » etc. ; c'est très beau : il allait faire répéter cela au Vaudeville.

Albert Verly.

Metz, 2 août 1870.

Ici il y a un tel encombrement de lettres et de paquets, qu'il est impossible aux employés de la poste de se tirer d'affaire ; je suis allé moi-même dans les salles intérieures de la poste : j'ai trouvé des lettres en tas de un mètre de hauteur.

Nous étions dans le calme plat jusqu'à ce jour. Aujourd'hui, l'Empereur est parti, ce matin en chemin de fer, avec le Prince Impérial, pour se rapprocher du théâtre où la pièce va se jouer. Nous sommes dans l'attente, ne sachant pas si l'Empereur va rentrer à Metz ou si nous recevrons l'ordre de nous porter en avant.

L'Empereur n'a amené avec lui qu'un aide-de-camp et un officier d'ordonnance : tout le reste est ici avec nous dans l'attente. C'est peu amusant.....

V.

Metz, 6 août 1870.

... Je crois que nous allons quitter Metz cette nuit ou demain matin pour nous diriger sur Saint-Avold. En tout cas, ne changez jamais mon adresse, que je répète : « Au Quartier Impérial, armée du Rhin », sans nom de ville.

Il y a deux jours, la division du général Douay (celui qui était commandant de place à Lyon, il y a quelques années) a été attaquée par trois divisions prussiennes : trois de nos régiments ont, pendant deux heures, résisté à tous les efforts d'une troupe quatre fois plus nombreuse et se sont retirés en bon ordre pendant huit kilomètres. Le brave général Douay a payé de sa personne et il est mort à la suite de ses blessures. Nous avons perdu un canon, dont les chevaux étaient tués et l'affût brisé, pas mal de blessés et, dit-on, de prisonniers ; les ennemis ont éprouvé de très grandes pertes.

Aujourd'hui 6 ou demain 7, le maréchal Mac-Mahon prendra probablement une revanche éclatante.

Nous sommes, comme vous, sans nouvelles positives. La guerre commence à se dessiner.

Le pauvre Gaujal vient de mourir d'une apoplexie foudroyante ; il y avait à peine trois semaines qu'il était guéri.

L'armée a une confiance et un entrain magnifiques ; la surprise d'avant hier n'a fait que redoubler la confiance et donner à chacun plus d'ardeur.

Nous n'avons ni chaud ni froid. Au reste, nous ne nous en apercevons plus, dès que nous avons le harnais sur le dos ; nous allons tous bien. L'Empereur et le Prince se portent à merveille.

Je suis toujours logé chez Mme Subi, rue Saint-Vincent, à Metz. Il faut me conserver cette adresse, afin que je puisse un jour, si Dieu me prête vie, la remercier de ses attentions délicates. Maître Poyet (1) est logé comme un prince, je crois qu'il engraisse depuis que nous sommes en campagne. A.V.

(1) Poyet était un cavalier de remonte, ordonnance du colonel Verly ; il partagea plus tard la captivité de son chef et fut un modèle de dévouement et de fidélité. Ce brave garçon est mort il y a quelques années.

Metz, 7 août 1870.

C'est le cœur navré que je t'écris ces quelques lignes : nous sommes non pas tout à fait défaits, mais peu s'en faut.

Ce que nous pouvons faire, c'est de résister le plus possible. Nous avons contre nous 650.000 hommes, et l'incurie ou l'erreur du Ministre de la Guerre ne nous permet d'avoir en ligne que 210.000 hommes, au lieu de 450.000 qu'il avait déclarés prêts.

Les réserves sont encore chez elles ; nos hommes se battent comme des lions, mais quand ils ont bousculé un ou deux corps, ils ont devant eux des troupes fraîches. La victoire est impossible : il ne nous reste plus que la résistance opiniâtre et l'appel à la nation.

Que Dieu sauve la France !

Priez pour l'Empereur !

Ne crains rien pour moi. Je crois que nous allons battre en retraite aujourd'hui, mais je verse des larmes de honte, de sang et de rage.

Baron Verly.

Metz, 10 août 1870.

... Tu dois aujourd'hui savoir aussi bien que moi les changements qui ont eu lieu dans le Ministère, à Paris.

La mesure est bonne, bien que tardive. L'armée se voit avec satisfaction privée de l'homme qui, par son incurie, l'a placée dans une position extrêmement difficile.

Je crains qu'on ne veuille rendre l'Empereur responsable des bévues de son Ministre de la Guerre Il est à souhaiter que le Corps législatif conserve, pur de tout esprit de parti, l'élan patriotique qui animait toute la France il y a quelques jours.

Avec un peu d'esprit, d'ordre, de la fermeté et de la décision, rien n'est encore perdu pour nous.

Nous avons encore intacte, sous les murs de Metz, une armée de 120 à 150.000 hommes sous le commandement du maréchal Bazaine. Tous, chefs et soldats, sont pleins d'entrain et de confiance.

Le maréchal Canrobert est à Châlons avec une quarantaine de mille hommes frais ; chaque jour des réserves rejoignent.

Le brave maréchal de Mac-Mahon est enfin arrivé à Lunéville avec ce qui lui restait de son héroïque corps d'armée. Dans quelques jours, après le repos nécessaire, tout cela va renaître.

D'après tout cela, tu vois que nous sommes prêts à parer au plus pressé et qu'il n'y a pas péril en la demeure, comme il y a cinq jours. Les Prussiens, en écrasant par le nombre le corps du maréchal de Mac-Mahon, ont, de leur côté, subi de rudes pertes. Cela a dû leur donner à réfléchir et les arrêter un peu dans leur élan. C'est ce qui nous a donné le temps de nous refaire.

Le général de Montauban prend le Ministère de la Guerre en remplacement du maréchal Le Bœuf. Il inspire une grande confiance. Nous ne savons pas encore qui remplacera le maréchal Le Bœuf comme major général : nous espérons que ce sera le général Trochu.

L'Empereur a besoin d'avoir près de lui un homme intelligent et actif qui ne le pousse pas à donner des ordres fâcheux à tous les points de vue.

Entre autres pertes, j'ai à te signaler la mort du colonel de Wassart, qui était officier d'ordonnance de l'Empereur ; de ce pauvre de Gramont (Mouton), qui avait eu le bras enlevé et qui est, dit-on, mort des suites. J'ai serré

ce matin la main à son frère le général, qui ne sait rien encore : je ne lui ai rien dit.

Le général Changarnier est venu se joindre à nous. Ce vieux brave de soixante-dix-neuf ans est bon à voir ; il réjouit le cœur par son élan juvénile ; il veut monter à cheval avec nous. L'Empereur l'a parfaitement reçu ; il le fait manger à sa table : c'est une belle réconciliation politique.

Nous allons toujours bien.

Albert Verly.

Metz, 12 août 1870.

. . . . . .

Il ne faut pas nous croire plus malades que nous ne sommes, c'est notre cœur de soldat qui a été atteint par un échec, c'est la perte de quelques centaines de braves gens que nous déplorons amèrement, parce qu'avec plus de prévoyance de la part du Ministre de la Guerre, nous aurions pu éviter ce premier mouvement de retraite, auquel le Français n'est pas habitué.

Mais, à part 5 à 6.000 victimes que nous pleurons, notre armée est aujourd'hui en bien meilleure condition que lorsque nous sommes arrivés ici. Le moral de la troupe est parfait ; le dernier des soldats ne demande qu'à marcher, et Dieu sait de quel ton et avec quelle ardeur. Soyez donc rassurés. J'en suis maintenant à me demander si ce premier échec n'a pas été une leçon nécessaire, pour nous apprendre à nous garder, à nous éclairer, à nous assurer que nous sommes suffisamment pourvus d'hommes, de vivres et de munitions.

Il me semble qu'avant la guerre je vous avais, en conversation, signalé bien des fois les défauts de notre armée. Il faut que l'expérience les corrige. La principale qualité du chef n'est pas la bravoure, mais la prévoyance qui épargne

la vie et la santé des soldats. Tout le monde, en France, est brave ; mais les officiers travaillent trop peu, et ne savent pas leur métier.

C'est là que le bât nous blesse.

Heureusement pour nous qu'une indomptable énergie vient sur les champs de bataille rétablir un peu l'équilibre rompu d'abord par les fautes.

Maintenant on envoie des colonels pousser des reconnaissances à 20 ou 25 kilomètres. Ce ne sont que des promenades sans résultats. *C'est mal fait, et nous serons encore surpris.* Nous ne savons même pas où sont les ennemis, mais ce sera beaucoup moins grave parce que nous sommes en force. Le maréchal Bazaine est avec 180.000 hommes sous les remparts de Metz, dans une position inexpugnable.

D'après ce que je vois, si messieurs les Prussiens ne nous harcèlent pas, nous serons encore ici, à Metz, pour assez de temps.

Une chose qui nous fatigue tous, c'est d'être dans l'ignorance presque absolue de ce qui se fait ou doit se faire. Nous sommes réduits à l'état de machines. J'écoute chacun faire son plan de campagne plus ou moins absurde, et j'en ris.

A. V.

*
* *

Pendant que nous sommes à Metz, citons quelques lignes du général Faverot qui fut nommé écuyer de l'Empereur le 19 juillet, pour la durée de la guerre.

Cet éminent officier a publié dans le *Gaulois,* un remarquable article dont nous extrayons les passages qui suivent :

« Le 25 juillet, je partais pour Metz à 7 h. 50 du soir,

avec Rainbeaux et Olivier d'Aure. Dans le même train que nous, étaient le colonel Verly et d'autres officiers : « Que je vous présente, me dit d'Aure, au commandant de La Hayrie, mon ancien camarade du Mexique. » Et il le fit monter dans notre compartiment. C'était un admirable soldat, loyal et brave comme son sabre. Il était, de plus, doué d'une force herculéenne. On raconte qu'étant caserné, après le siège de Paris, à Courbevoie, avec son régiment, il se croisa un soir, sur le pont, avec une sorte de colosse, d'aspect peu rassurant, qui, à la vue de son uniforme, l'injuria en le traitant de capitulard : « Tais-toi, lui dit La Hayrie, car il pourrait t'en cuire. — De quoi ? répondit l'autre. — Je dis que je ne suis pas d'humeur à me laisser injurier. — Eh bien ! je te répète que tu n'es qu'un sale capitulard ! » A ce mot, perdant patience, La Hayrie, nouveau Porthos, abattit d'un coup de poing son insulteur...

» A Metz, on nous logea à l'hôtel de l'Europe, déjà presque bondé de généraux, d'intendants, etc., etc., dont plusieurs étaient accompagnés de leur femme.

» Le 27, deux officiers badois, faits prisonniers par une reconnaissance du 12e chasseurs, dînent à la table du maréchal Lebœuf.

» Le 28, l'Empereur, paraissant en bonne santé, fait son entrée en ville, avec le Prince Impérial, au milieu des acclamations. Le prince Napoléon fait partie de l'état-major.

» Le 31, à huit heures, il y eut messe à la cathédrale. L'Empereur s'y rendit à pied, ayant le Prince impérial à sa droite. Le prince Napoléon y assista également avec le maréchal de Mac-Mahon, qui repartit à midi pour regagner son corps d'armée.

» Le 1er août, après le dîner, l'Empereur me demanda quels chevaux il avait à monter. Je déclarai que Héro et

Marignan étaient très sûrs et très sages au feu et j'ajoutai que le comte Davilliers, premier écuyer, avait fait mettre au rang de Sa Majesté un cheval de l'Impératrice, appelé Phœbus, dont on pouvait également répondre. Tous trois étaient alezans, robe que Napoléon III affectionnait particulièrement.

» Le 2, l'Empereur, parti à neuf heures, arriva vers onze heures sur le lieu du combat. Il était accompagné du général Favé, aide de camp, du comte Davilliers, du capitaine de Lauriston, officier d'ordonnance, et du baron Corvisart, son chirurgien. Le Prince impérial avait avec lui ses aides de camp, le commandant Lamey et le comte Clary, et son premier écuyer, Bachon.

» On sait que l'affaire de Saarbruck se borna à une escarmouche assez insignifiante. A deux heures, tout était terminé. Néanmoins, nous eûmes un certain nombre de blessés et quelques hommes tués L'Empereur montait Héro. A un moment donné, il s'avança pour mieux voir l'effet de nos obus, jusqu'à la ligne de nos tirailleurs. Le jeune Prince, qui était à ses côtés, reçut là le baptême du feu. Il salua le sifflement des premières balles en ôtant son képi...

» L'Empereur mangeait à Metz avec ses aides de camp, les généraux de Béville, prince de La Moskowa, Lebrun, Favé, Pajol, etc. Le général Changarnier, oubliant ses griefs passés, était venu se joindre à l'état-major de l'Empereur, qui avait été très touché de cette démarche, tout à l'honneur du vieux général, et lui avait fait le plus cordial accueil.

» Les officiers d'ordonnance, les écuyers, le commandant Rouby, chargé des cartes, et quelques autres personnages de la maison formaient une seconde table où l'on était, au début, fort gai.

» Le 4, à dîner, je remarque la figure bouleversée de

Piétri. On lui apporte une longue dépêche. Il sort. Il rentre. Il semble préoccupé... Nous n'osons pas lui en demander la cause.

» Au sortir de table, nous voyons l'Empereur déployer des cartes dans le salon. Il appelle le commandant Rouby. Il fait signe au général Lebrun et se retire avec lui dans son cabinet... tout le monde semble consterné... Nous apprenons alors que les Prussiens ont écrasé une de nos divisions à Wissembourg. On dit le général Raoult et le général Abel Douay tués tous deux ou blessés grièvement...

» Cette nouvelle était douloureuse et grave en ce qu'elle indiquait chez l'ennemi la détermination de faire ce que nous ne faisions pas, c'est-à-dire de foncer sur nous, tête baissée. Mais il me parut qu'on prenait un peu trop au tragique, chez les généraux formant l'entourage immédiat de l'Empereur, un simple incident de guerre. C'était évidemment une sévère leçon. Mais la partie suprême n'était ni perdue, ni même compromise parce que, attaqués par des forces supérieures, dans une position mal étudiée, quelques milliers des nôtres avaient subi un sanglant échec après une magnifique résistance... »

*
* *

Le départ de Metz fut décidé ; le cortège de l'Empereur était composé comme suit :

En avant-garde : Un maréchal des logis et six cent-gardes ;

La voiture de l'Empereur : à la portière de droite le baron Verly, colonel des cent-gardes ; à la portière de gauche le capitaine Fiéron, des cent-gardes ; derrière la voiture, deux pelotons de cent-gardes en colonne par quatre.

En arrière garde : un brigadier et quatre cent-gardes.

Ce cortège était encadré par les régiments de chasseurs d'Afrique, du général Margueritte.

Le 14 août, il s'arrêtait à Longeville pendant la bataille de Borny.

*
* *

Le 15, au matin, c'est la fuite rapide tandis que les obus ennemis tombent sur la passagère demeure impériale, massacrant les cavaliers et les soldats d'escorte.

C'est le 15 août, c'est la fête de l'Empereur ! Fête d'un spectre de souverain, aux sons des rauques voix de bronze, aux lueurs d'incendie, dans une chevauchée de course à l'abîme.

Dans le calèche Daumont, à la gauche de l'Empereur malade, vieilli, angoissé, marchant à son destin, est assis un enfant : le *petit Prince,* revêtu de l'uniforme de sous-lieutenant aux grenadiers de la Garde, raidi sous sa fatigue, retenant ses larmes, dans le grand effarement de choses qu'il ne comprend pas ! Il n'avait rêvé que d'entrées triomphales, sur son cheval favori, aux côtés de ce père qu'il adorait, d'un Napoléon dont le nom semblait synonyme de victoire... et voilà que tous ses rêves s'effondraient sous la réalité des défaites successives, des humiliations de chaque jour, et dans l'anxiété d'une incessante galopade vers l'inconnu.

Et le soir, exténués, couverts de poussière, méconnaissables, hommes et chevaux de la navrante escorte s'arrêtèrent à Gravelotte pour y passer la nuit.

Dans le lointain, on entendait le canon, quelques échos de fusillades ; et le soleil disparaissait lentement, éclairant de rayons sanglants les nuages sombres qui s'amoncelaient sur le soir du dernier Quinze Août de l'Empire !

*
* *

Revenons à la correspondance du colonel Verly :

Etain, 16 août.

Nous sommes partis de Metz le 14 ; depuis, nous avons couché dans les champs, ce qui m'a empêché de vous écrire.

Je viens ce matin d'escorter l'Empereur depuis Gravelotte jusqu'à Etain, soit une trotte de 32 kilomètres. Dans deux heures nous repiquons jusqu'à Verdun, toujours à cheval, l'Empereur en voiture ainsi que le Prince. Nous sommes en route depuis ce matin quatre heures : il en est neuf. Aussitôt arrivés à Verdun nous partirons pour Châlons : cela comptera pour une rude journée.

Vous avez dû avoir connaissance de la frottée un peu rude que le maréchal Bazaine a infligée aux Prussiens le 14 au soir !

Notre vie commence à s'accentuer, nous roulons, nous ne vivons plus.

J'écrirai de Châlons.

Cel VERLY.

***

[Le 16 août, Napoléon, après avoir traversé Verdun, arriva le soir au camp de Châlons.

Pendant sa course rapide, précipitée par le désir qu'il avait de correspondre avec Paris et de pouvoir télégraphier, eurent lieu les batailles de Gravelotte, Rezonville et Saint-Privat. Il eut peut-être mieux valu que l'Empereur y assistât.]

***

Camp de Châlons, 17 août 1870.

Nous sommes arrivés au camp de Châlons. L'Empereur et le Prince vont parfaitement bien, nous aussi. Je ne sais si nous resterons longtemps. Il y a eu hier un engagement

nouveau à Mars-la-Tour, à 3 ou 4 kilomètres de la route que nous suivions avec l'Empereur. L'escorte était sérieuse ; nous avons fait nos quinze lieues d'une traite, à la portière. Je ne suis pas trop fatigué : j'ai dormi cette nuit pour les trois dernières nuits.

Je tâcherai de vous tenir au courant de ce que nous aurons fait, mais pas de ce que nous ferons, parce que je n'en sais jamais rien à l'avance.

A. V.

***

Camp de Châlons, 19 août 1870.

Je suis toujours sans aucune lettre de vous tous depuis le 9 de ce mois ; j'espère que vous aurez été de votre côté, plus heureux que moi, et que les quelques lignes que je vous envoie à la hâte vous seront parvenues, au moins celles que j'écris d'ici, car nous sommes assez éloignés de l'ennemi pour que nos communications ne soient pas coupées et nos correspondances interrompues.

Vous avez dû connaître le succès obtenu par le maréchal Bazaine, au moment même où nous escortions l'Empereur, à quelques kilomètres de l'action. A peine étions-nous sortis d'Etain, que l'ennemi y a paru. L'Empereur et le Prince se portent fort bien ; notre santé à tous est excellente. Il me tarde de sortir de cette position toujours incertaine ; nous ne savons jamais si l'heure qui va suivre nous appartiendra ; nous ne savons pas non plus de quel côté notre marche sera dirigée : cela se comprend, par la force des choses.

Mais j'aimerais mieux savoir que nous allons franchement marcher à l'ennemi, ce serait au moins une satisfaction morale.

L'Empereur toutefois est parfait pour nous ; il se fait un

plaisir de nous lire lui-même les dépêches heureuses qu'il reçoit, et que vous apprenez par les journaux du lendemain ; ce qui fait que je ne vous en parle pas, d'autant plus que, n'assistant pas directement aux actions engagées, je ne pourrais pas vous donner avec certitude des détails exacts.

Je reçois de nouveau l'ordre d'alléger mes bagages : je fais rentrer à Paris toutes les voitures ; nous ne conservons que le strict nécessaire.

J'avais pris un cantinier pour servir du vin à mes hommes ; son malheureux cheval n'a pas pu fournir la longue traite que nous avons faite en quittant Gravelotte pour nous rendre à Verdun. Je ne sais s'il sera tombé aux mains des Prussiens. Il serait plutôt un embarras pour eux. J'ai aussi un garde qui a été pris de crampes : nous avons été forcés de le laisser en route ; deux braves dames l'ont recueilli et l'ont fait aliter ; j'espère qu'il nous reviendra plus tard. A. V.

***

Au Camp, le 20 août 1870.

Nous sommes toujours à Chalons, c'est-à-dire au camp, mais je ne crois pas que notre séjour se prolonge encore longtemps. Ce qui me peine encore le plus, c'est de n'avoir aucune nouvelle de vous tous. Je ne sais ce que font ces employés de la poste qui devaient diriger nos lettres vers le quartier impérial : il est probable qu'ils les envoient au quartier général du maréchal Bazaine, où elles sont perdues. Il faut écrire au capitaine Schürr, à Paris : il me fera passer vos lettres dans le paquet qu'il m'envoie chaque jour. Je serai peut-être plus heureux ainsi.

La santé chez moi est toujours bonne. Il commence à faire frais matin et soir, mais j'ai pris mes précautions.

A part ce que les journaux vous ont donné en fait d'accidents arrivés à la cavalerie dans la bataille du maréchal Mac-Mahon, sur cinq régiments de cavalerie qui ont donné, quatre colonels ont disparu, et un, celui de La Salle, a eu la tête emportée par un boulet.

La Salle n'a pas été touché ; son régiment est arrivé hier au camp avec 100 chevaux seulement qui restent valides.

Ces diables de Prussiens font une terrible consommation de chevaux, probablement pour y tailler des beefsteacks. Il faudra, si je reviens avec ma mâchoire, qu'on apprenne à me préparer ce mets à la prussienne.

Je suppose que vous vous portez tous bien. J'aime mieux le penser ainsi que de douter.

A. V.

***

Au camp de Châlons se tinrent les conférences avec le général Trochu, le Prince Napoléon, les Maréchaux de Mac-Mahon et Canrobert, et le général Schmitz.

Napoléon III n'avait qu'une confiance médiocre dans le général Trochu ; il paraît même, d'après la déposition du duc de Magenta, qu'à un moment de la conversation le Souverain fit signe au maréchal de le suivre dans la pièce à côté, et lui demanda brusquement ce qu'il pensait de Trochu. Mac-Mahon crut devoir en répondre avec énergie.

Bref, il fut décidé que le général qui allait engager sa parole de *Breton, catholique et soldat,* pour ne pas la tenir, serait nommé Gouverneur de Paris et prendrait immédiatement le commandement de toutes les forces du département de la Seine.

L'Empereur devait le suivre sous peu à Paris, reprendre les rênes du Gouvernement ; puis l'armée du Maréchal

viendrait sous les murs de la Capitale se reconstituer, s'adjoindre de nouveaux éléments, et se préparer à repousser l'invasion, cette fois, avec de grandes chances de succès.

C'était certainement le meilleur parti à prendre en ces tristes circonstances, mais il fallait à Napoléon III une somme d'énergie qu'il ne possédait plus.

Il aurait fallu qu'il se réveillât le hardi Louis Bonaparte, de Strasbourg et de Boulogne, qu'il osât dire : «*Je veux !*» au lieu de s'incliner docilement dans une résignation fataliste, comme le doux mouton qu'on mène à l'abattoir. Il n'eut pas la force d'imposer sa volonté, et, sur des injonctions venues des Tuileries il renonça à ce projet qui eût pu, sinon tout sauver, du moins rendre la résistance plus facile et enfin éviter peut-être le Quatre-Septembre et la Commune, et sûrement Sedan.

En effet, dès l'arrivée à Paris du général Trochu annonçant la rentrée deNapoléon III, l'Impératrice régente qui le reçut à une heure du matin aux Tuileries, eut avec son entourage des explications assez vives et s'insurgea contre le retour à Paris. Elle mit fin à la discussion par ces mots : « *Non, l'Empereur ne viendra pas à Paris : il restera à Châlons !* » C'était la condamnation de l'infortuné Souverain et, par delà, celle de son fils et de l'Empire que la Régente venait de prononcer ! Elle ajouta même cette phrase stupéfiante : « Il y a quelque chose que vous ne connaissez pas, c'est une dépêche du maréchal Bazaine : il a été victorieux, il est vainqueur dans la grande et mémorable bataille du 16 août ». Or on savait seulement que, le 16 août, Bazaine, attaqué entre Vionville et Rézonville, avait maintenu ses positions.

L'Empereur demeura donc à Châlons, puis, après de nouvelles hésitations, une visite de MM. Rouher et de Saint-Paul et, au moment de l'évacuation du camp, une

dernière tentative de volonté pour retourner sous Paris, il reçut l'ordre formel d'abandonner définitivement ce projet. Le maréchal de Mac-Mahon dut commencer la désastreuse marche sur Montmédy, ville où la Régente et son aveugle conseil lui enjoignaient de tendre la main à Bazaine, qui déjà s'était retiré sous Metz, qu'il ne devait plus quitter.

Durant le séjour au camp de Châlons, le prince Napoléon avait quitté l'armée envoyée par l'Empereur en Italie, pour entamer des négociations avec cette puissance et avec l'Autriche. D'autre part, le 26 au matin, le Prince Impérial était parti pour Mézières, avec ses officiers d'ordonnance, escorté par un peloton de Cent-Gardes commandé par le lieutenant Watrin (1).

*
* *

Nous quittons, pendant quelques pages, l'Empereur pour suivre le Prince Impérial jusqu'à la dernière heure qu'il passa sur la terre de France.

Le lieutenant Watrin, commandant un peloton de trente cent-gardes, reçut de l'Empereur et du colonel Verly la mission de conduire le Prince dans le Nord.

Le 26 août, on partait pour Tourteron avec le Prince, à 8 heures du matin. On descendit à la Gendarmerie.

Le samedi 27 août, départ à 7 heures et demie du matin pour Mézières : le Prince monta dans un landau à deux chevaux, ayant à sa gauche le capitaine de vaisseau Duperré et en face de lui les commandants Clary et Lamey,

(1) Voir *L'Escadron des Cent-Gardes*, par le baron Albert Verly, (Paris, librairie Ollendorff).

officiers d'ordonnance. Le fils du Souverain était en petite tenue de sous-lieutenant d'infanterie, avec la plaque de la Légion d'Honneur.

La voiture était précédée par une avant-garde de cent-gardes commandée par le maréchal des logis Bernier ; le lieutenant Watrin se tenait à la portière de droite, et le reste des cent-gardes, maréchal des logis Maillot, fermait le cortège.

On s'arrêta à Poix. Le Prince invita les officiers à déjeuner avec lui dans une petite auberge sur la place, et après une ovation de la foule, on repartit pour Mézières où l'on arriva vers une heure et demie.

Le 28 au matin, sous un orage épouvantable, départ pour Sedan. A Vrignes-aux-Bois, Son Altesse Impériale, apercevant des ambulances sur le pont, donne l'ordre d'arrêter, descend de voiture, et verse sa bourse entre les mains des blessés, qui le remercient avec émotion et saluent son départ des cris de : « Vive le Petit Prince ! »

Une fois à Sedan, où devait quelques jours plus tard se jouer la fin du drame se terminant par la chûte de l'Empire, on pensait séjourner un peu, quand eut lieu une alerte vers les 9 heures du soir. Les cent-gardes partirent en reconnaissance, on battit tous les environs : rien de suspect ne fut découvert.

Néanmoins, le commandant Clary, jugeant que le Prince n'était plus en sûreté et qu'à la suite d'un hardi coup de main les Allemands pourraient l'enlever, fit atteler la voiture, et l'on retourna à Mézières, où l'on s'installa à 11 heures et demie du matin, le 29 août.

Le soir même à 11 heures, le commandant Clary vint trouver le lieutenant Watrin et lui donna l'ordre d'un départ subit. Cet officier et le maréchal des logis Bernier coururent de maison en maison éveiller tous les gardes, et à

2 heures du matin on s'embarqua, station de Charleville (faubourg de Mézières), dans un train spécial à destination d'Avesnes.

Le convoi n'avançait qu'avec la plus extrême lenteur, et ce n'est qu'à 9 heures du matin qu'il stoppa en gare d'Avesnes (30 août 1870).

Le Prince descendit avec ses officiers d'ordonnance chez le président du tribunal civil, M. Hannoye ; le lieutenant Watrin et ses hommes furent logés à la sous-préfecture.

Le fils de l'Empereur séjourna à Avesnes les 30 et 31 août et le 1er septembre.

Durant ces trois jours, on n'eut aucune nouvelle de l'Empereur ; de temps à autre l'Impératrice télégraphiait : le bruit courait d'une grande victoire remportée par les troupes françaises, tandis qu'à quelques lieues de là notre malheureuse armée agonisait.

Enfin, le 2 septembre, une dépêche de Paris prescrivit de partir pour Landrecies, où l'on arriva à midi. Son Altesse prit son logement chez le maire, M. Marie Souffiet

Les 2 et 3 septembre, les dépêches les plus contradictoires se succèdent sans interruption, les mauvaises nouvelles arrivent de tous côtés : on sonne le boute-selle, on attelle et dételle la voiture, et c'est sur un ordre formel de l'Impératrice que, le 4 septembre, on part pour Maubeuge.

A l'arrivée en cette ville, vers 9 heures du matin, le lieutenant Watrin, qui avait envoyé le maréchal des logis Bernier en avant pour préparer le logement reçut le rapport de ce dernier lui racontant la capitulation de Sedan et l'effervescence dans laquelle se trouvait Maubeuge : tout le monde criait à la trahison ; on voulait faire un mauvais parti au Prince et à son escorte. Bernier parlait d'arrêter le maire, lorsque Watrin, de qui nous tenons ce dé-

tail, aperçut un officier de mobiles qui pérorait et excitait la foule : le brave Watrin n'hésita pas et alla cueillir lui-même le moblot qu'il fourra au poste de police, en disant que tant que le Prince Impérial serait dans la ville, lui seul commanderait.

Ceci fait, le Prince descendit chez Mme Marchand, veuve d'un ancien député, et les cent-gardes se placèrent en faction tout autour et à l'intérieur de la maison.

Le commandant Clary décida de faire partir Son Altesse en secret pour la Belgique : les gardes étaient prêts à se faire tuer jusqu'au dernier pour protéger son départ.

En conséquence, deux agents de police que M. Hirvoix avait joints à l'escorte sortirent en ville et revinrent bientôt avec des effets civils qu'on fît revêtir au Prince.

Alors, dans la cour de Mme Marchand on attela un break très simple, dans lequel prirent place Son Altesse et le capitaine de vaisseau Duperré.

Au moment du départ, le Prince remercia Mme Marchand lui disant : « Bientôt je reviendrai ! » ; puis, se tournant vers le lieutenant Watrin, il embrassa celui-ci pour tous les cent-gardes, le remercia également, et, en le pressant sur sa poitrine d'enfant, lui dit : « Allons ! du courage ; adieu, Watrin ! »

Ce fut donc le brave lieutenant qui reçut le dernier adieu de l'Enfant de France sur le sol de la patrie.

Puis la voiture, traversant les jardins, sortit par une porte de derrière et gagna la frontière belge. Le même jour, les trois membres de la Famille Impériale disparaissaient dans la même tourmente : Napoléon III en Allemagne, l'Impératrice Eugénie en Angleterre, et le Prince Impérial en Belgique.

Pendant ce temps, les cent-gardes restés à Maubeuge durent donner le change à la foule menaçante qui station-

nait à l'extérieur. La maison fut fermée, tous ses habitants consignés à l'intérieur, et à l'heure du diner, le lieutenant Watrin fit éclairer les appartements et se montra ostensiblement en grande tenue de service, pantalon et bottes vernies. Watrin fut servi par les domestiques du prince, mais ne toucha à aucun des mets du dernier diner impérial servi en France.

La foule put donc croire le Prince présent, tandis qu'il gagnait la Belgique.

Le 5 septembre, au petit jour, arriva à Maubeuge le docteur Augé, envoyé par l'Empereur à la recherche du Prince Impérial ; peu après on sut que le Prince était en sûreté ; alors le lieutenant Watrin, considérant sa mission comme terminée et se trouvant à Maubeuge sans vivres, sans fourrages, sans argent, se décida à regagner Paris pour rejoindre le dépôt de l'escadron.

Il se rendit à la gare de Maubeuge pour demander un train ; mais le chef de gare, devenu républicain en quarante-huit heures et reconnaissant l'uniforme des cent-gardes, refusa d'organiser un convoi et lui dit d'un air narquois : « Ah ! oui, hier nous étions sous l'Empire, mais aujourd'hui nous sommes en République ! »

Watrin dut alors s'adresser à la place et revint muni d'une réquisition en règle ; il fut néanmoins obligé d'employer les grands moyens pour avoir raison du chef de gare et c'est *manu militari* qu'il parvint à embarquer hommes et chevaux dans des wagons qu'il fit, de force, attacher au premier train de voyageurs partant pour Paris.

Parti à 6 heures et demie du matin, le train n'entra en gare de Paris qu'à 5 heures et demie du soir.

A l'arrivée, la place de la Gare était tellement encombrée par la foule attendant les troupes, des nouvelles, que M. Watrin préféra se rendre seul dans Paris pour savoir

LE PRINCE IMPÉRIAL
1856-1879
Dernière photographie prise dans le parc de Saint-Cloud en juillet 1870, en tenue de campagne sur son cheval « Stag ». (*Inédit : collection du baron d'Bourgoing*).

LE BARON P. DE BOURGOING
1827-1882
Engagé volontaire aux Cent-Gardes.
Tenue de campagne, juillet 1870.
(*Collection du baron de Bourgoing*)

PIERRE LEMELAND
mort en 1907
Maréchal des logis chef aux Cent-Gardes.
En captivité en Allemagne, janvier 1871.
(*Collection du baron A. Verly*)

ce qui se passait avant de s'aventurer dans la rue avec ses hommes.

Il laissa donc son peloton dans l'intérieur de la gare en attendant qu'il revînt ou l envoyât chercher.

A sa sortie sur la place, un homme du peuple s'approcha de lui et lui dit « Mais, mon lieutenant, vous êtes fou de vous montrer dans un uniforme pareil ; vos allez vous faire écharper ! — Nom de D... ! cria Watrin, cet uniforme-là vient de voir des Prussiens et n'en a pas eu peur, et vous croyez qu'il va trembler devant des Français ? »

Devant ce langage et la crâne attitude du lieutenant, un géant d'une musculature superbe, la foule applaudit ; on alla même lui chercher une voiture découverte, dans laquelle il prit place, son ordonnance sur le siège, et carrément, tout haut, il cria au cocher : « Aux Tuileries ! »

Le lieutenant, ignorant le départ de l'Impératrice voulait avant tout rendre compte à la Souveraine de la mission de confiance dont on l'avait chargé auprès du Prince Impérial.

Aux Tuileries, plus personne de la Cour, plus d'Impératrice.

— Cocher, 37, rue de Bellechasse !

Rue de Bellechasse, à l'hôtel des Cent-Gardes, plus personne non plus ! Les grilles grandes ouvertes, les aigles arrachées ; dans la cour, des personnages de tout acabit, des gardes nationaux. Un passant s'approche du lieutenant et lui apprend que les cent-gardes sont à l'Ecole-Militaire.

Watrin repart, et, brisé d'émotion, de fatigue, rejoint le dépôt de l'escadron, commandé par le capitaine Schürr, à l'Ecole-Militaire ; il rend compte à son chef de son arrivée et veut retourner chercher ses hommes à la gare, mais le

capitaine Schürr le voit tellement fatigué, qu'il commande un adjudant à cet effet.

Au moment où ce sous-officier quittait l'Ecole-Militaire, le peloton laissé à la gare arrivait, conduit par ses sous-officiers, qui avaient appris pendant l'absence de leur lieutenant où il fallait se rendre.

Inutile de dire que les hommes et les chevaux de la « dernière escorte » avaient besoin de repos et de nourriture avant de repartir en campagne contre les Allemands.

*
* *

Revenons à l'Empereur.

L'armée quitta donc le camp de Châlons et partit dans la direction de Montmédy. Voici, de nouveau, des extraits des lettres du colonel Verly :

Courcelles, 22 août 1870.

. . . . . .

Nous sommes aujourd'hui campés à trois kilomètres de Reims avec l'Empereur. Je n'ai pas écrit hier, parce que nous avons chevauché toute la journée à travers toutes les troupes du camp de Châlons, qui étaient mises en mouvement.

Te dire la poussière qui couvrait toute l'escorte et les voitures est impossible. Nous ressemblions à des fantômes blancs ; nous ne pouvions pas nous regarder sans rire, tellement nous étions laids.

Je suis ici installé dans une ferme, au milieu du fumier, des poules, des vaches, etc. ; mais ma chambre est propre, mon lit est excellent, et mes hôtes complaisants pour moi et mes quatre hommes, qui couchent dans une grange. Ils sont enchantés, parce que tous les gardes, quand ils campent couchent à terre sur une couverture, n'ayant qu'une toile tendue pour abri ; ils sont donc relativement comme des princes.

Nous avons vu hier MM. Rouher et de Saint-Paul, sénateurs ; ils ont dîné avec l'Empereur et sont repartis cette nuit.

Le maréchal Mac-Mahon est installé ici avec l'Empereur. Je ne suis, comme toute la Maison, aucunement au courant des systèmes stratégiques : je ne suis, par conséquent, pas à même de vous dire quoi que ce soit à ce sujet.

Ce que je peux vous dire c'est qu'il y avait au camp de Châlons de 80 à 100.000 hommes de bonnes troupes, prêtes à donner la main au maréchal Bazaine. J'espère que c'est pour cela que l'Empereur a fait faire le mouvement d'hier. Vous voyez qu'avec ces deux groupes de troupes nous avons au moins, devant l'ennemi, deux armées solides, l'une de 115.000 valides, l'autre de 80.000, qui s'augmentent chaque jour de ce que l'on envoie de Paris ; puis, nous avons des auxiliaires bien puissants : ce sont la dyssenterie et le typhus qui règnent sur l'armée prussienne et qui la réduisent tous les jours !

Si nous pouvons encore attendre, malgré les impatiences du public, une quinzaine de jours, nous serons en nombre égal, et Dieu sait ce qui arriverait des ennemis. Le soldat est gai, réconforté, sûr de vaincre à la première affaire, se rendant parfaitement compte qu'il n'a été battu que par le nombre. La défaite de Mac-Mahon, qui avait tant effrayé, ne nous a pas fait perdre plus de 7 à 8.000 hommes ; il en a ramené de 25 à 27.000 sur 33 ou 35.000 qu'il avait.

Moi, je dis que de ces défaites, de ces incuries, de cette panique, ressort un enseignement sérieux, une leçon qui était nécessaire, et je dis que de ce mal sortira le bien.

D'abord cela nous servira probablement à corriger nos *défauts d'imprévoyance dans l'armée,* comme agence-

ments préparatoires, comme prélude des combats, comme tenue, comme transports et approvisionnements, etc.

Cela fera ouvrir les yeux à ces députés qui prêchent toujours économie et réduction de l'armée, gens à vue courte qui ne voient pas qu'en faisant une légère économie de quelques millions, ils mettent le pays dans le cas d'être envahi, de perdre richesses acquises, récoltes à venir, industries de toutes espèces arrêtées faute de bras et faute de certitude dans l'avenir.

Tout cela se traduit par milliards, sans comprendre le ou les milliards qu'il faut pour rappeler les contingents en nombre sous les drapeaux, pour les équiper et les faire vivre, toutes choses que l'on aurait évitées si on avait eu une armée suffisante sous les drapeaux.

Enfin, le dernier bienfait qu'entraîneront les revers, c'est de faire vibrer dans le cœur de la jeunesse des sentiments *d'honneur et de patriotisme qui élèveront leurs idées et leur feront voir qu'il y a au monde autre chose que l'amour des richesses et que l'entraînement des plaisirs.*

Quand on en arrive à faire, comme nous tous, le sacrifice de tout ce que nous avons de cher en ce bas monde et le sacrifice de notre vie, on est apte à recevoir toutes les aspirations vers le bien, à comprendre le respect que l'on doit à l'autorité paternelle, à l'autorité religieuse, aux convenances sociales, etc., toutes choses qui étaient à l'état de lettre morte pour la jeunesse d'aujourd'hui.

Il n'y avait plus pour elle qu'un profond sentiment d'égoïsme, que l'idée fixe d'acquérir la fortune par n'importe quel moyen.

Ne vous affligez donc pas outre mesure de l'état présent, et considérons-nous, nous soldats, comme de nouveaux Christs destinés à racheter sur les champs de bataille

les fautes et les erreurs de ce jour, pour faire renaître, pour nous et nos enfants, une ère nouvelle qui mettra en première ligne tous les nobles sentiments qui élèvent et grandissent l'âme.

Si, par fatalité, nous subissions encore des revers, ce ne serait pas une raison pour se démoraliser : la lutte est d'autant plus belle et plus glorieuse qu'elle est plus difficile.

Soyez persuadés qu avec de la fermeté et du cœur on vient à bout de tout. Le cœur ne manque pas en France ; sachez seulement attendre, sans une trop vive impatience.

Je reçois aujourd'hui, à Courcelles, une lettre datée du 20 ; les autres, je ne les ai pas encore reçues. Celle-ci m'a fait grand bien.

Je ne suis pas étonné des bons sentiments de Nadaud : dis-lui que son rôle peut être beaucoup plus utile en restant qu'en courant à la suite des armées pour ramener un blessé. Il y a un service d'ambulances assez bien installé à cet effet (1).

Mais ce qu'il peut faire, c'est de chercher à réconforter les trembleurs, calmer les violents, raisonner les irréfléchis, qui croient tout perdu, et qui voient la perte du gouvernement, l'établissement de la République. Nous sommes loin de tout cela. Avec vos sentiments religieux, inclinez-vous, et dites : Dieu fait bien ce qu'il fait.

Notre lutte sera peut-être encore longue. Si nous pouvons nous maintenir encore une quinzaine, les Prussiens n'avanceront plus, ils seront forcés de reculer. Ils sont déjà pas mal arrêtés par le maréchal Bazaine, qui se bat presque

(1) Le célèbre chansonnier, ami intime de la famille Verly, et reçu chaque année, à la campagne, par le colonel, avait manifesté le désir de s'engager comme ambulancier volontaire.

tous les jours et a des succès continuels, sans que ce soient de grandes batailles. Les nouvelles d'aujourd'hui sont bonnes.

A. Verly.

Courcelles, 23 août 1870.

Nous partons de Courcelles pour Bétheniville, ce qui constitue un mouvement en avant. Mon cheval est bridé : ce n'est qu'un bonjour et un signe de vie et de santé.

Le Prince est envoyé à Mézières, une petite place forte, j'en suis très content pour lui, car il devait être fatigué de nous suivre.

A. V.

***

Rethel, 25 août 1870.

.....

Je ne t'ai pas écrit depuis mon séjour à Courcelles, parce que nous sommes arrivés trop tard à Bétheniville, où nous n'avons fait pour ainsi dire qu'une halte ; nous sommes partis à 3 heures du matin, en pleine nuit, pour aller attendre l'Empereur à 16 kilomètres, sur la route de Rethel, à Juniville. S. M. devait partir à 4 heures un quart : nous ne sommes arrivés à Rethel qu'à 10 heures. J'ai rarement fait une route aussi fatigante, après une nuit sans repos.

Ce pauvre Teyssou avait été renvoyé par moi pour préparer nos logements ; il s'était procuré une voiture pour se rendre au nouveau gîte, parce que les chevaux étaient trop fatigués pour repiquer de suite. Il fait très bien les deux tiers de la route ; mais, arrivé à Perthe, d'intrépides pompiers se précipitent sur son véhicule, l'arrêtent, le prennent

pour un espion, et ne veulent plus le laisser partir ; il fait fouetter son cheval et file.

Il arrive enfin à Rethel, ne pensant plus à cet épisode, il se rend à la sous-préfecture. Tout à coup une nuée de soldats, citoyens de la phalange à casque en cuivre du noble corps des pompiers, se rue sur lui, le tâte, fouille ses grosses bottes ; il a beau dire qu'il est lieutenant aux Cent-Gardes, qu'il vient faire le logement, on ne l'écoute pas ; on le conduit, à 2 heures du matin, à la mairie, on réveille M. le Maire, qui, vêtu de ses insignes et de ses lunettes, vient procéder à un nouvel interrogatoire à la suite duquel mon pauvre Teyssou est enfin rendu à la liberté. Il paraît qu'il avait été suivi par les premiers pompiers, qui avaient donné l'éveil à Rethel. Si ces braves gens employaient au moins la même ardeur à arrêter les Prussiens !

Nous allons repartir demain. Selon ce que je peux prévoir, une grande affaire se combine ; il est probable qu'elle aura lieu dans un jour ou deux, peut-être trois ou quatre, enfin cela ne doit pas tarder. Cela sera très chaud. J'ai pu en route voir Fénelon à la tête de ses batteries, il était campé près de Pont-Faverger ; il va bien. J'ai vu ici Brincourt, qui vient d'arriver avec son régiment. De la Salle a déjeuné ce matin avec mes officiers ; il l'a échappé belle. Il n'a pas été touché. Il est nommé colonel en remplacement de son colonel, qu'un boulet avait décapité à côté de lui.

Nous sommes ici au moins une centaine de mille hommes. Je crois que nous allons, comme je te l'ai dit, prêter main forte au maréchal Bazaine et le dégager de ses ennemis qu'il a tout autour de lui et qu'il tient en respect.

A. V.

***

Tourteron, 26 août 1870.

C'est le lieu et la date de notre temps d'arrêt. Nous avons quitté Rethel ce matin. Nous avons eu une pluie torrentielle avec éclairs et tonnerres pendant toute la route ; pour faire six lieues, nous avons mis près de six heures parce que nous avons été arrêtés par des convois et des passages de troupes. Bref, nous voici arrivés dans un état pitoyable, traversés jusqu'aux os et crottés plus que des barbets.

Le village n'offre aucune ressource alimentaire, et il n'était pas prévenu qu'une nuée de gens affamés allait tomber sur lui. Heureusement, j'ai de la chance ! Jusqu'à ce jour, j'ai toujours été logé chez de braves gens qui se mettent en quatre pour m'être agréables.

Aujourd'hui, je prends gîte chez la directrice de la poste; ses poules venaient de pondre ; il est 2 heures et demie, je n'avais rien pris ce matin, mon estomac criait famine. J'ai accepté les deux œufs à la coque, je les ai dévorés. On veut à toute force me faire prendre du café : j'ai eu beau me défendre, on est à la préparer. Je profite de l'intervalle pour vous donner signe de vie et vous dire que je me suis débarrassé de mes effets mouillés ; je suis sec et près d'un bon feu. Voilà mon café et je m'arrête...

Ouf ! je l'ai pris, mon café ! Il faut parfois faire un sacrifice pour ne pas froisser les braves gens qui veulent vous être agréables. J'ai dans la bouche un arrière goût de quinine ; il faut espérer que cela me préservera de la fièvre.

J'ai écouté toute une longue histoire de malheurs de famille, de frères ayant servi en Crimée, tués là-bas, etc. Bref, tu auras un de ces jours à t'employer auprès de M. Vandal pour acquitter ma dette d'hospitalité envers Mlle X. (je ne sais pas encore le nom); mais la vieille bonne, qui ré-

pond au joli nom de Rosalie, fait mon bonheur ; je crois qu'elle m'adore ; elle doit friser les quatre-vingt-dix ans. C'est elle qui a élevé la demoiselle, c'est elle qui a préparé mon café (la malheureuse !) ; elle trottine autour de moi, agitant dans un sourire l'unique dent qui lui reste. Elle voulait, à tout prix, me faire avaler un breuvage décoré du nom d'eau-de-vie : ah ! par exemple, je me suis raidi et j'ai refusé net de me laisser empoisonner.

Elle trouve que je suis sobre comme une jeune fille. Oh ! Rosalie, ton souvenir restera longtemps gravé dans mon estomac reconnaissant !

Que je voudrais que mes enfants puissent assister à de pareilles scènes pour apprendre à pratiquer largement l'hospitalité ! Quand on a faim, que l'on est tout mouillé, tout boueux, on sent mieux le bienfait d'un accueil cordial et l'on apprend mieux comment on devra, à son tour, secourir ceux qui ont besoin. Cette école est la meilleure. Il est dommage qu'elle ne soit pas à la portée de tout le monde.

Je t'ai parlé de la seule chose que je sache, c'est-à-dire la route que j'ai faite et le lieu où je me trouve ; quant aux mouvements de guerre, je suis exactement dans la même position qu'un pion du jeu de dames : on le pousse à droite ou à gauche, en avant ou en arrière, sans qu'il sorte de son état de matière. Nous, nous sommes de même : des sortes de brutes menées de-ci de-là, sans savoir pourquoi, sans savoir où sont nos troupes, où sont les troupes ennemies. Ce sont les rares journaux que nous recevons, de temps en temps, qui nous donnent des renseignements, douteux, sur les différentes positions des armées.

J'aurai singulièrement appris l'art de la guerre, quand tout cela sera fini ; mon bagage scientifique sera augmenté en raison inverse des promenades que je fais journellement

dans la boue, la poussière ou la pluie. Si encore nous avions pu apercevoir l'ombre d'un Prussien ! c'eût été une distraction. Mais laissons cela.

Il y a déjà un mois complet écoulé depuis que nous sommes partis avec l'intention de guerroyer ; nous en aurons encore pour quinze jours en France et un mois en Allemagne, peut-être six semaines. Cela fera nos trois mois au moins.

A. V.

***

Stonne, 26 août 1870.

Nous sommes en chasse ; nous courons depuis ce matin par monts et par vaux, à la rencontre de MM. les Prussiens, qui étaient, ce matin, au bas de la côte où est situé le village ou plutôt le hameau où nous prenons gîte dans les granges ; nous couchons quatre dans une cuisine de ferme. Nadaud trouverait là une rude différence avec la cuisine du château.

Nous avons encore reçu la pluie pendant toute la route ; nous avons attendu ici longtemps, arrêtés, pour avoir des nouvelles du « traque ». Nous venons d'être informés que nous passerons la nuit ici. J'ai à peine le temps de te donner signe de vie.

L'Empereur a envoyé le Prince Impérial à Mézières, petite place forte. Il a avec lui un peloton de cent-gardes et M. Watrin.

Nous avons de la boue jusqu'aux chevilles. Je donnerais beaucoup pour avoir une paire de sabots.

A. V.

***

Le quartier général s'établit le 27 août au Chesne Populeux, où le maréchal de Mac-Mahon logea chez M. Doyen.

Le 26 au soir, le 4e hussards avait été menacé par des forces considérables de cavalerie ennemie ; on dut l'appuyer et le Maréchal s'organisa pour livrer une bataille ; mais les Allemands, n'étant pas en nombre, se retirèrent. Cette escarmouche, des renseignements reçus de divers côtés, et l'extrême répugnance qu'avait le Maréchal à exécuter cette marche sur Montmédy, le firent encore hésiter et il essaya une dernière fois de faire revenir le Ministre de la guerre et la Régente sur leurs injonctions antérieures. Il envoya donc la dépêche suivante :

« Le Chesne, 27 août 1870.

« Maréchal Mac-Mahon, au Ministre de la Guerre, Paris.

« Les 1re et 2e armées, plus de 200.000 hommes, bloquent Metz, principalement sur la rive gauche ; une force évaluée à 50.000 hommes serait sur la rive droite de la Meuse, pour gêner ma marche sur Metz. Des renseignements annoncent que l'armée du prince royal de Prusse se dirige aujourd'hui sur les Ardennes avec 59.000 hommes.

« Je suis au Chesne avec un peu plus de 100.000 hommes. Depuis le 19, je n'ai aucune nouvelle de Bazaine ; si je me porte à sa rencontre, je serai attaqué de front par les 1re et 2e armées, qui, à la faveur des bois peuvent dérober une force supérieure à la mienne, en même temps attaqué par l'armée du prince royal de Prusse, me coupant toute ligne de retraite. Je me rapproche demain de Mézières d'où je continuerai ma retraite, selon les évènements, vers l'Ouest. »

Hélas ! l'Impératrice et les Ministres plus affolés que jamais, ne pensant qu'à Paris et à la politique, au lieu de songer à la France, télégraphièrent aussitôt au Maréchal :

« Paris, 27 août 1870, 10 h. 58 soir.

« Ministre Guerre au Maréchal Mac-Mahon.

« Si vous abandonnez Bazaine, la révolte est dans Paris et vous serez attaqué vous même par toutes les forces de l'ennemi. Contre le dehors, Paris se gardera. Les fortifications sont terminées. Il me paraît urgent que vous puissiez parvenir jusqu'à Bazaine. Ce n'est pas le prince royal de Prusse qui est à Châlons, mais un des princes frère du roi de Prusse, avec une avant-garde et des forces considérables de cavalerie. Je vous ai télégraphié ce matin deux renseignements qui indiquent que le prince royal de Prusse, sentant le danger auquel votre marche tournante expose et son armée et l'armée qui bloque Bazaine, aurait changé de direction et marcherait vers le Nord. Vous avez au moins trente six heures d'avance sur lui, peut-être quarante-huit heures. Vous n'avez devant vous qu'une partie des forces qui bloquent Metz et qui vous voyant vous retirer de Châlons à Reims, s'étaient étendues vers l'Argonne. Votre mouvement sur Reims les avait trompées comme le prince royal de Prusse. Ici, tout le monde a senti la nécessité de dégager Bazaine, et l'anxiété avec laquelle on vous suit est extrême. »

Cette dépêche fut immédiatement suivie d'une seconde, encore plus impérative :

« Paris, 28 août 1870, 3 h. matin.

« Ministre Guerre à Maréchal de Mac-Mahon.

« Au nom du conseil des ministres et du conseil privé, je vous demande de porter secours à Bazaine en profitant des trente heures d'avance que vous avez sur le prince royal de Prusse. Je fais porter le corps de Vinoy sur Reims. »

L'Impératrice Régente, aidée de ses ministres, condamnait donc pour la dernière fois, et sans appel, l'Empereur et l'armée !

Alors, l'homme qui l'avait fait monter sur le trône, l'armée toute d'abnégation et de dévouement, rechargèrent sur leurs épaules endolories la lourde croix et continuèrent l'ascension de l'effroyable calvaire !

***

Et Bazaine ? « *Notre Bazaine* », comme l'appelaient alors les membres de l'opposition qui le revendiquaient pour leur, que faisait-il ? Ce Maréchal, pour lequel on usait tant d'encre, pour lequel le télégraphe portait des ordres insensés, pour lequel on envoyait une armée à la déroute !

Du 18 au 19 il s'était mis sous la protection des forts de Metz, et prenant successivement pour prétextes le besoin de ravitailler son armée, ensuite la pluie, le mauvais temps, il décida après un semblant de conseil de guerre tenu à la ferme de Grimont, de se fixer définitivement sous Metz et de s'intaller le plus confortablement possible au fameux ban St-Martin dont il ne devait sortir que pour capituler.

Sedan s'explique ; Sedan a des pages glorieuses !

Metz ne se comprend pas !

***

L'armée de Châlons continua sa marche sur Montmédy et le quartier général se fixa le 28 à Stonne, vers une heure de l'après-midi.

Du Chesne Populeux à Stonne, il se passa un incident fort peu connu, qui mérite d'être relaté.

Après les premières défaites, des affiches posées dans Paris et dans toute la France appelèrent aux armes tous les hommes valides. On s'engageait partout pour la durée de la guerre ; c'est alors, qu'à Paris, eut lieu la formation des corps francs Lafont-Mocquard dont l'enrôlement se faisait au palais de l'Elysée.

En principe on ne devait admettre dans ce corps que d'anciens soldats disciplinés et aguerris, mais en réalité on acceptait tout le monde sans contrôle.

Le colonel Mocquard qui commandait cette troupe était le fils unique de M. Mocquard, ami dévoué de Napoléon.

Le 1er août, le premier bataillon de ces francs-tireurs fut prêt à partir ; les officiers furent invités à un banquet offert au Grand-Hôtel par la presse parisienne. C'est pendant ce banquet que M. Gérard, ancien cent-gardes, fut désigné comme correspondant du journal *Le National.* Gérard était alors lieutenant dans le premier bataillon des francs-tireurs.

Le 20 août, le corps franc partit pour Reims. Il fut attaqué le lendemain entre Sillery et Thuisy, et, après une lutte acharnée contre des forces supérieures, il se barricada dans un train abandonné sur la voie ; deux francs-tireurs, anciens mécaniciens, furent assez heureux pour ranimer en dix minutes le feu presque éteint de la locomotive et emmener ainsi tous leurs compagnons à la barbe de l'ennemi !

Les jours suivants, le bataillon fut dirigé sur Rethel et placé en subsistance au septième corps, ensuite au cinquième et au premier. C'est alors que se passa entre le Chesne Populeux et Stonne l'incident dont nous parlons plus haut. Nous transcrivons le récit du lieutenant Gérard (1) :

(1) Inédit.

« Le temps brumeux et pluvieux qu'il faisait depuis dix jours contribuait beaucoup à nous faire broyer du noir, les murmures se faisaient entendre sur le passage de l'Empereur et quelques-uns ne se gênaient pas pour attribuer nos désastres à son impéritie.

« Qu'il me soit permis de raconter comment le 28 août 1870, vers dix heures du matin, j'ai sauvé la vie de l'Empereur au moment où il sortait du Chesne Populeux pour se rendre à Stonne.

« J'avais dans ma compagnie un mauvais coucheur, ancien zouave de Crimée, ancien zéphyr, devenu camelot à Paris ; il se nommait D.. C'était la plus mauvaise tête du bataillon et le plus chapardeur des corps-francs, mais brave comme Bayard et cherchant toutes les occasions de décrocher son hulan.

« Notre bataillon attendant son tour de marche, était campé dans un pré, à vingt mètres de la route, séparée de nous par un talus et une haie vive.

« Le passage de l'Empereur sur ce point venait d'être signalé, mais peu d'hommes s'en souciaient et ne se seraient pas dérangés pour le voir passer de plus près. J'eusse été du nombre des indifférents si je n'avais eu dans son escorte plusieurs de mes anciens camarades aux Cent-Gardes (1) que je voulais revoir.

« Je me dirigeai donc derrière les massifs de haies cherchant une éclaircie pour monter sur la route, lorsque j'aperçus entre deux buissons ce triste soldat D.., son fusil posé sur une branche, la crosse à l'épaule, en train d'ajuster l'Empereur qui n'était plus qu'à dix pas. Sauter sur son arme, la faire dévier et la redresser fut l'affaire d'une seconde et me trouvant en face de ce misérable, je

(1) Gérard avait quitté l'escadron des Cent-Gardes en 1861.

lui demandai ce qu'il faisait : « J'allais descendre ce c.... là, qui est la cause de tous nos malheurs », me dit-il avec une insouciance parfaite, et, je suis bien convaincu qu'il aurait fait comme il le disait. Je me bornai à le désarmer, à le traiter d'assassin, et, l'escorte passée, je lui rendis son fusil le priant d'en faire à l'avenir un meilleur usage, puis j'allai rendre compte de la conduite de ce soldat à notre commandant.

« Bientôt nous nous mîmes en marche pour prendre notre tour de colonne et les évènements qui se succédèrent, rapides et poignants, nous firent bien vite oublier qu'il était dans nos rangs un insensé qui venait d'attenter à la vie du Souverain. Du reste ce D.. fut tué quatre jours plus tard à La Chapelle. »

***

Stonne possède une seule place publique qui fut le lieu d'arrêt de tout l'Etat-Major et de la Maison de l'Empereur.

Napoléon III descendit dans une maison biscornue servant en même temps d'auberge et de bureau de tabac ; à côté se trouvait la Mairie dans laquelle s'installa le Maréchal avec son état-major.

La journée se passa à recevoir des renseignements contradictoires et à expédier des ordres et des contre-ordres aux différents corps d'armée : la confusion commençait, on ne savait plus si on passerait par Mézières ou par Stenay ; l'armée devenait une cohue houleuse, ballotée dans l'incertain.

L'Empereur était très souffrant. A Stonne, il ne se montra pas, et prit à peine quelques tasses de thé et un blanc de poulet.

A six heures et demie, le dîner de l'état-major du Maré-

chal fut servi dans la salle d'école de la Mairie ; les pupitres des enfants servaient de table ; on avait mis le couvert du Maréchal sur la chaire du maître d'école, mais Mac-Mahon le fit enlever et mangea parmi les officiers ; le menu se composait ce jour-là de : potage gras, ragoût de mouton, poulet, salade et café.

*
* *

Le lendemain, 29 août, le quartier général s'établit à Raucourt, petite ville assez triste d'aspect, située dans un creux de vallée.

A l'arrivée de l'état-major et de tout le 1er corps d'armée, les habitants furent effarés et malgré toute leur bonne volonté et leur patriotisme ne purent donner à manger à toutes ces troupes qui marchaient l'estomac vide et n'avaient pas de vivres.

On avait fait remplir les halles de Raucourt de sacs de pains, mais les portes étaient fermées ; et, de par la sainte routine, il fallait un ordre de l'intendant pour la distribution. Ce n'est que fort avant dans la journée que les soldats reçurent ces bienheureux pains, d'ailleurs en quantité tellement dérisoire que dans les rues écartées, telles que la rue des Dix-Potiers et la rue d'Enfer, plusieurs en vinrent aux coups pour se disputer une maigre portion.

L'Empereur logeait chez M. Guette-Rouy, maire de Raucourt, dans la grande rue, la deuxième maison sur la gauche après l'Hôtel du Commerce, un peu en arrière de la place où se trouvent l'église et l'hôtel de ville.

Il occupait un appartement au rez-de-chaussée ; deux cent-gardes étaient en faction à la porte d'entrée.

La maison de M. Rouy, sur la place, abritait le Maréchal et sa suite.

Le général Ducrot logea chez le docteur Ledant dans une petite maison située sur la grande rue, en face de la Gendarmerie. Au dîner, le général ne se cacha pas pour exprimer sa façon de penser au sujet de l'Intendance dont les services étaient déplorables et mettaient en jeu l'existence même de l'armée.

Le docteur Ledant, qui recevait ainsi le commandant du 1er corps d'armée, mérite une mention spéciale : cet homme de bien eut pendant toute la durée de la guerre une ambulance chez lui,et plusieurs dans le pays. Il se dévoua également pour les Français et pour les Allemands, prodiguant ses soins sous les menaces, sous les obus, tandis qu'un médecin de l'armée française dont nous voulons taire le nom se cachait dans les caves ! Ce dernier ne revint au jour que lorsque tout danger eût disparu. mais il sut se faire valoir, la Légion d'Honneur orna sa poitrine tandis que M. Ledant n'était même pas félicité. Ils sont morts tout deux : paix à leurs cendres !

Ainsi que nous l'avons dit, les habitants de Raucourt firent l'impossible pour soulager nos soldats ; dans toutes les maisons on fit assaut de charité et de dévouement. Mme Ledant, avec le peu de viande qui lui restait, fit faire 150 litres de bouillon dans de grandes chaudières à lessive et les distribua elle-même aux troupes : « J'ai ouvert, nous a-t-elle dit, la porte de ma cuisine, et comme des moutons, ils venaient puiser du bouillon tour à tour avec leurs petites casseroles de fer blanc, emportant au hasard de la fourchette les morceaux de viande ou les légumes qu'ils se partageaient en marchant. Quand je n'eus plus de bouillon, je leur donnai à chacun un grand verre de vin ; j'en ai distribué ainsi plus d'une pièce. »

Le lendemain la cave de la bonne dame était pillée et

toute sa maison saccagée, Raucourt bombardé et mis à sac par les Allemands.

L'Empereur ne sortit pas durant cette journée du 29 : toujours de plus en plus souffrant, il passa toute l'après-midi dans sa chambre du rez-de-chaussée, allant de long en large, tourmentant fièvreusement sa moustache. Parfois, il s'arrêtait à la fenêtre et, cherchant probablement un peu de fraîcheur, appuyait son front sur les vitres. Ses yeux vagues regardaient sans voir et les troupes, déjà démoralisées, qui défilaient sans cesse en une véritable débandade, pouvaient se demander quel était cet homme à cheveux blancs, à la figure cadavérique qui, machinalement sur leur passage, écartait les rideaux de mousseline de cette fenêtre fermée.

Les brillantes revues du Carrousel et de Longchamps étaient loin, et le malheureux Souverain n'avait même pas la satisfaction d'amour-propre de pouvoir se dire : « Ceux-là qui passent te saluent, ils vont mourir pour toi ! » Non, non !... *L'Ave Caesar, morituri te salutant* errait encore, les soirs d'orage, dans les champs de Waterloo ! Mais, dans ce défilé sans fin de soldats affamés, surmenés ,indisciplinés, c'étaient les injures à l'adresse des chefs, les cris de trahison ; et, même des zouaves, soldats d'élite, auxquels des paysans demandaient où ils allaient, hurlèrent dans une rage féroce : « A la boucherie ! à la boucherie ! »

« A la boucherie ! » répéta machinalement le Souverain, tiré de son rêve par ces clameurs, « A la boucherie ! » Le rideau retomba, et deux larmes coulèrent sillonnant ses joues flétries, sans qu'il songeât à les essuyer... Une porte s'ouvrit : « Le dîner deSa Majesté ! » D'un geste las, dans un « A quoi bon ! » d'un irrémédiable écœurement, le Souverain refusa. Tout rentra dans le silence.

Puis, seul, à la table de la petite chambre, la tête dans ses mains, l'Empereur des Français pleura.

*
* *

A la même heure, le Prince Impérial, comme nous l'avons dit, dînait à Mézières avec le capitaine de vaisseau Duperré et le commandant Lamey ; la veille, 28 août, l'impérial enfant avait séjourné à Sedan où, quatre jours plus tard, devaient s'écrouler la fortune des siens et la dernière armée de l'Empire.

Descendu le 27 août à la sous-préfecture de Sedan, il y fut admirablement reçu par le sous-préfet baron Petiet et la baronne Petiet.

Après le dîner, tout dans l'intimité, le jeune Prince, heureux de trouver une femme charmante, avec laquelle il pouvait parler de sa mère et causer librement, demanda à Mme Petiet de vouloir bien jouer aux cartes avec lui. Un jeu fut apporté, et l'enfant battait déjà la baronne au piquet, quand on entendit des détonations et divers bruits. Le sous-préfet rentra peu après, se pencha à l'oreille de Mme Petiet et lui dit d'occuper plus que jamais l'attention de son hôte pour ne pas l'effrayer, car une alerte venait d'avoir lieu ; le piquet continua de plus belle. Les cent-gardes d'escorte du Prince, sous les ordres du lieutenant Watrin, partirent en reconnaissance et revinrent bientôt disant que tout était tranquille et que ce n'était qu'une fausse alerte. En effet, le lendemain 29 août le maire de Sedan faisait afficher la proclamation suivante après le départ de son hôte impérial sur Mézières :

UNE FAUSSE ALERTE

Mairie de Sedan

« Le Maire de Sedan à ses concitoyens :

« La fausse alerte donnée dans la soirée d'hier a été produite par des incidents tout à fait involontaires : une rixe entre gens ivres au-delà de la gare, dans laquelle le cri « au secours » et surtout le cri « aux armes » a été imprudemment poussé, répété et rapporté dans l'intérieur de la ville, a fait croire que l'ennemi tentait une surprise contre notre Place.

« Cette regrettable erreur a fourni d'ailleurs à notre population l'occasion de montrer la plus énergique et la plus patriotique attitude et sous ce rapport tous ont droit à des remerciements et à des félicitations.

« Mais l'élan du cœur ne suffit pas pour assurer le succès ; il faut l'ordre, la discipline, l'expérience et les armes de guerre ne doivent rester qu'entre les mains de ceux qui ont légalement le droit de les porter.

« Depuis hier soir, un certain nombre de fusils ont été conservés par des citoyens qui n'appartiennent pas à la garde nationale, il faut que ces armes entrent dans les vingt-quatre heures au dépôt à la mairie pour être distribuées ensuite à qui de droit. Cette obligation résulte de la loi sur l'état de siège qui inflige des peines sévères à tout détenteur non autorisé d'armes de guerre. La nécessité de cette remise immédiate est, en outre, constatée par cette circonstance que la plupart de ces généreux volontaires étaient si peu expérimentés qu'ils ont chargé leurs fusils d'une manière qui compromet l'arme elle-même, ou qui peut amener de sérieux accidents.

« Donc, que ces armes soient rapportées dans les vingt-

quatre heures à la mairie par quiconque en possède, qui ne fait pas encore partie de la garde nationale.

« A l'avenir, en cas de véritable alerte :

« Que tous les habitants éclairent leurs demeures la nuit, que les femmes et enfants s'abstiennent de sortir dans les rues. Que les hommes non armés se rendent aux lieux de réunion des sapeurs pompiers et sur les points où un incendie pourrait se manifester, c'est là qu'ils rendront d'aussi grands services que les défenseurs armés de la place.

« Que tous, enfin, prêtent aux autorités leur patriotique concours pour le maintien du bon ordre et le respect des lois dont la guerre n'affranchit personne.

« Fait en l'Hôtel de Ville, le 29 août 1870.

« Le Maire :

« A. PHILIPPOTEAUX. »

*
* *

A Raucourt, le Maréchal essayait, tant bien que mal, de metter un peu de cohésion dans ses projets et dans ses ordres ; les officiers des états-majors étaient assez gais, causaient et riaient entre eux, se doutant peu que la catastrophe fût imminente ; d'aucuns même parlaient sérieusement de la prochaine jonction avec Bazaine et de la « râclée » formidable que recevraient les Prussiens ce jour-là.

En attendant, ils savaient à peine le nom de la petite ville qui les recevait et ignoraient totalement le pays dans lequel manœuvrait l'ennemi. *Pas un n'avait une carte !* L'Empereur, le Maréchal, deux ou trois généraux, seuls, en possédaient, et encore, ces cartes, prises dans les mairies, étaient incomplètes. Par contre, tous avaient des

cartes d'Allemagne, mal faites du reste, de la frontière française à Berlin !

Pendant cette journée du 29, les Prussiens n'avaient pas perdu leur temps et les mailles du filet dans lequel allait donner tête baissée notre malheureuse armée se resserraient de plus en plus.

Le 30 au matin, vers onze heures, l'Empereur quitta Raucourt avec son escorte et *trois fourgons* pour ses bagages et ceux de son état-major. Nous sommes loin des innombrables voitures qu'à créée la légende et même des douze fourgons imaginés par Emile Zola.

Quelques cris de « Vive l'Empereur » retentirent, étouffés par les murmures des soldats débandés ; sur la place, une brave femme, Mme Suzanne Tortieaux, qui pendant le séjour avait blanchi à la hâte le linge de la Maison Impériale, se trouvant sur le passage du Souverain qu'elle n'avait jamais vu, s'écria : « Mon Dieu, mon Dieu, ce n'est pas possible, c'est l'Empereur, cet homme qui a l'air si malade, c'est impossible ! »

Dans la foule un soldat maraudeur, ayant perdu son corps, son régiment, à moitié ivre, ronchonnait : « Je voudrai bien lui f..... un coup de fusil ». Et, sans voir, sans entendre, l'infortuné monarque suivait sa route, saluant machinalement, la main à son képi.

*
* *

L'état-major impérial s'engagea sur la route de Raucourt à Mouzon. Après la longue montée, se succèdent des bois charmants, frais, arrosés par de minuscules cours d'eau ; la campagne n'avait peut-être jamais été plus belle, et, sur le passage de ce Souverain sans pouvoir, les oiseaux gazouillaient. L'admirable nature invitait à la joie de vivre, au désir d'aimer ; tandis que, du côté de

Beaumont, les forêts tremblaient sous le pas des armées en marche, les chemins s'effondraient sous la lourde artillerie allemande, dont, à midi, le premier obus allait tomber au milieu de soldats désarmés, en plein repos, en même temps qu'aux clochers voisins sonneraient les appels à la prière : l'Angelus de midi, la supplication des simples, que l'humble Vierge d'amour et de douleur porte au Dieu de miséricorde et de paix.

*
* *

Après avoir traversé les bois de Chenois, Autrecourt et Rouffy, l'Empereur fit arrêter au moulin du Ponçay, un peu avant d'arriver à Mouzon ; il descendit de cheval avec peine, soutenu par deux domestiques, et, se promena à pas lents appuyé au bras d'un général aide-de-camp à cheveux blancs. Son escorte se composait ce jour-là d'un peloton de cent-gardes et d'une compagnie de grenadiers de la Garde.

L'arrêt dura environ vingt minutes ; puis l'empereur partit pour Mouzon et Baybel, tandis que là-bas, en arrière sur la droite, grondait furieusement le canon.

De Failly venait d'être surpris à Beaumont : le rideau se levait sur le drame de Sedan, le prologue commençait.

———

CHAPITRE II

Marche sur Carignan. — L'Empereur à la ferme de Baybel. — De Failly surpris à Beaumont. — Son déjeuner chez le maire, M. Jaisson. — Le désastre. — Charge héroïque du 5me cuirassiers entre Mouzon et le moulin du Poncay. — Le colonel de Contenson. — Mort du commandant Brincourt. — Découverte de son corps. Retraite sur la Meuse. — Les francs-tireurs Mocquard. —Mouzon. — Le colonel Demange. — Hésitations du duc de Magenta. — Napoléon à Carignan. — Le général Ducrot chez le Souverain. — Départ de l'Empereur pour Sedan.— Le train spécial.— L'arrivée à Sedan.— M. Pierre. — Entrée dans Sedan. — A la sous-préfecture. — Les bagages de l'Empereur de Carignan à Sedan. — Rapport à ce sujet. — Liste des cent-gardes à Sedan.

Du moulin du Ponçay, l'Empereur et sa suite marchèrent sur Carignan : on traversa Mouzon tandis que le canon tonnait toujours sur le côté de Beaumont, et le Souverain cherchant une éminence d'où il pourrait voir les évènements, on le conduisit à la ferme de Baybel.

Baybel est située sur une auteur et domine d'un côté Mouzon et de l'autre Carignan.

Le fermier s'appelait Ravigneau, il est mort depuis quelques années, son successeur est M. Lapointe. Un dé-

jeuner fut servi vers 1 heure 1/2 à la ferme, l'Empereur ne toucha à aucun des plats malgré les insistances de son entourage. A ce propos, détruisons en passant la légende qui prétend que ce déjeuner n'avait pas été payé au sieur Ravigneau et que Napoléon lui devait 500 fr. : la ferme de Baybel n'eut à fournir que du pain, quelques œufs, du beurre et de l'eau pure, le service de la Maison possédant le reste, et ces minimes fournitures furent, comme toujours, réglées comptant par l'officier payeur.

Non seulement les fermiers et paysans de ces contrées furent toujours largement indemnisés quand l'Empereur s'arrêtait chez eux, mais après la guerre ils se livrèrent et se livrent encore aujourd'hui à une petite industrie fort lucrative : plusieurs ont gravé ou brodé des N sur des nappes et serviettes et vendent ces linges aux visiteurs comme étant la « dernière nappe » ou la « dernière serviette » ayant servi au repas de l'Empereur. Un Anglais a payé, il y a deux ans encore, près de Carignan, une vieille serviette, chiffrée d'un N, le prix fabuleux de 125 francs !

Entre 3 et 4 heures du soir, le Maréchal se trouvait à Baybel au milieu du 12me corps ; on entendait le canon du corps du général de Failly, et le général Pajol que le Souverain avait envoyé chercher des nouvelles revint annoncer que le 5me corps se retirait sur Mouzon.

Le duc de Magenta dit alors à l'Empereur que : « bientôt l'armée tout entière aurait passé sur la rive droite de la Meuse, que lui-même ne voulait pas quitter Mouzon avant que l'opération fût achevée, mais que, *tout allant bien*, il engageait l'Empereur à se rendre à Carignan où le 1er corps devait être arrivé et où s'établirait le quartier général. »

Napoléon quitta donc Baybel, vers quatre heures, plein de confiance dans le résultat de la journée et se dirigea sur

Carignan sans se douter que la débâcle commençait et que quarante-huit heures à peine le séparaient de l'effondrement final.

*
* *

En effet, tandis que Mac-Mahon certifiait à l'Empereur que « *tout allait bien* », et l'engageait à partir, tout allait mal à Beaumont.

Le général de Failly était arrivé à Beaumont vers une heure du matin avec des troupes épuisées de fatigue, et toujours sans vivres ; il fallait donc les faire reposer et leur donner à manger, mais, la prudence ordonnait de lever le camp dès neuf heures du matin ; malheureusement, le général de Failly, avec son habituelle nuance de clairvoyance, ne donna l'ordre du départ que pour une heure de l'après-midi, et laissa ses troupes s'installer à Beaumont dans un groupement confus, négligeant de faire occuper les hauteurs des Gloriettes et de Létaune, oubliant d'envoyer des reconnaissances, dédaignant de se garder en aucune façon.

Les hommes lavaient leur linge, nettoyaient leurs armes ; les chevaux étaient dessellés, l'artillerie était, non attelée, dans un creux formant ravin, les officiers se reposaient un peu partout, les généraux déjeunaient dans les villages, le général en chef de Failly faisait honneur à la cuisine de M. Jaisson, maire de Beaumont.

Cependant, les avertissements ne manquaient pas : à chaque instant les paysans arrivaient au camp, chassés par les Allemands envahissant leur village et leurs fermes ; tous annonçaient le péril et conjuraient les officiers qu'ils recontraient de se garer. Ces derniers répondaient : « Ça ne nous regarde pas, dites ça au général ! »

Enfin, une brave fermière pénètre chez M. Jaisson,

entre comme un ouragan forçant la porte et crie : « Les Prussiens arrivent, ils seront là dans une heure ! » — « Eh bien, nous les recevrons ! » répond le général, sans quitter la table.

Cinq minutes après, arrive M. Auguste Drouin, fermier de Beaulieu, à trois quarts d'heure de Beaumont, qui adjure le général de Failly de prendre ses précautions et lui certifie, sur l'honneur, que les Allemands le suivent et seront là dans quelques minutes.

— « Ces braves gens-là, s'écrie le général, voient des Prussiens partout, et se croient des hommes de guerre ; qu'ils viennent, les Prussiens, nous leur avons tué assez de monde ces jours-ci, ils peuvent bien nous tuer quelques hommes aujourd'hui ! »

Et le déjeuner continue. Quand tout à coup, à midi, un obus allemand tombe dans le camp français causant une panique effroyable, surprenant toute une armée sans défense !

Les Allemands installés tranquillement, sans que personne leur eût cherché noise, *à 400 mètres des nôtres,* occupant les hauteurs environnantes, font pleuvoir une grêle de projectiles et font avancer leur infanterie sous le couvert de leurs batteries.

Quelques officiers et soldats, Français indignes, en petit nombre heureusement, prirent la fuite et se répandirent dans toutes les directions, pêle-mêle avec les habitants du pays : un chasseur, n'ayant pour tout vêtement qu'un caleçon, sauta sur son cheval et galopa dans cet appareil jusqu'à Carignan, sans se retourner.

Mais le reste du corps d'armée se reforma tant bien que mal et soutint vigoureusement le choc ennemi, tandis que de Failly, quittant enfin son déjeuner, pouvait constater qu'encore une fois il s'était laissé surprendre, et compromettait le salut de toute une armée.

On n'a pas assez rendu justice aux troupes qui tinrent tête en ce jour à l'ennemi trois fois supérieur et en bonne position : on peut relater des prodiges de courage et d'héroïsme, et les Français infligèrent tant de pertes aux Allemands que ces derniers crurent avoir battu toute l'armée de Mac-Mahon, tandis qu'ils n'avaient devant eux qu'un corps d'armée sans chef capable, et dont un tiers avait disparu ou était immobilisé.

Des régiments de ligne, les 61e, 86e, 11e, 46e, 17e et 68e se couvrirent de gloire ainsi que les 4e et 19e bataillons de chasseurs à pied. Le colonel de Béhagle fut tué, les colonels Berthe et Paillier grièvement blessés.

Quand le général de Failly ordonna la retraite, des milliers d'officiers et soldats étaient tombés face à l'ennemi.

La retraite s'effectua dans le plus grand désordre, sans but, sans direction bien définie, et donna lieu à une multitude de petits combats isolés dans les bois et sur les routes ; les Allemands poursuivaient vigoureusement ce qui restait du malheureux corps d'armée.

Pour retarder la poursuite et protéger cette retraite, de Failly songe à la cavalerie ; le commandant Haillot, aide-de-camp du général en chef, arrive à la brigade Béville et donne l'ordre d'arrêter les progrès de l'ennemi et de protéger les troupes qui se retirent sur Mouzon. Le général de Béville ordonne au 6e cuirassiers de charger.

Le colonel Martin (1) commandant ce régiment aurait

---

(1) Le colonel Martin du 6e cuirassiers est le même qui, en retraite, après la guerre et rédacteur au *Soir*, fut cité comme témoin par le général de Wimpffen dans son procès avec Paul de Cassagnac. M. Martin soutint alors que la circulation dans Sedan était possible et qu'il avait traversé la ville avec son régiment de cuirassiers. Nous renvoyons nos lecteurs au compte-rendu du procès Wimpffen, nous reviendrons, d'ailleurs sur ce sujet dans les chapitres suivants.

répondu, d'après plusieurs témoins, au général de Béville : — Je ne vous connais pas ! qui êtes-vous ? je ne vous ai jamais vu ! » Puis encore : « Ce n'est pas notre tour de charger ! » Toujours est-il que le 6e cuirassiers ne marcha pas et resta à l'abri.

Alors, le commandant Haillot se porte vers le 5e cuirassiers et donne le même ordre.

— « Mais, charger sur quoi ? » demande le colonel de Contenson commandant le régiment.

— « Là », répond le général de Salignac-Fénelon en montrant le plateau du mont de Brune couvert d'infanterie et d'artillerie.

— « Vous nous envoyez à la mort, allons-y », répond crânement le brave colonel.

Et, superbe, comme à la parade, officiers en tête, le 5e cuirassiers s'ébranle, passe au galop, et surgit, magnifique, en ordre de bataille entre Mouzon et le moulin du Ponçay.

Cet héroïque régiment fut accueilli par une pluie de mitraille ; en peu d'instants il perdit son colonel, M. de Contenson, neuf officiers, vingt hommes au premier escadron et cinquante dans chaque autre. Pour éviter une destruction complète, le 5e dut se replier sur la Meuse, et là, comme les ponts étaient coupés et les gués inconnus, les débris du régiment se mirent à la nage et plusieurs hommes et chevaux périrent encore dans les eaux.

Parmi les officiers tués pendant la charge se trouvait le chef d'escadron Brincourt. M. Brincourt était capitaine aux Cent-Gardes, et venait au moment de la déclaration de guerre d'être promu commandant au 5e cuirassiers. C'était le type accompli de l'officier français. Originaire de Sedan, il écrivait, le jour de sa mort, à sa famille qu'il parcourait le pays témoin de ses premiers exploits de chasse

et que, le matin, il avait reconnu un petit bois où pas mal de lièvres étaient tombés sous son plomb meurtrier ; il ajoutait qu'il espérait bien après la guerre et, si les Prussiens le permettaient, recommencer les bonnes parties d'autrefois.

Hélas ! c'est une balle allemande qui, dans les champs aimés, brisa sa belle carrière et fit évanouir ses innocents espoirs. Frappé à la tête, le chef d'escadron Brincourt tomba foudroyé.

Il laissa une veuve et deux charmants enfants dont l'un est aujourd'hui un de nos meilleurs officiers.

Son frère, M. Jean-Baptiste Brincourt, habitant à Sedan, apprit le soir par un cavalier isolé du 5e cuirassiers la mort du commandant, et, dès que les évènements le lui permirent, il se mit à la recherche de son corps.

Un hasard providentiel le lui fit découvrir.

Pendant les recherches que dirigeaient M. J.-B. Brincourt et un de ses parents, quelques jours après la bataille de Sedan, un sous-officier saxon vint à eux et leur dit : « Si c'est un commandant de cuirassiers tué à Mouzon que vous cherchez, je crois que je sais où il est, nous l'avons enterré, mon capitaine et moi, le soir de la bataille, et, si c'est bien celui que vous cherchez, vous serez plus heureux que moi car je n'ai encore pu retrouver mon malheureux capitaine, tué le surlendemain à la Moncelle ».

Ce sous-officier ne s'était pas trompé, il conduisit ces messieurs sur le terrain de la charge et s'arrêta devant une croix de bois qui portait cette inscription :

« *Ci-gît un brave officier français enseveli par un ennemi. Mouzon, 30 août.* » Le cadavre fut exhumé, c'était le commandant encore revêtu de son uniforme.

Le corps fut transporté et enseveli définitivement à Sedan dans un caveau de famille.

Cette charge du 5e cuirassiers fut le dernier épisode de la journée du 30 août ; les Allemands fatigués et n'osant attaquer le 12e corps solidement établi à Mouzon, s'arrêtèrent et toute l'armée française put passer sur la rive droite de la Meuse.

*
* *

Ce passage s'effectua assez mal, avec un matériel improvisé.

Les francs-tireurs Mocquard se rendirent utiles en cette circonstance ; nous reproduisons ici la relation de leur lieutenant Gérard concernant la journée du 30 août (1) :

« Le 30 août, notre étape terminée, nous étions à Remilly ; là, on nous assigna le versant d'une colline entre un bois et la Meuse, à proximité du pont de bateaux qu'on venait de construire pour le passage des troupes sur la rive droite, recommandant à notre chef de tenir, coûte que coûte, cette position autant pour protéger le passage du pont, que pour surveiller le bois qui nous dominait.

« Nous étions dans une singulière situation : un bois dans le dos, et une rivière large et profonde devant nous ; mais, pour augmenter notre confiance dans nos forces, on nous amena deux canons, seulement on ne nous laissa, ni artilleurs, ni avant-trains, ni caissons, nous avions deux tubes de bronze, mais sans pouvoir nous en servir. Je crois même qu'on ne nous avait amené ces canons que pour nous obliger à les garder, et à rester sur ce point ; nous avions charge d'âme, mais, c'était tout ; car ces canons n'étaient même pas chargés. N'était-ce pas le comble de l'ironie ?

« De midi à sept heures du soir nous gardâmes ainsi ces deux engins avec le sérieux des Chinois qui gardent un dragon peint, c'est alors qu'une vive fusillade se fit entendre

(1) Inédit.

derrière notre gauche : les troupes du 7e corps à la suite du désastre de Beaumont venaient de s'engager dans l'entonnoir de Raucourt, alors que les Allemands couronnaient les hauteurs ; ce fut une panique indescriptible ; l'artillerie, occupant la route encaissée de plusieurs mètres, fut bientôt arrêtée, les chevaux et les hommes tombèrent les uns sur les autres, les voitures de tête se trouvant arrêtées en travers du chemin alors que les attelages suivants cherchaient à franchir les obstacles à force de coups sur les chevaux de main. Ce fut bientôt un désordre inénarrable, artilleurs, cavaliers, fantassins cherchant à passer en escaladant les roues empêtrées les unes dans les autres, les chevaux agonisants, les hommes foudroyés à bout portant. La panique derrière, de chaque côté la route à pic et, devant soi, un amoncellement infranchissable, telle était la situation quand on vint nous chercher pour déblayer les hauteurs à la baïonnette.

« Notre beau bataillon, fort encore d'environ six cents hommes, allait enfin faire une besogne digne de lui. En arrivant sur le terrain de la lutte il était déjà nuit noire, on nous range en colonne d'assaut et clairons en queue on sonne la charge des Mocquard ; nous faisons ainsi cent mètres au pas de gymnastique, cherchant des yeux dans l'obscurité où se tenait l'ennemi, mais les braves Allemands, craignant beaucoup la baïonnette, s'étaient dissipés à notre sonnerie pour se terrer dans les bois.

« Notre présence permit, néanmoins, aux troupes empêtrées dans ce ravin de reprendre du sang-froid, de déblayer la route et de continuer la retraite sur la Meuse.

« C'est alors qu'on vint nous prendre pour une autre mission plus obscure, mais moins dangereuse.

« Au moment de la panique de Beaumont, le génie avait

jeté en toute hâte un pont sur la Meuse à la hauteur de Reully, pour faire passer l'armée sur la rive droite.

« Or, ce pont n'était qu'une modeste passerelle de deux mètres de largeur, supportée par des bacs sur lesquels on avait entrecroisé des madriers dont le service durait depuis la pointe du jour, pour y passer successivement le 1er et le 5e corps d'armée ; il était déjà neuf heures du soir que la division L'Héritier et la division de cuirassiers Bonnemain attendaient encore leur tour avec l'inquiétude de derrière, car, si à ce moment l'ennemi était venu occuper l'emplacement que nous avions gardé le jour, c'est-à-dire la hauteur de Reuilly, c'en était fait de cette belle cavalerie qui devait s'illustrer deux jours plus tard à Floing.

« Heureusement que les Allemands ne se battent pas la nuit ; nos troupes purent passer, à l'exception de la division Margueritte qui trouva plus sage de longer la rive gauche et d'aller s'établir sous Sedan, à trois heures du matin.

« Notre bataillon arriva donc à l'entrée du pont, se demandant ce que l'on pouvait bien lui vouloir dans ce désarroi général ; c'est alors qu'on nous fit faire l'office du garde-fou.

« Or, on avait barré la Meuse autour de Sedan et celle-ci montait toujours. En outre, depuis le matin que cette malheureuse passerelle servait au passage de l'artillerie et des troupes d'infanterie, plusieurs bacs étaient submergés, les madriers disloqués, le pont couvert d'eau sur plusieurs points, à certains endroits il y en avait plus d'un mètre ; il nous fallut jalonner ce pont de chaque côté pour y faire défiler la cavalerie sur deux rangs et, si l'on tient compte que la passerelle avait tout au plus deux mètres, il nous restait bien peu de place pour nous tenir en équilibre sur l'extrême bout des madriers : et, comme ceux du cen-

tre avaient de l'eau jusqu'au ventre, et supportaient le courant extrêmement fort, dans ce point, on peut juger de nos angoisses devant une pareille misère ; les chevaux trébuchaient sur les madriers mal joints, les uns se cabraient, ne voulant pas entrer dans l'inconnu, d'autres reculaient et perdaient pied, entraînant les jalons, c'est-à-dire nos hommes.

« C'est ainsi que bêtes et gens disparaissaient dans le gouffre pour ne plus reparaître, et, la Meuse, silencieuse, charriait des cadavres qui allaient annoncer au loin les désastres d'une retraite effroyable, avant-coureur du désastre final qui allait suivre à quelques heures de distance.

« Six de nos hommes perdirent la vie sans combattre, mais combien plus seraient restés rhumatisants pour le reste de leur vie si, le surlendemain, ils n'avaient pas trouvé une mort glorieuse et libératrice au combat de La Chapelle ?

« Cette épouvantable nuit restera éternellement vivante à mon souvenir : je vois encore devant mes yeux ce miroitement de la Meuse éclairée de ses bords par des torches fumeuses, grandissant ces géants à manteaux blancs, au corsage d'acier, glissant sur la surface des eaux comme les spectres fameux de la légende.

« Jusqu'à trois heures du matin dura ce lugubre défilé où les hommes étaient transis de froid, l'estomac creux et les jambes engourdies ; je me demande encore aujourd'hui comment un seul d'entre nous put s'en tirer ; car il n'aurait pas fallu nous pousser bien fort pour nous faire tomber, tant était grande notre faiblesse après une telle fatigue d'équilibre. Nous pûmes enfin prendre deux heures de repos sur la rive gauche de la Meuse, cherchant à essuyer nos armes avec nos képis, seule partie de nos vête-

ments qui ne fut pas trempée. C'est ainsi que le soldat pense d'abord à ses armes avant de penser à lui-même.

« La journée se termina par une marche rapide sur Sedan, à travers les bois de Douzy et de Bazeilles pour nous arrêter enfin dans le fond de Givonne.

« Là, nous fûmes reçus par le général Ducrot qui avait pu apprécier depuis deux jours notre endurance et les services rendus par notre beau bataillon ; il félicita notre commandant et lui désigna un nouveau poste de confiance en nous isolant encore une fois de l'armée. Il s'agissait d'aller occuper le village de La Chapelle sur la route de Bouillon et de tenir cette hauteur quand même. »

*
* *

Le soir du 30 août, après tous les combats partiels dans les faubourgs, Mouzon fut occupé par les Allemands.

Pendant la journée de nombreux généraux et officiers y avaient pris logement, se souciant malheureusement fort peu du canon qu'ils entendaient dans le lointain et se retranchant toujours derrière cette phrase : « Nous n'avons pas d'ordres ! »

Chez M. Maret, rentier à Mouzon, se trouvaient deux généraux dont nous voulons taire les noms qui passèrent toute la journée à table tandis qu'un de leurs officiers d'ordonnance jouait au piano les airs les plus gais d'Offenbach. L'arrivée des Prussiens les fit partir en toute hâte, si bien qu'ils oublièrent leurs bottes avec leurs éperons dorés : elles y sont encore !

Par contre, heureusement, les vaillants se sacrifièrent et sauvèrent l'honneur ; tout Mouzon se souvient du brave colonel Demange. Cet officier supérieur était parvenu à réunir autour de lui des débris de tous les régiments mis

en déroute à Beaumont, il sut se faire obéir, grouper tout son monde, et passa la nuit du 30 au 31 dans une ferme, entre Mouzon et Villementry, sans se douter qu'il était entouré de troupes allemandes.

Le matin, quand il se rendit compte de sa situation désespérée, il lui restait encore une planche de salut, c'était de traverser la Meuse ; malheureusement aucun paysan ou habitant de la contrée n'était près de lui et personne ne put lui indiquer un gué bien connu de tous les indigènes par la « Vieille Meuse ».

Ne voulant pas se rendre prisonnier, il fit former ses hommes en colonne et vint se jeter avec fureur sur une barricade établie par les Allemands à l'entrée de Mouzon. Presque tous ses braves compagnons succombèrent, le reste fut blessé et captif, et le colonel, atteint grièvement, fut recueilli à l'hôpital de Mouzon où il mourut quinze jours après. Les autorités prussiennes s'opposèrent à ce que l'on suivît son convoi. Mouzon fut occupé par les Allemands jusqu'à la libération du territoire ; ces messieurs qui sont si rigides et prêchent tant la morale y menèrent joyeuse vie, ils avaient même installé une roulette à l'hôtel Locart et souvent 10 à 20.000 francs de notre bon argent de France étaient en banque pendant que le vin de Champagne coulait à flots.

Les habitants de cette contrée frémissent encore quand ils songent aux journées de cette époque néfaste ; il est intéressant de les voir et de se faire conter par eux-mêmes les faits dont ils ont été témoins.

Un d'eux nous faisait une remarque curieuse sur le caractère des soldats allemands, en particulier des Bavarois : quand ils étaient isolés et n'étaient pas bien sûrs de l'impunité, ne se sentant pas en force, l'un d'eux prenait la parole et en mauvais français disait aux habitants : « Moi

catholique ! » ou bien : « N'aimons pas la guerre, sommes forcés ! » et encore le plus souvent : « Moi, fils de soldat de Napoléon ! mon père médaillé de Sainte-Hélène » et les fourbes montraient, tantôt un scapulaire, tantôt une médaille de Sainte-Hélène dont ils s'étaient munis pour la circonstance. Inutile de dire que lorsqu'ils étaient en nombre leurs allures changeaient.

*
* *

Nous avons laissé le Maréchal de Mac-Mahon affirmant à Napoléon III, que « tout allait bien », vers les quatre heures du soir. Peu après, par les fuyards et par ses officiers d'ordonnance, il apprit le désastre de Beaumont et finit par en comprendre toute la gravité.

Il fallait adopter une résolution virile et la faire exécuter sur le champ, mais le duc de Magenta hésita encore et finit par se décider à la seule chose qu'il fallait éviter : la retraite et la concentration sur Sedan, alors qu'il pouvait encore choisir, entre livrer une bataille le lendemain à Mouzon même, bien en position sur les hauteurs environnantes, ou battre en retraite sur Mézières en évitant Sedan ; c'est ce dernier parti qu'aurait pris le général Ducrot qui crut même que telles étaient les intentions du Maréchal, puisqu'il fit plus tard diriger son corps d'armée sur Illy et non sur Sedan.

Ce 30, au soir, le général, ne recevant pas d'ordres, envoya de Carignan un de ces officiers d'ordonnance, le capitaine Bossan, avec mission de trouver le Maréchal et de lui demander des instructions.

M. Bossan finit par rencontrer le Maréchal près de Mouzon. Celui-ci était très frappé du grave échec qui venait d'avoir lieu à Beaumont et ne pouvait se décider à donner un

ordre précis : « Mais, enfin, que faut-il dire au général Ducrot ? » demanda le capitaine Bossan. — « Est-ce que je sais, moi ! » répondit le Maréchal.

Puis il fit déployer sur le devant de sa selle une carte tenue par le lieutenant-colonel Broye, son aide de camp.

— « Nous sommes ici, Monsieur le Maréchal », dit le colonel en posant un doigt sur un point de la carte.

— « Oui, je suis là » dit énergiquement le duc de Magenta, en donnant presqu'un coup de poing sur la carte.

Puis, après un assez long silence :

— « Dites au général Ducrot de nous garder comme il pourra, qu'il protège la retraite soit par Douzy soit par Carignan, je ne peux savoir encore ce que je ferai ; dans tous les cas, qu'il fasse partir au plus vite l'Empereur pour Sedan ! » Le maréchal employa même un terme plus énergique que nous ne pouvons reproduire ici.

Le capitaine Bossan repartit donc au galop sur Carignan, pour porter au général Ducrot les instructions de Mac-Mahon.

*
* *

Napoléon venant de Baybel, était arrivé vers 5 heures et demie à Carignan avec sa suite.

Le Souverain descendit chez le maire M. Hablot, il occupa le premier étage de la maison que l'on peut voir encore aujourd'hui, faisant l'angle de la grande rue et de la place, presqu'en face de l'Eglise. Dans une encoignure formée par la demeure du maire et la maison de M. Dumont, neveu de la nourrice du Roi de Rome, furent placés deux fourgons de vivres et de bagages ; les cent-gardes furent campés dans le jardin d'une brasserie près des halles et de l'Hôtel de Ville.

Napoléon III, en arrivant, changea de tenue, aidé par

deux valets de chambre, but du bouillon, reçut M. Dumont et deux ou trois personnes ; puis, il descendit sur la place et, seul, en petite tenue de général il se mit à arpenter fièvreusement le trottoir situé sous ses fenêtres dans la grande rue, fumant machinalement cigarettes sur cigarettes, tandis que sur la route du bas s'écoulait déjà une partie du premier corps en route pour protéger la retraite sur Douzy.

Entre 7 heures et demie et 8 heures, l'Empereur remonta dans ses appartements et se disposait à y passer la nuit restant toujours sur l'impression des dernières paroles de Mac-Mahon à Baybel affirmant que « *tout allait bien* ».

A ce moment arrivèrent chez M. Hablot le général Ducrot et le capitaine Bossan, qui demandèrent à être introduits sans retard. Le général annonça brièvement le désastre de Beaumont-Mouzon. L'Empereur ne voulait pas y croire, et fit répéter jusqu'à dix fois au capitaine Bossan le récit des évènements de l'après-midi.

Napoléon III était plus qu'ému et sous le coup d'un affaissement réel, il ne cessait de dire d'un ton découragé : — « Mais c'est impossible ! nos positions étaient magnifiques, quelle fatalité ! Mon Dieu ! Quelle fatalité ! Quelle implacable fatalité ! ».

Le général Ducrot fit part alors de l'ordre qu'il avait reçu du Maréchal au sujet du départ immédiat pour Sedan par le chemin de fer ; l'Empereur refusa disant qu'il voulait partager le sort des troupes, rester avec le corps qui protègerait la retraite et partir au milieu des divisions ; le général Ducrot insista, déclarant que la présence du Souverain le gênerait et pourrait augmenter les difficultés de sa marche rétrograde, mais il ne put obtenir une réponse décisive et se retira avec le capitaine Bossan.

Peu après le départ du général, l'Empereur, d'après les

avis de ses aides de camp, finit par se laisser convaincre et décida son départ.

Un officier d'ordonnance se rendit immédiatement à la gare de Carignan pour demander un train spécial.

***

La gare était en désarroi, plus de trois cents wagons de provisions se trouvaient là, encombrant toutes les voies. M. Pierre, qui faisait ce soir du 30 août fonction de sous-chef de gare, put néanmoins en vingt minutes former le train impérial avec ce qu'il réussit à trouver. Ce train se composa de la locomotive, un fourgon, un wagon mixte, comprenant une caisse de première et deux de seconde et un fourgon de queue (1).

Napoléon III, prévenu, se rendit à pied à la gare, accompagné seulement de trois généraux aides de camp, et prit place dans le compartiment de première classe avec un général, les autres se placèrent dans les secondes.

M. Pierre monta sur la locomotive avec le mécanicien et le chauffeur et à 9 heures 45, le train s'ébranla, disparut dans la nuit, emportant l'Empereur de France à sa destinée, roulant sur Sedan.

Il était là, le malheureux Empereur, affaissé sur la banquette de ce vieux wagon de rebut dont la lampe n'avait pu être allumée ; jusqu'à Pourru-Brevilly, le point lumineux de sa machinale cigarette trouait seul l'obscurité de la caisse roulante ; plus loin, sur la gauche, à chaque instant, apparaissaient les feux de bivouacs des Allemands se repo-

(1) M. Pierre était encore il y a peu d'années, chef de la petite vitesse à la gare de Sedan.

sant après le combat de Beaumont ; quelques fusées par moment sillonnaient les ténèbres.

Le train marchait très lentement, conduit avec prudence par M. Pierre ; à Douzy, il fallut arrêter ; des troupes françaises barraient la voie. « C'est l'Empereur », dit le conducteur. Les officiers livrèrent le passage et le train fugitif reprit sa marche entre deux haies de soldats indifférents.

Voici Bazeilles dormant sa dernière nuit, et après la grande courbe, nouvel arrêt à Pont-Maugis : un officier de cavalerie apprenant que Napoléon était dans le train, vint à la portière et lui remit une dépêche de Bazaine, arrivée ce soir-là. Que contenait cette dépêche, probablement vieille de plusieurs jours ? personne ne l'a su, personne n'en a parlé, personne ne le saura jamais.

Enfin, on stoppa dans la gare provisoire de Sedan composée de bâtiments en bois (1) et située sur la route de Donchery, à 400 mètres de la porte de Paris. M. Pierre, descendu en hâte de la locomotive, vint ouvrir la portière du wagon de l'Empereur ; celui-ci ne bougeait pas.

« — Sire, nous sommes à Sedan, votre Majesté veut-elle descendre, ou continuer plus loin ?

« — Mais, où voulez-vous que j'aille ?

« — Sire, la voie est libre encore, nous pouvons aller jusqu'à Mézières, là votre Majesté sera en sûreté.

« — Oui, dit un général, là, nous trouverons le corps d'armée de Vinoy, on pourra organiser une résistance en attendant le Maréchal.

« — Non, à quoi bon ? repartit l'Empereur, je veux par-

---

(1) C'est là qu'est aujourd'hui le passage à niveau sur la route de Sedan à Donchery. La gare actuelle a été construite sur un autre emplacement, plus près de Pont-Maugis.

tager, quel qu'il soit le sort de l'armée. L'armée vient à Sedan, restons à Sedan. »

Le Souverain descendit du train, et, guidé par un employé de la gare, se dirigea vers la porte de Paris, à pied, suivi de ses aides de camp.

Il était environ onze heures du soir, la ville dormait, et, malgré la nouvelle du désastre de Beaumont, ne se doutait guère qu'elle allait être le théâtre d'aussi terribles événements ; néanmoins on était sur la défensive, les postes étaient doublés et les portes fermées.

Arrivé à la porte de Paris, l'Empereur qui était enveloppé d'un caban ne se fit pas reconnaître ; il fut reçu par le lieutenant de mobiles commandant le poste, M. Charles Vesseron, plus tard avocat à Charleville et officier de réserve du 91e de ligne, mort aujourd'hui ; et, comme général, il ordonna à cet officier de lui livrer passage et d'envoyer immédiatement prévenir le général de Beurmann, commandant la place de Sedan, de se rendre à la sous-préfecture.

Napoléon continua sa route, toujours à pied, et arriva à la sous-préfecture distante d'environ 1500 mètres de la gare, vers onze heures et demie.

On juge de l'émoi du sous-préfet et des serviteurs à l'arrivée de cet hôte inattendu, succédant à deux jours d'intervalle à son fils ; on s'empressa et en peu de temps le Souverain eut à sa disposition un salon et une chambre à coucher.

C'était la dernière étape, c'était le dernier toît officiel qui devait abriter l'infortuné souverain !

Minuit va bientôt sonner, ce sera le 31 août, l'ultime journée donnée au commandant en chef, maréchal de Mac-Mahon, duc de Magenta, pour sauver la dernière armée de France ; la route de Mézières est libre, toute l'armée

peut se retirer vers le nord, on peut organiser un centre de résistance assez fort pour arrêter les Allemands et permettre aux armées de Paris de se former, on peut éviter Sedan, la chute d'un empire.... non, rien ne sera fait, rien ne sera tenté et quand il nous fallait un Napoléon Ier ou un de Moltke, nous n'avons eu qu'un chef, brave à l'excès, mais sans décision et sans génie militaire ; le Maréchal eût excellé pour commander en second, mais il n'avait rien de ce qu'il fallait pour diriger une armée aussi nombreuse et surtout une armée vaincue ; de plus, il ne connaissait pas le pays, les cartes étaient imparfaites, quand il y en avait, et bien des généraux étaient dans une ignorance notoire de la géographie. « C'est bien la Moselle ? » disait l'un d'eux en montrant la Meuse !...

***

Le train spécial qui avait amené l'Empereur à Sedan retourna, toujours sous la conduite de M. Pierre, à Carignan. M. Pierre avait reçu l'ordre de brûler les 300 wagons de provisions qui se trouvaient à Carignan, pour ne pas les laisser tomber entre les mains des Allemands. Sitôt arrivé, il fit composer un train et le fit partir pour Sedan ; malheureusement, il était trop tard et ce convoi fut arrêté et pris par les Bavarois à Bazeilles. Ensuite, M. Pierre commença la destruction des wagons en gare, mais au moment où le premier wagon flambait, les Allemands arrivèrent et empêchèrent de brûler les vivres et les munitions dont ils s'emparèrent.

***

Pendant cette nuit du 30 au 31 août, le général Ducrot, après avoir appris le départ de l'Empereur pour Sedan,

s'était installé chez M. Carpentier, à la briqueterie de Blagny ; il passa la nuit entouré de ses officiers, assis sur des bottes de paille, à dicter son ordre de marche pour le lendemain ; persuadé que la retraite s'effectuerait par le Nord, il fit filer ses bagages et services sur Illy et lui-même partit sur ce point avec son corps d'armée, prenant Mézières pour objectif.

L'escorte, les bagages de l'Empereur et de sa suite étaient restés à Carignan. Ordre leur fut donné de rejoindre à Sedan.

Les aides de camp, le colonel des Cent-Gardes, ses deux officiers et les gardes partirent dans la nuit. Ils furent suivis, à peu de distance, par les bagages : ces fameux bagages que Zola et d'autres écrivains ont fait miroiter aux yeux du public, dans un nombre fantastique, avec des cuisines montées, des douzaines de domestiques, etc !

Or voici le rapport officiel qui nous a été remis par M. Toussaint, ancien maréchal des logis chef aux Cent-Gardes, qui fut chargé, cette nuit là, de conduire les bagages de l'Empereur, de Carignan à Sedan; ce rapport nous a été confirmé par notre père d'abord, et ensuite par plusieurs témoins qui, ainsi que M. Toussaint, sont encore de ce monde et sont prêts à certifier ce que nous écrivons.

Nous transcrivons textuellement le rapport de M. Toussaint qui, chargé de la surveillance des bagages à ce moment-là, n'était arrivé à Carignan qu'après l'Empereur et son escorte (1) :

« Entré dans Carignan vers huit heures du soir avec les voitures et bagages, j'ai trouvé les cent-gardes campés dans un jardin en face de la mairie ; le colonel partageait leur sort. Quand Sa Majesté eût quitté Carignan, on reçut

(1) Inédit.

l'ordre de se diriger sur Sedan ; le colonel Verly me confia le commandement du détachement chargé d'accompagner les bagages jusqu'à Sedan ; ce détachement se composait de quelques cent-gardes à pied, d'ouvriers militaires, et de douze gendarmes d'élite avec un sous-officier. Une compagnie de grenadiers de la Garde, commandée par un lieutenant protégeait mon détachement.

« Les bagages étaient composés des cantines de l'Empereur, des officiers de sa Maison, des généraux aides de camp, et tenaient fort bien dans quatre voitures. Une seule prolonge du train de la Garde, attelée de quatre chevaux, transportait les bagages du colonel, des officiers et des Cent-Gardes.

« Voici du reste la composition officielle du convoi, comprenant les bagages, chevaux et voitures de l'Empereur, de sa Maison et des Cent-Gardes, de Carignan à Sedan.

« Fourgons contenant les cantines et bagages de l'Empereur et de sa Maison 4
« Voiture Daumont attelée de 4 chevaux pour l'Empereur 1
« Fourgon pour les Cent-Gardes (prolonge du train). 1
« Domestiques pour l'Empereur et sa Maison..... 8
« Chevaux de selle pour l'Empereur 4
« Chevaux de selle pour chaque général aide camp... 3
« Chevaux de selle pour chaque officier d'ordonnance. 2
« Chevaux de selle pour le colonel des Cent-Gardes. 1

« C'était tout, et ceux qui ont prétendu que les bagages impériaux étaient innombrables et causaient une gêne considérable, devaient certainement être doués du don de double vue.

« Pendant toute la route de Carignan à Sedan, nous marchions dans le plus grand silence possible, évitant même d'allumer une cigarette, car partout on apercevait les

feux de bivouac des Prussiens, et nous les devinions tout près de nous. Au commencement du trajet, le lieutenant des grenadiers de la Garde qui nous escortaient, M. Cremer, je crois, vint me prier d'autoriser un de ses amis à monter sur notre prolonge. Cet ami était M. Paul de Cassagnac.

« A l'arrivée à Sedan, toutes les voitures de l'Empereur, les chevaux et les bagages furent remisés dans la cour du quartier de cavalerie en face de la sous-préfecture. Dans ce quartier (1) se trouvaient également les Cent-Gardes, arrivés avant nous avec le colonel et les officiers.

« TOUSSAINT,
« Ancien maréchal des logis chef aux Cent-Gardes ».

*
* *

Voici la liste des cent-gardes qui accompagnèrent l'Empereur de Paris à Metz, et de Metz à Sedan (un peloton fut détaché le 26 août et, sous les ordres du lieutenant Watrin, escorta le Prince Impérial de Châlons à Maubeuge) :

Colonel : Baron Verly, (mort en 1883) ;
Capitaine : Fieron, (mort en 1890) ;
Lieutenants : Teyssou, (mort en 1886) ;
— Watrin, (mort en 1904) ;
Maréchaux des logis chefs : Lemeland (mort en 1907) et Toussaint ;

Maréchaux des logis : Pelissou, Kubler, Maillot, Bernier ;
Brigadiers : Esqueerre, Mosbach, Muna, Petriche, Jess, Scharff, Naillard, Pagé.

---

(1) Le quartier Macdonald.

Trompettes : Soulas, brigadier ; Rambaud, Kelle.

Gardes : Rabut, Jacques, Leser, Piat, Augé, Joveniaux, Malzac, Dupuy, Coursimault, Delavaux, Gooris, Bancet, Sagot, Brige, Buchert, Moritz, Grillet, Masson, Sardeilhand, L'Enfant, Fix, Schmidt, Mayeli, Bicore, Bouquin, Muller, Rumpler, Beaudin, Roux, Tiviez, Thibeaudeau, Casseron, Padeux, Ducrot, Andrée, Poli, Scheernez, Bayon, Midoux, Proust, Louveic, Véjux, Kleinhans, Durand, Gervais, Odoin, Gallin, Plairé, Ensel, Cast, baron P. de Bourgoing (1), et tout le peloton détaché le 26 août pour escorter le prince impérial.

---

(1) Le baron de Bourgoing, écuyer de l'Empereur, engagé volontaire aux Cent-Gardes en juillet 1870, avait quitté l'armée de Metz, après les premiers revers, pour aller prendre le commandement des mobiles de la Nièvre.

LE BARON JACQUES ALBERT VERLY
1815-1883
Colonel commandant les Cent-Gardes. (*Collection du baron A. Verly*)

CHAPITRE III

Le 31 Août 1870

Historique de Sedan. — Ducrot veut gagner Mézières.. — Ordre de Mac-Mahon de se rabattre sur Sedan. — Préparatifs des Allemands. — Le roi Guillaume et son fils à Chémery. — Inaction de l'armée française. — Hésitations du Maréchal. — Quelques défaillances dans les rangs français. — Proclamation de l'Empereur aux troupes. — Sur les remparts. — Napoléon III à la sous-préfecture. — Sa promenade en ville. — La dernière nuit.

Sedan, sous-préfecture du département des Ardennes, possédait en 1870 environ dix-huit mille habitants ; la ville était fortifiée et comptée comme place de guerre de troisième classe.

La cité était assez bien bâtie ; plusieurs rues avaient de beaux hôtels particuliers ; on remarquait la citadelle avec un bel arsenal qui était l'ancien château-fort où se conservaient les armures de capitaines célèbres, un beau pont sur la Meuse, différentes casernes et l'hôpital militaire.

Sedan est une ville très ancienne. Elle fut prise par Charles le Chauve, mais Louis de Germanie la lui enleva en 880.

Elle forma de bonne heure une petite souveraineté indépendante ; cette principauté fut acquise par la maison de Bouillon au commencement du seizième siècle et fut possédée, entre autres seigneurs, par le célèbre Robert de la Marck. Charlotte, sa sœur et son héritière, l'apporta en dot à Henri de la Tour d'Auvergne, comte de Turenne (1591).

Richelieu, en 1641, après la bataille de la Marfée, força Frédéric-Maurice à s'en dessaisir et la réunit à la France.

Douloureuse coïncidence : ce sont les canons allemands établis à la Marfée qui foudroyaient nos troupes en 1870 et allaient décider du sort d'un empire et de la Patrie.

Sedan en 1870 n'était qu'une place de guerre insignifiante et, de plus, totalement dépourvue d'armes et de munitions : à peine quelques vieux canons sur les remparts, dont certains n'avaient que trois ou quatre coups à tirer.

La situation géographique de la ville donne l'idée d'un véritable entonnoir, il était donc évident qu'une armée négligeant d'occuper les hauteurs environnantes était fatalement vouée à la destruction dans le fond de ce gouffre.

***

Nous voici au 31 août 1870 ! vingt-quatre heures sont encore données à l'armée de Châlons pour chercher un salut et éviter le désastre ! vingt-quatre heures : une éternité en la circonstance, plus qu'il n'aurait fallu à un Bonaparte, à un général de génie, à un état-major intelligent !

Hélas ! ces précieuses heures devaient être perdues et rien ne devait arrêter l'inexorable destin.

Le général Ducrot, parti de Carignan, voulait éviter Sedan et gagner Mézières ; toutes ses troupes marchaient en cette prévision, quand il fut brusquement obligé de

changer de route et de se rabattre sur Sedan. Il avait reçu la lettre suivante :

« Mon cher Général,

« Je vous avais fait donner hier l'ordre de vous rendre de Carignan à Sedan, et nullement à Mézières où je n'avais point l'intention d'aller. Ayant vu ce matin le général Wolff, je vous croyais à Sedan. A la réception de la présente, je vous prie de prendre vos dispositions pour vous rabattre dans la soirée sur Sedan dans la partie est. Vous viendrez vous placer à la gauche du 12° corps, près de Bazeilles, entre Balan et Bazeilles.

« MAC-MAHON ».

La rage au cœur, le général Ducrot obéit à l'ordre du Maréchal. Il passa la nuit étendu près d'un feu de bivouac, attendant le jour, le cerveau rempli de sombres pressentiments.

Pendant ce temps, et tandis que les troupes françaises s'engouffraient dans l'entonnoir de Sedan, et se tassaient entre la Meuse et les ruisseaux de Floing et de Givonne, les Allemands dessinaient leur mouvement enveloppant et se disposaient à écraser l'armée française le surlendemain, c'est-à-dire le 2 septembre.

*
* *

Mais, dans l'après-midi du 31 août, le roi de Prusse modifia ses intentions et décida d'attaquer le lendemain 1er septembre.

Le prince royal de Prusse se trouvait avec son père à Chémery ; après avoir pendant quelques heures regardé défiler ses troupes qui se rendaient sur la Meuse, par la route de Frénois, le roi Guillaume posa la main sur le

bras de son fils et le mena dans un étroit chemin à droite, au sortir du village entre deux jardins. Là, les deux princes s'entretinrent très sérieusement : le vieux roi avait la main sur l'épaule de son fils, celui-ci tenait une carte déployée et parlait avec une grande animation.

L'état-major fut appelé à la fin de cette conférence et il fut décidé que l'on brusquerait l'attaque, vu le désordre que l'on avait remarqué dans l'armée française et dans la crainte que Mac-Mahon ne prît la résolution de se retirer sur Mézières.

Les Allemands étaient bien bons de craindre une retraite sur Mézières ! Ducrot voulait l'effectuer, mais Mac-Mahon lui avait donné l'ordre contraire, et pendant toute cette journée du 31 août l'armée française resta dans la plus complète inaction.

*
* *

Du haut de la citadelle de Sedan, le Maréchal et son état-major regardaient les troupes allemandes formant leur immense filet : chaque minute de retard assurait d'une façon plus absolue la perte de l'armée française et le Maréchal ne prenait aucune décision, se bornant à penser que peut-être Bazaine allait déboucher du côté de l'est !

Il ne donna aucun ordre pour le lendemain quand il aurait fallu agir, et agir vite ; l'armée et l'empire étaient en jeu, l'indécision et l'inaction de Mac-Mahon venaient de les condamner irrémédiablement.

*
* *

L'Empereur aurait encore pu se rendre à Mézières, mais il voulut, quoiqu'il arrivât, partager le sort de l'armée. Ayant remarqué les quelques cas de défaillance et les

actes d'indicipline de la journée du 30 août, il adressa aux troupes une proclamation qui est très peu connue, et que voici :

« Soldats !

« Les débuts de la guerre n'ayant pas été heureux, j'ai voulu, en faisant abstraction de toute préoccupation personnelle, donner le commandement des armées aux Maréchaux que désignait plus particulièrement l'opinion publique.

« Jusqu'ici, le succès n'a pas couronné nos efforts ; néanmoins, j'apprends que l'armée du Maréchal Bazaine s'est refaite sous les murs de Metz et celle du Maréchal de Mac-Mahon n'a été que légèrement entamée hier. Il n'y a donc pas lieu de nous décourager. Nous avons empêché jusqu'ici l'ennemi de pénétrer jusqu'à la capitale et la France entière se lève pour repousser ses envahisseurs. Dans ces graves circonstances, l'Impératrice me représentant dignement à Paris, j'ai préféré le rôle de Soldat à celui de Souverain. Rien ne me coûtera pour sauver notre Patrie, elle renferme encore, Dieu merci, des hommes de cœur, et s'il y a des lâches, la loi militaire et le mépris public en feront justice.

« Soldats, soyez dignes de votre ancienne réputation ; Dieu n'abandonnera pas notre pays, pourvu que chacun fasse son devoir !

« Fait au quartier impérial de Sedan
« le 31 août 1870.
« NAPOLEON. »

C'était la dernière fois que l'Empereur parlait aux troupes !

Les remparts de Sedan étaient sillonnés par des gens inquiets et curieux ; l'artillerie de la garde nationale s'y

trouvait de service M. Brincourt, frère du malheureux commandant tué à Mouzon, faisant partie de cette arme, examinait avec une longue-vue de marine les allées et venues des cuirassiers allemands choisissant la place où se tiendrait le lendemain l'état-major, aux environs de la Marfée et de la Croix Piot.

Un général, le général de Beurman, commandant de place de la ville de Sedan, un peu sourd, demanda à M. Brincourt ce qu'il regardait.

— « Mais, les Allemands qui...

— « Allons donc ! impossible ! ce sont des Français.

— « Pardon, mon général, regardez vous-même.

— « En effet ; alors nous sommes f.... !

— « Il me semble, qu'il y a encore une chance possible, c'est de faire des ponts de bateaux, passer vivement la Meuse et filer sur Mézières... !

— « Oui, peut-être ? Mais tenez, on a probablement donné des ordres à ce sujet, voyez, voilà un détachement de pontonniers qui se dirige sur les lieux ! »

Effectivement, un détachement de pontonnier, sur l'ordre d'on ne sait qui, passa la Meuse et se dirigea sur Mézières où il arriva sans encombre, ce qui prouve que l'armée française aurait pu en faire autant.

***

Dans Sedan s'étaient réfugiés, dès le 30 au soir, de nombreux fuyards de Beaumont. Ces indisciplinés continuaient parmi les soldats de toute arme leur œuvre de démoralisation.

Nombreux, hélas, étaient dans l'armée de Sedan les indisciplinés, les politiciens d'alors, assistants des réunions publiques organisées contre le gouvernement, partisans

des fous et des criminels qui demandaient la suppression des armées permanentes ; joignez à cela des réserves rappelées, des recrues hâtives et vous aurez l'explication de la débandade partielle de Beaumont.

A ce sujet, M. Laurent Gibert, notaire à Sedan en 1870 nous a fait et certifié le récit suivant (1) :

« Le soir de Beaumont, quelques troupes de fuyards se réfugièrent à Sedan, distante de 6 à 7 lieues. Voyant cela, je me rendis à la mairie pour chercher des soldats et les recevoir chez moi J'ai reçu un sous-lieutenant du 21e de ligne, il était dix heures du soir, je lui ai donné du pain, du vin et des confitures, je n'avais pas autre chose.

« Voici ce qu'il m'a dit : — « Au moment de la bataille « de Beaumont trois régiments, les 3e, 21e et 47e, qui ne se « trouvaient pas sur le théâtre de l'action, mais sur l'une « des ailes descendaient une route tournante. Ces trois « régiments défilaient en bon ordre : une batterie alle- « mande de six pièces se démasque et fait feu. Toute la « colonne se débande et si je puis m'exprimer ainsi nous « avons reçu le premier coup de canon dans la poitrine, « le second dans le dos et si un troisième a été tiré il n'y « avait plus personne !

« Les officiers se mettaient à genoux devant leurs sol- « dats et ne pouvaient les retenir ! J'ai pris le fusil d'un de « mes hommes, je me suis masqué derrière un buisson, « j'ai brûlé toutes mes cartouches, j'ai reçu deux balles « dans ma tunique et me voilà ! »

« Quelques instants avant de recevoir le sous-lieutenant qui m'a fait le récit ci-dessus, je me trouvais sur le pont de Torcy au moment où les fuyards de Beaumont commençaient à arriver ; ma femme et moi nous abordons un

(1) Inédit.

vieux sapeur qui traînait la guêtre, l'oreille basse ; ma femme lui dit : — « Eh bien, mon brave ,qu'est-ce qu'il y a donc ! » — « Oh Madame, nous sommes f..... ! avec des soldats comme ça il n'y a rien à faire, au premier coup de fusil nous sommes restés trois de ma compagnie ! »

*
* *

L'Empereur, durant cette journée du 31 août, était resté à la sous-préfecture demandant sans cesse des renseignements sur ce que décidait Mac-Mahon, le commandant en chef, livré à son impuissance, n'ayant plus l'autorité et attendant les évènements.

Il se promenait à pas lents, les mains derrière le dos, courbé et triste, mais triste... la baronne Petiet, femme du sous-préfet et une de ses amies, assises en un coin retiré du jardin, pleuraient en voyant ce fantôme du pouvoir passer et repasser sans relâche devant elles.

Vers cinq heures, le Souverain, seul, à pied, se rendit aux magasins de vivres et munitions et constata, *de visu*, qu'il n'y avait aucune provision. A son retour, il fut reconnu par plusieurs femmes qui se mirent à crier avec enthousiasme : « Vive l'Empereur ! » D'un geste triste et résigné, il leur fit signe de se taire ; puis, à pas lents regagna la sous-préfecture après s'être arrêté un instant au quartier Macdonald où étaient campés les cent-gardes.

Dans la soirée, après les renseignements reçus de tous les côtés, Napoléon III comprit la réalité et n'espéra plus rien ni d'une bataille ni d'une retraite sur Mézières. Dans le mémoire qu'il fit rédiger plus tard sur la bataille de Sedan il dit textuellement : « Dans ces conditions, il n'y avait, selon nous, qu'une résolution suprême à adopter pour sauver l'armée ; c'était de prendre sa ligne de re-

traite sur le teritoire neutre de la Belgique... il fallait occuper en forces les hauteurs d'Illy et de Givonne, abandonner la ville de Sedan à ses propres ressources, faire volte-face et se retirer par les routes qui conduisent en Belgique. »

Sans doute on eût évité ainsi une grande effusion de sang, mais l'armée n'en était pas moins prisonnière et perdue pour la France, et cette fuite avant le combat n'eût pas été très honorable.

*
* *

La nuit est tombée, la garde nationale de Sedan est sur les remparts, on voit les feux allemands ; le silence se fait peu à peu dans la ville qui s'endort. Seul, assis près de la fenêtre ouverte, Napoléon III songe, les yeux fixés aux étoiles de cette nuit claire, de cette nuit qui a voulu se faire belle et sourire à ceux qui la voient pour la dernière fois.

Minuit sonne : c'est le 1er septembre, la dernière journée de l'armée martyre, le dernier jour de l'Empire, la station la plus douloureuse du calvaire de celui qui pour quelques heures est encore Empereur des Français.

CHAPITRE IV

Le 1er Septembre 1870

Quelques mots. — La bataille de Sedan commence. — Mac-Mahon blessé. — L'Empereur sur le champ de bataille : à Balan, Bazeilles, au creux de Givonne. — Sa rencontre avec Wimpffen. — Divers témoignages. — L'empereur rentre à Sedan. — Il échappe à la mort sur le pont de Torcy. — Témoignages à l'appui. — Les cent-gardes au quartier de Macdonald. — A la sous-préfecture. — Ce qui se passait en ville. — « Ah ! les braves gens ! » — Ce que pensait Napoléon III. — Le drapeau blanc. — Tentative inutile de Wimpffen. — Six heures : fin de la bataille. — Souvenirs de Mgr Lanusse. — Extrait de la déposition du maréchal de Mac-Mahon à la commission d'enquête parlementaire sur Sedan. — Le général Reille à Frénois. — Lettre de Napoléon III au roi de Prusse. — La réponse. — Suspension d'armes. — La nuit est tombée. — L'Empereur attend à la sous-préfecture. — Le Destin. — Le commandant d'Alincourt. — A la Chapelle : les francs-tireurs Mocquard.

Nous ne voulons pas, en ce chapitre, relater dans ses détails toute la journée du 1er septembre 1870. Des plumes

plus autorisées que la nôtre ont raconté toutes les péripéties de l'effroyable drame et les écrivains militaires allemands et français ont décrit toutes les phases de la bataille. Nous nous bornerons simplement à suivre le Souverain dans cette néfaste journée, à donner quelques anecdotes et récits absolument authentiques et apporter quelques matériaux nouveaux à l'édifice de l'histoire de cette époque.

Le 1er septembre, la bataille commença à quatre heures du matin, les Bavarois franchirent la Meuse et s'avancèrent contre Bazeilles que gardait l'infanterie de marine.

Le maréchal de Mac-Mahon, prévenu, quitta Sedan et se dirigea vers les positions du 1er corps ; il se plaça sur une éminence fort en avant de Balan, au nord de Bazeilles, en face et très près de la Moncelle, à côté d'un arbre qui fut baptisé depuis du nom « d'arbre de Mac-Mahon ». Tout à coup, un obus éclata près du Maréchal et un des fragments du projectile lui déchira les chairs au-dessous de la hanche gauche ; on le descendit de cheval et, après deux évanouissements, on dut le transporter à Sedan, non sans qu'il eût eu la présence d'esprit nécessaire pour faire remettre le commandement de l'armée au général Ducrot.

*
* *

Il était environ six heures du matin ; le Maréchal rencontra à son entrée dans Sedan l'Empereur qui en sortait se dirigeant vers Bazeilles, au plus fort du combat.

Quelques paroles s'échangèrent entre eux ; le Souverain savait que le péril était extrême et jugeait la situation presque désespérée ; triste et pensif mais impassible, il allait au devant de la pluie de projectiles qui s'abattait sur cet angle de la Givonne et de la Meuse ; il était monté sur son

cheval alezan Phœbus, accompagné par le général Pajol, le prince de la Moskowa, M. Davillier, premier écuyer, le général de Castelnau, le docteur Corvisart, le colonel baron Verly, et son officier d'ordonnance le capitaine d'Hendecourt ; l'escorte se composait de deux pelotons de cent-gardes.

L'Empereur s'arrêta sur la route de Balan à Bazeilles au milieu d'un régiment d'infanterie de marine et s'entretint quelques instants avec le général de Vassoignes puis il poursuivit jusqu'à la jonction de la grande route de Bazeilles et du chemin qui monte de l'église de Balan au cimetière. Pendant près d'une heure, derrière la partie haute du chemin du chalet et les propriétés « Esnouf » et « Mon Repos », il examina les positions de Bazeilles et de la Moncelle.

Les balles pleuvaient sur l'escorte impériale ; le capitaine d'Hendecourt fut tué à quelques pas du Souverain. Ce dernier, cherchant volontairement la mort, mit pied à terre, donna l'ordre au colonel Verly de rester avec son escorte et les cent-gardes dans un chemin creux, ne voulant, malgré les objurgations du colonel, être suivi de personne et monta jusqu'au cimetière de Balan ; près de là se trouvait une batterie française, Napoléon III pointa lui-même une mitrailleuse et resta encore une heure exposé au feu terrible de l'ennemi

Le mouvement de retraite commençait ; ce mouvement l'étonna, alors que le corps de Lebrun faisait encore une fière contenance ; il en envoya demander la raison à Ducrot. Celui-ci apprit ainsi la présence de l'Empereur sur le champ de bataille ; il le croyait à Mézières. Il donna rapidement des explications qui, transmises à l'Empereur, ne soulevèrent pas d'objection de sa part, soit que Napo-

léon les trouvât suffisantes, soit que, dans l'état des choses, il jugeât tout les plans également désespérés.

Il remonta à cheval et s'éloigna alors de Balan pour gagner quelque autre point du champ de bataille, et descendit dans le fond de Givonne ; puis il prit le chemin creux qui mène à Givonne.

Pendant ce temps, le général de Wimpffen avait pris le commandement de l'armée et arrêté la retraite ordonnée par Ducrot, retraite qui eût encore pu éviter la catastrophe ; ce général se dirigeait vers le 12e corps pour ramener les troupes en avant, lorsque dans le chemin creux de Givonne il rencontra l'Empereur. Celui-ci venait d'apprendre que son armée avait un troisième général en chef. Ce n'est pas de quoi il s'occupa, puisqu'il était convenu que lui-même ne commandait plus, mais il exprima au général de Wimpffen ses craintes de voir l'armée tournée et enveloppée.

— « Que votre Majesté ne s'inquiète pas, répondit le général, dans deux heures je les aurai jetés dans la Meuse. »

Il ne parlait, à ce qu'il a prétendu plus tard, que des Bavarois, mais l'Empereur et son entourage crurent qu'il s'agissait de toute l'armée prussienne, et le général de Castelnau, prenant la main du général Pajol, lui dit : « Plaise à Dieu que ce ne soit pas nous qui y soyons jetés ! »

L'Empereur fit demi-tour, repassa par le même chemin, s'attarda longtemps à maints endroits sous la pluie des projectiles allemands ; le général de Courson et le capitaine de Trécesson furent grièvement blessés près de lui, puis, désespérant de recevoir cette mort qu'il cherchait, il se décida à rentrer dans Sedan, vers midi.

*
* *

A l'appui de ce que nous venons d'écrire sur la présence de Napoléon III sur le champ de bataille nous citons ci-dessous deux témoignages authentiques parmi les très nombreux récits que nous pouvons invoquer. Tous concordent et tous prouvent que l'Empereur n'a jamais été lâche, comme ont tenté de le faire croire ses ennemis politiques, que jamais il n'a craint la mort et qu'au contraire il la cherchait et l'appelait de tous ses vœux.

Voici d'abord, le récit de M. Toussaint, maréchal des logis chef aux Cent-Gardes (1) :

« Le 1er septembre 1870, nous escortons l'Empereur à Bazeilles, où l'infanterie de marine lutte héroïquement depuis quatre heures du matin contre le corps bavarois. Il était environ sept heures du matin, l'Empereur malade, cachant sous le masque d'une impassibilité absolue les noirs pressentiments qui l'assiègeaient, s'engagea sur le chemin du cimetière de Balan ; puis il défendit à notre colonel de le suivre et nous fit rester en arrière. Il descendit de cheval et pointa lui-même une mitrailleuse ; autour de lui et de nous les obus et les balles pleuvaient... Vers midi Napoléon regagna Sedan. »

Voici ensuite les lignes écrites, à ce sujet, par un autre témoin oculaire, le vénérable et regretté Mgr Lanusse, aumônier de St-Cyr :

« Le matin du 1er septembre, j'allais me diriger du côté de la Garenne, lorsque nous apercevons le cortège impérial. Napoléon, au milieu de tous ses officiers, est accompagné par les Cent-Gardes. Ces Cent-Gardes que j'avais vus si beaux dans certaines fêtes où assistait l'Empereur, à Orléans, par exemple, au camp de Châlons, à la revue

(1) Inédit.

de Longchamps où, en 1867, notre Souverain avait à sa droite le roi Guillaume de Prusse et, à sa gauche, Bismarck... ces Cent-Gardes que j'avais admirés, grands et immobiles comme des statues, sur les marches de l'escaliers d'honneur des Tuileries... ces Cent-Gardes, ornement de la dignité et de la majesté impériales,... aurais-je jamais pensé que je les reverais, un jour, auprès de leur maître, sous une bourrasque de fer, assistant aux dernières heures de l'agonie de cette même majesté qu'ils avaient rehaussée par leur présence, aux yeux de tant de Rois et d'Empereurs venus de tous les points du monde ?... Ils sont là, aujourd'hui, subissant les mêmes dangers que leur souverain. Les balles, les obus, arrivent de toutes parts.

« L'Empereur oblique un peu à gauche et se trouve au milieu du 88e. Il confère avec un général. Il ordonne ensuite à son escorte, à tous ses officiers, devenus comme un point de mire pour l'ennemi, de s'abriter derrière un mur, et va se placer sur un mamelon d'où sa vue pourra mieux s'étendre un peu partout. Accompagné seulement du général Pajol, de deux autres officiers et du docteur Corvisart, il s'éloigne encore de quelques pas de ce groupe, comme pour être plus seul. Oui, seul, l'Empereur des Français, sous une pluie de fer. Il regardait au loin, et, n'espérant plus une victoire, il attendait la mort.

« Et la mort ne voulait pas venir.

« J'étais assez près pour voir se dessiner contre le ciel gris-bleu la silhouette de l'Empereur sur son cheval qui me paraissait noir.

« Autrefois, en Italie, le matin de Villafranca, au moment où le soleil allait se montrer dans toute sa splendeur et pendant qu'une armée de 300.000 hommes défilait dans la plaine si large de Valeggio, nous avions vu, seul également, Napoléon III, à cheval, immobile comme une statue

de bronze sur un mamelon qui en dominait plusieurs autres et qui servait comme de piédestal. Ces rayons prolongés qui précèdent l'astre du jour lui formaient comme une vague auréole. C'était au lendemain de Magenta et de Solférino.

« Ici encore, Napoléon III est seul. Mais où est l'auréole ? Il m'apparaît comme sur un tumulus, dans un vaste cimetière. Tout autour de lui s'entassent les blessés et les morts. A quelques pas seulement, son officier d'ordonnance vient d'être foudroyé. Seul, le Souverain fortuné de vingt ans, devant lequel l'Europe s'était, plusieurs fois, inclinée ! Seul et ne se détachant plus que bien tristement sur un voile sombre et lugubre... Seul, et après tant de gloires, et ne cherchant plus que la mort !

« Et la mort ne vient pas. Pourquoi la mort ne veut-elle pas venir ? Oui, seul et errant, pour ainsi dire, sur ce champ de bataille où se joue sa couronne, Napoléon III. Sa couronne !... Son génie voit bien autre chose. Il voit, engagés dans cette lutte suprême, l'honneur et les gloires de la France. Je vous le dis, voilà pourquoi il veut mourir.

« L'Empereur, après être resté assez longtemps sur cette position, enviant le sort de son officier d'ordonnance, fait appeler son escorte et avance encore plus sur les hauteurs.

« Je l'ai perdu de vue.

« En me dirigeant vers la Garenne, au milieu de l'avalanche des balles, apprendrai-je que Napoléon III a trouvé la sienne et est tombé sur le champ de bataille ? »

*
* *

L'Empereur était donc rentré en ville, poussé, entraîné par le flot des soldats qui rétrogradaient sur Sedan ; les obus tombaient dans les fossés et les rues de la cité comme sur le champ de bataille et y faisaient les mêmes ravages.

Le cortège impérial prit la grande rue, traversa la place Turenne et avant d'arriver à la sous-préfecture, sur le pont de Torcy, un obus, venant des hauteurs de la Marfée, tombe devant le cheval de l'Empereur, tue deux chevaux de l'escorte et blesse le cent-garde Sagot ; Napoléon reste impassible, le regard au loin ; décidément la mort ne voulait pas de lui. Il est extraordinaire qu'il n'ait pas été tué à ce moment.

Une brave femme qui était là crie : «Vive l'Empereur !»

***

Témoignages ayant rapport à l'épisode ci-dessus :

Récit du maréchal des logis chef des Cent-Gardes Toussaint (1) :

«... Je me trouvais en avant de l'escorte avec quatre cent-gardes ; nous étions engagés sur le pont de la Meuse, lorsqu'un obus prussien éclate nous couvrant de ses débris : des chevaux sont tués et le garde Sagot est blessé au bras gauche, le cheval de l'Empereur se dresse, nous le croyons atteint, mais il calme sa monture et reste impassible.... »

Récit de M. Laurent Gibert, notaire à Sedan (2) :

« Ma femme m'a dit, qu'elle avait rencontré l'Empereur, revenant du champ de bataille vers midi, entouré d'une faible escorte ; qu'elle était alors sur le pont de Torcy, pour donner du linge et aider à transporter un artilleur qui venait d'être coupé en deux par un obus, et qu'au même instant un autre obus tiré des hauteurs de la Marfée

(1) Inédit.
(2) Inédit.

tomba sous les naseaux du cheval de l'Empereur et éclata environ à un mètre, tuant ou blessant deux personnes de l'escorte et deux chevaux. Elle ajouta que l'Empereur n'avait même pas fermé les yeux, que son cheval s'était cabré, que l'Empereur lui avait rendu les rênes et avait regardé autour de lui tout en continuant sa route au pas. En présence de ce sang-froid, et au milieu de la fumée, m'a dit ma femme, j'ai ôté mon bonnet et l'ai agité en criant : « Vive l'Empereur ! »

Récit de M. de Montagnac (1) :

« ... Nous nous trouvions avec le colonel Stoeffel à la tête du pont de la Meuse lorsqu'arriva l'Empereur. Sa figure était triste et sombre. En passant à côté de nous, il aperçut Stoeffel et s'arrêta pour échanger avec lui cinq ou six mots. Le temps d'arrêt dura à peine quelques secondes et au moment où Napoléon III s'engageait sur le pont un obus vint éclater sous le nez de son cheval, si près de nous que l'Empereur se retournant avec le plus grand calme put dire à Stoeffel, sans même élever la voix : « Colonel, vous venez de m'empêcher de mourir ». En effet, s'il ne s'était pas arrêté ces quelques secondes, il se serait trouvé au milieu de l'explosion. Entre autres témoins de cette scène, nous pourrions citer le brigadier de police Gérard qui saisit un enfant au moment où la peur le précipitait sous les jambes des chevaux de l'escorte. »

Récit de MM. Arbez et Jurd, de la gendarmerie d'élite (2) :

« Le 1er septembre, vers midi et demi, mon camarade Arbez et moi, tous deux de la gendarmerie d'élite, étant de

(1) Inédit.

(2) Inédit.

service dans la ville de Sedan, nous nous trouvions sur la place Turenne qui se trouve située en face du pont de la Meuse juste au moment où l'Empereur la traversait. Nous rejoignions son escorte en toute hâte en vue de pratiquer un passage, car le pont était encombré de voitures de réquisitions et de chevaux ; tout était pêle-mêle ; les conducteurs avaient abandonné leurs équipages pour se mettre à l'abri des obus prussiens.

« Lorsque l'Empereur et sa suite furent à l'entrée du pont, mon camarade et moi commençâmes le dégagement de quelques voitures qui obstruaient le passage. Nous en étions alors à la quatrième attelée de deux chevaux, dont l'un dans les brancards et l'autre à l'avant, et je tenais le premier cheval par la bride, lorsqu'un obus éclata sur le pont tuant des chevaux et hommes de l'escorte. Il tua également le cheval de brancard de la voiture et blessa celui de l'avant ; pendant que dura l'opération de ce déblaiement partiel, l'Empereur était à environ quatre mètres de nous, calme, immobile, malgré les obus qui éclataient de toutes parts : nous entendîmes même les supplications de ses aides de camp le priant de se retirer du danger, mais l'Empereur ne céda pas à leurs instances et engagea son cheval alezan sur le trottoir de gauche, n'ayant aucun accès sur la chaussée qui était entièrement couverte de débris de voitures, de cadavres d'hommes et de chevaux. A ce moment le cheval du prince de la Moskowa s'abattit en emportant son cavalier dans sa chute. Nous courûmes en hâte vers le prince, et le dégageâmes de dessous sa monture ; nous le transportâmes à la sous-préfecture où des soins lui furent donnés. »

Sans autre incident, sous la mitraille et au milieu des détonations incessantes l'Empereur rentra à la sous-préfec-

ture. Deux cent-gardes furent placés en faction sur le perron, et les gardes d'escorte rejoignirent leurs camarades restés au quartier Macdonald, en face de la sous-préfecture.

Le maréchal des logis chef aux Cent-Gardes, Lemeland, nous a fait le récit suivant qui donne la physionomie du quartier Macdonald (1) :

« Rentrés au quartier, nous dessellons nos chevaux. A ce moment un obus tombe près du bâtiment A du quartier et tue un lancier qui se disposait à monter à cheval. Nos chevaux étaient dans les écuries du bâtiment de gauche en entrant et les hommes occupaient les chambres au-dessus. Il se trouvait au milieu de ce bâtiment un escalier à pic, conduisant à une grande chambre que nous occupions, mon collègue Toussaint et moi, à droite de l'escalier ; devant une fenêtre donnant sur la cour, était une grande table de chambrée sur laquelle nous nous étions installés pour établir nos feuilles de solde et nos comptes de la journée. A peine avions-nous commencé notre travail qu'un obus pénétrait dans la chambre pulvérisant la table, emplissant tout d'une épaisse fumée ; nous n'eûmes que la peur pour tout mal et descendîmes vivement dans la cour; une fumée sortait des greniers du bâtiment de droite. Mon colonel, le baron Verly, qui était au milieu de nous me dit : « Lameland, rassemblez vivement des hommes, et montez des seaux d'eau, là haut, pour éviter un incendie. » A peine avions-nous éteint ce commencement d'incendie qu'un obus tombait dans la cour, tuant un gendarme et son cheval.

« La panique était dans tout le quartier, bondé d'offi-

(1) Inédit.

ciers et de troupes de toutes les armes ; malgré les efforts de notre colonel et des officiers l'affolement était à son comble ; les obus se succédaient tuant et blessant au hasard : un cent-garde tomba sur moi, frappé d'un éclat au bras droit ; je le fis porter à l'ambulance établie dans une chambre, où on lui extirpa le projectile et les lambeaux de sa tunique entrés dans sa chair... »

*
* *

L'Empereur, dès qu'il fut rentré à la sous-préfecture rendit visite au duc de Magenta qui était soigné dans une des chambres du baron Petiet et causa quelques instants avec le blessé ; puis, ayant remarqué pendant son passage en ville que plusieurs généraux, de nombreux officiers et une multitude de soldats prenaient leur repas ou restaient à encombrer les rues pendant que les autres combattaient, il chargea le général Lepic, son aide-de-camp, d'écrire la lettre suivante, fort peu connue, au général de Beurmann, commandant la place de Sedan :

« Général,

« L'Empereur en rentrant en ville a été péniblement affecté de voir des généraux, des officiers, des soldats, des corps entiers mangeant pendant que l'on se bat. Sa Majesté vous prie de prendre les mesures nécessaires pour que cet état de choses cesse immédiatement et pour que chacun retourne à son poste. »

*
* *

En effet, pendant que l'armée de Châlons, l'armée martyre, luttait avec héroïsme depuis quatre heures du matin contre un ennemi deux fois supérieur et bien commandé,

une cohue de *lâches* — il faut avoir le courage de le dire — et d'indisciplinés s'était réfugiée dans Sedan, et, au nombre d'environ 20 à 30.000, les officiers et soldats de toutes les armes, sans ordre, sans discipline, encombraient les rues, les places, les promenades, les hôtels et les maisons particulières.

Un général et plusieurs officiers furent tués par les obus pendant leurs repas à l'hôtel de la Croix-d'Or ; dans la maison Leroy, des officiers sablaient le champagne au plus fort de la bataille ; le général Girard, frappé d'apoplexie, expira dans la salle du café de la Comédie, place Turenne : c'était partout l'affolement. La débâcle commençait..

*
* *

Vers une heure et demie, Napoléon III voulut retourner sur le champ de bataille ; il lui fut impossible de traverser la ville vu l'encombrement, il rentra donc à la sous-préfecture et attendit.

Sedan regorgeait de soldats qu'un aveugle instinct de la conservation poussait dans les rues de la ville, où ils n'étaient guère moins exposés aux projectiles ennemis que sur le champ de bataille ; un régiment entier, le 6e cuirassiers, entré par la porte de Balan, fut forcé de s'arrêter tout près de cette porte, aux « Gros Chênes » : c'est ce que son colonel M. Martin, dont nous avons parlé lors de la charge de Mouzon, appela « avoir traversé la ville » dans sa déposition au procès Wimpffen.

La panique régnait partout, les soldats jetaient leurs armes et les mains dans les poches, hébétés, demeuraient tassés les uns contre les autres ; un remous se fit dans cette masse vers les trois heures : le brave général Margueritte, sur son cheval, soutenu par deux fantassins, passait les

deux joues traversées par une balle, la langue entamée et pendante, revenant mortellement atteint du calvaire d'Illy où la cavalerie française, après Reischoffen, après Mouzon, venait de s'immortaliser entre les bois de la Garenne et de Floing dans les charges successives commandés par Margueritte et Galliffet.

Le roi Guillaume, placé sur les hauteurs de la Marfée, à l'endroit où se trouve aujourd'hui « la borne du roi de Prusse », apercevait très distinctement cette partie du champ de bataille ; il fut saisi d'admiration à la vue de ces cavaliers qui se vouaient à une mort certaine pour retarder d'un moment la défaite de l'armée française, et c'est alors qu'il s'écria : « Ah ! les braves gens ! »

La vue de la désorganisation complète de l'armée, la pensée de tant de victimes frappées sans que leur mort servît en rien à la défense, agirent irrésistiblement sur Napoléon III. Il pensa que, en s'adressant directement au roi de Prusse, il en obtiendrait de meilleures conditions pour l'armée ; il croyait aussi l'apaiser en abdiquant et tout sauver par le sacrifice personnel de sa couronne. Il rêvait à tout cela lorsqu'il reçut une lettre de Wimpffen lui disant qu'il allait faire une trouée désespérée et lui proposant d'en partager le sort ; il y répondit par l'ordre donné à Wimpffen de traiter d'un armistice avec M. de Moltke. Ne recevant aucune réponse de ce général, il ordonna lui-même, à trois heures, d'arborer le drapeau blanc.

C'est ce drapeau blanc que le général Faure fit abattre ; alors Ducrot, Douay et Lebrun se rendirent chez l'Empereur et ne lui cachèrent pas, ce qu'ils savait trop bien, l'état absolument désespéré de l'armée.

— « Le drapeau blanc a été arboré, dit l'Empereur, il faut faire cesser le feu. »

Puisque tout espoir est perdu il faut absolument mettre

fin à une inutile effusion de sang. Le feu de l'ennemi, un peu ralenti vers trois heures, a repris toute son intensité Les obus tombant sur la foule des soldats entassés dans les fossés et dans les rues font un carnage affreux : des généraux, des officiers sont tués.

L'armée et la ville vont être anéanties ; l'Empereur charge le général Lebrun de se rendre auprès de Wimpffen et d'obtenir de lui qu'il traite avec de Moltke.

Wimpffen n'avait pas tenu compte du premier ordre de Napoléon III..Poursuivant son idée d'une trouée, il avait réuni à peine deux ou trois mille hommes de toutes les armes et s'était lancé dans la direction de Balan ; Lebrun le rejoignit à ce moment et tous deux firent quelques centaines de pas dans la direction de Bazeilles mais ils ne furent pas suivis et convaincus de l'inutilité de leurs efforts, ils revinrent tristement à Sedan, où le drapeau blanc flottait, cette fois, de toutes parts.

Il était six heures. La bataille de Sedan était finie : la victoire abandonnait les Aigles françaises. Un empire s'écroulait !

Mgr Lanusse, témoin de ce drame historique, écrivait ce qui suit :

« Waterloo !...

« Mais Sedan !...

« Le soir de ce jour, le ciel avait au couchant cette teinte empourprée, que lui donnent les derniers feux du soleil. Il est des jours où c'est du sang. Celui-ci par exemple. On en avait tant vu, que les yeux en voyaient encore partout. De ces rayons prolongés, qui montaient dans le ciel, ruisselait du sang. Si des nuages se fussent formés au-dessus de nos têtes et qu'ils eussent laissé tomber ces gouttes d'eau multiples qu'on appelle la pluie, c'eût été du sang.

« Tout est perdu. Avons-nous du moins conservé, con-

serverons-nous notre honneur ?... Napoléon III était au milieu des fureurs du cataclysme. Il assistait à cet effondrement d'une ville, d'une armée, de toute sa puissance, peut-être. Le matin, il était resté de longues heures sur le champ de bataille, désirant, recherchant la mort qui ne voulait pas venir. Il était rentré à Sedan pour conférer avec le héros de Magenta dont il enviait la glorieuse blessure. Plus tard, il avait voulu sortir de nouveau, pour savoir si la mort voulait de lui enfin. Il n'avait pu réaliser son projet, à cause de l'encombrement indescriptible des rues de la ville.

« C'était donc en ce jour à jamais néfaste, alors que sur lui les ténèbres allaient bientôt s'étendre comme un voile de deuil ! L'Empereur avait vu cette catastrophe inouïe dans l'histoire. Il avait voulu conjurer la tempête. Mais la mer secondait si bien les colères du ciel ! Les débris de l'armée s'amoncellent contre les mêmes rochers d'où il voulait éloigner l'ouragan et ses tristes fureurs.

« L'Empereur voyait se rétrécir, se resserrer toujours le cercle, immense d'abord, qui pressait son armée. Et cette armée venait et s'entassait, là où était le premier des soldats en grade. Sur ce soldat, le premier, venaient s'abattre toutes les amertumes de la France. Il l'avait voulue si grande ! Et maintenant, de son naufrage immense, il ne voyait que les débris. Les plus grandes douleurs, pour plus de douleur encore, ne peuvent trouver des larmes. L'Empereur était dans cet état où le regard reste fixe, où la parole ne vient plus, arrêtée qu'elle est par des sanglots, eux-mêmes étouffés. Il peut toutefois trouver une parole, celle-ci :

— « Allez, et faites savoir que nous reconnaissons notre défaite ».

« Et le drapeau blanc annonça que l'on voulait parle-

menter. Il était temps. Nos soldats venaient toujours, s'engouffrant dans cet abîme, sur lequel les foudres allemandes ne cessaient de déverser leurs colères. L'hécatombe continuait parmi les troupes entassées sur les remparts, sur les glacis, dans les fossés, dans les rues de la ville, où l'incendie crépitait son crépitement lugubre, sinistre autant que le feu des mille canons qui l'avaient allumé. Seigneur ! qu'est-ce donc que la guerre ? »

***

Donc, tout est perdu ; tout est perdu fors l'honneur ! et avec le maréchal de Mac-Mahon nous pouvons nous écrier :

«.... Non, non, on peut dire que l'armée a été battue « d'une manière désastreuse, mais non d'une manière « honteuse : elle avait vaillamment combattu !... »

***

Le drapeau blanc ayant été arboré, le roi Guillaume fit cesser le feu et envoya un des officiers de son état-major, le lieutenant-colonel Bronsart de Schellendorf, avec mission de demander la capitulation de l'armée et la reddition de Sedan.

Le colonel Bronsart, introduit dans la place, fut conduit devant l'Empereur. Celui-ci lui dit que pour la capitulation de l'armée et de la ville, il fallait s'adresser au général de Wimpffen, successeur de Mac-Mahon ; que pour lui il allait écrire au roi Guillaume et envoyer sa lettre par le général Reille.

Bronsart et Reille partirent pour Frénois, où ils arrivèrent à sept heures.

Ce fut alors seulement que le roi de Prusse apprit avec

certitude la présence de Napoléon III à Sedan. « L'Empereur est là ! » ce mot passa de bouche en bouche parmi les soldats allemands, comme un cri de triomphe.

Le général Reille descendit de cheval et remit au roi de Prusse la lettre dont il était porteur et qui contenait ces simples mots :

« Monsieur mon Frère,

« N'ayant pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté.

« Je suis de Votre Majesté
« le bon frère,
« NAPOLEON.

« Sedan, le 1er septembre 1870. »

Le roi lui répondit :

« Monsieur mon Frère,

« En regrettant les circonstances dans lesquelles nous nous rencontrons, j'accepte l'épée de Votre Majesté et je la prie de vouloir bien nommer un de vos officiers muni de vos pleins pouvoirs pour traiter de la capitulation de l'armée qui s'est si bravement battue sous vos ordres.

« De mon côté j'ai désigné le général de Moltke à cet effet.

« Je suis de Votre Majesté
« le bon frère,
« GUILLAUME.

« Devant Sedan, le 1er septembre 1870. »

Après avoir remis cette lettre au général Reille, le roi Guillaume retourna à son quartier de Vendresse, partout salué par les hourrahs de ses soldats qui chantaient

l'hymne allemand et élevaient sur son passage des torches enflammées. A Sedan, l'Empereur recevait sa réponse et envoyait à Donchery le général de Wimpffen pour traiter avec Bismarck et de Moltke de la capitulation et tâcher d'obtenir pour l'armée française les meilleures conditions possibles.

Pendant ce temps l'ordre du jour suivant fut envoyé par de Moltke à toutes les troupes allemandes :

« Les négociations sont entamées ; en conséquence l'offensive demeurera suspendue de notre côté pendant la nuit. Il reste entendu cependant que toute tentative de l'ennemi pour forcer nos lignes sera repoussée par les armes. Si les pourparlers devaient ne pas aboutir, les hostilités recommenceraient ; mais il y aurait lieu d'attendre pour cela le signal, qui serait marqué par la reprise du feu des batteries établies sur les hauteurs, à l'est de Frénois.

« De Moltke. »

*
* *

La nuit était tombée ; Sedan, éclairé par des incendies et des torches, semblait un enfer, des clameurs, des vociférations, des plaintes s'élevaient de toutes parts ; la cohue humaine qui était entassée là hurlait à la mort et demandait à manger et à boire !

Près de la Meuse, des cuirassiers pillaient les bagages du maréchal de Mac-Mahon; place Turenne un colonel cravachait un général, en lui disant : « On ne vous a pas vu depuis trois jours ! » Plus de dix généraux étaient assis sur des bancs devant la sous-préfecture et le général de Failly, était injurié par des sergents d'infanterie, qui le traitaient de traître et de lâche !... Oh ! l'horrible chose que la déroute ! l'effroyable vision qu'une armée en débandade,

affolée, mourant de faim, criant à la trahison, sous les canons de l'ennemi victorieux !

Et dans cette modeste sous-préfecture en briques rouges, couleur de sang, ce malheureux Empereur sans armée, sans trône, sans nouvelles des siens, sans appui, subissant les douloureuses attaques de la maladie qui devait l'emporter trois ans plus tard, torturé par les angoisses de ces dernières journées, voyant tout perdu, tout écroulé, se promenait dans la petite chambre du premier étage, sans vouloir parler à personne, attendant des nouvelles de Donchéry, espérant encore en la magnanimité du roi de Prusse, décidé à sacrifier lui, sa famille, sa couronne, en échange d'un peu de pitié pour son armée et d'une paix honorable pour la France !

*
* *

La catastrophe s'est produite. Ainsi l'a voulu le Destin, secondé par l'aveuglement et les ordres néfastes de l'Impératrice et de son Conseil, envoyant au désastre l'Empereur et l'armée de Châlons, favorisé par l'imprévoyance du maréchal de Mac-Mahon qui, après Beaumont, ne voulut pas suivre les conseils de Ducrot et s'engouffra dans l'entonnoir de Sedan au lieu d'effectuer une retraite, encore possible pendant toute la journée du 31, en passant par Mézières.

Et ce jour du 1er septembre eût pu, encore, se terminer sans l'effondrement suprême, si le général de Wimpffen dans sa folle imprévoyance et dans son extrême fatuité n'avait exigé le commandement de l'armée et arrêté le mouvement de retraite ordonné par Ducrot sur Mézières

après les engagements de Balan et Bazeilles et la blessure du Maréchal.

Cela est tellement vrai que le général Vinoy et son corps d'armée purent battre en retraite de Mézières à Paris dès le 1er septembre et que différents corps isolés partis de Sedan le 31 août et le 1er septembre au matin, arrivèrent sans encombre à Mézières !

***

Vers la fin de cette journée on affirma que le commandant d'Alincourt avait trouvé la mort dans une tentative faite pour passer les lignes prussiennes avec un escadron de cuirassiers.

C'était une erreur et voici la vérité : le commandant d'Alincourt parvint à Mézières le même jour, avec deux officiers de son escadron. C'est de leur bouche qu'on apprit la nouvelle de la capitulation de Sedan. Cette nouvelle provoqua sur le champ une violente manifestation dont M. d'Alincourt et ses compagnons faillirent êtres victimes. — « Ce sont des Prussiens ! » criait la foule qui, dans son aveuglement, voulait leur faire un mauvais parti. En vain le sous-intendant militaire et le général Mazel affirmaient connaître personnellement les trois officiers, ajoutant même que l'un d'eux, M. d'Alincourt, était Ardennais, rien n'y fit et les trois héros allaient être écharpés quand un homme de cœur et de résolution, M. Blanchard, réussit, aves quelques gardes nationaux armés à la hâte, à faire mettre les trois officiers à l'abri derrière les grilles de la Préfecture.

***

Nous avons laissé les francs-tireurs Mocquard le soir du 31 août, au moment où ils reçurent l'ordre du général Du-

crot d'aller occuper le village de La Chapelle, sur la route de Bouillon et de *tenir cette hauteur quand même.*

Nous continuons, à ce sujet, le récit du lieutenant Gérard relatant la journée du 1er septembre (1) :

« Nous partîmes pour La Chapelle et à neuf heures du soir le 31 août, nous occupions le village en le couvrant partout de sentinelles avancées.

« C'était le tour de garde de ma compagnie et la grange du maire me servit de poste pour la relève de mes sentinelles. Si je parle de moi, c'est que seul, cette nuit-là, j'avais charge d'âmes ; tout le monde était moulu et avait un extrême besoin de repos ; j'avais à l'époque la santé la plus robuste et la volonté la plus énergique de me tenir debout ; aussi, pouvait-on compter sur moi.

« Je passais la nuit en compagnie du maire ; nous racontions les surprises de la guerre. Le maire très confiant dans la situation du village estimait que les Allemands ne viendraient pas jusque-là. Cependant, vers trois heures du matin, deux douaniers du pays se présentent au poste et demandent à me parler ; le maire les fait entrer ; là, ils nous racontent qu'étant postés sur tel point du bois qu'ils désignaient, ils avaient entendu une marche lourde dénonçant une troupe se dirigeant sur le point que nous occupions. Je réveillais le sergent Puteau pour lui confier le commandement du poste en mon absence, et, accompagné du maire nous suivons les deux douaniers jusqu'au point signalé par eux.

« Là, comme de vieux Sioux, nous collons notre oreille sur la terre, mais nous n'entendons rien. La colonne s'était-elle arrêtée ou s'était-elle dirigée dans une autre direction ?

---

(1) Inédit.

« J'allais plaisanter nos douaniers, lorsqu'il me fut dit par le maire que ces hommes étaient trop sérieux, trop habitués aux bruits du bois pour qu'ils aient pu être l'objet d'une illusion d'acoustique.

« Je fis doubler les sentinelles, voulant encore laisser quelques heures de repos au bataillon, qui en avait si grand besoin, avant de faire sonner l'alerte.

« Il était quatre heures du matin, le 1er septembre, lorsque je rentrais au poste ; le petit jour commençait à poindre ; j'allais reprendre notre causerie interrompue lorsque de tous les points du village, les sentinelles se replièrent en appelant aux armes, sans toutefois tirer pour surprendre l'ennemi qui ne croyait sans doute pas ce point gardé.

« En quelques minutes les hommes du poste étaient debout, et tout en tenant leur fusil à la main, allaient de porte en porte réveiller les hommes disséminés dans les maisons. Je me chargeai de réveiller l'état-major et de mettre le commandant Robin au courant de ce qui se passait.

« Nos sentinelles questionnées n'avaient rien vu, mais avaient entendu des bruits suspects à quelques cents mètres. C'en était assez pour qu'elles se soient repliées sur le village beaucoup plus homogène et offrant de plus sérieux éléments de défense.

« Aussitôt, les compagnies reçurent des ordres pour garder les murs du côté du village, et barricader ses deux extrémités. C'est là, que l'on vit les talents du Parisien pour construire une barricade et à défaut d'omnibus à renverser et de pavés à soulever comme dans sa bonne ville, il entassa charrettes, brouettes, charrues, sacs, etc., le tout agrémenté de foin, de fumier et de terre : sorte d'œuvre d'art qui pouvait en imposer à un cavalier, mais qui ne pouvait guère résister à une batterie d'artillerie.

« Une fois en état de défense, il s'agissait d'éclairer la situation en faisant quelques sorties à chaque bout du village, tout en ne dégarnissant pas trop le centre de nos forces.

« Le sergent Puteau s'offrit à aller seul éclairer le bas du village en s'engageant dans les fossés de la route se dirigeant sur Givonne.

« Que vit-il ? comment s'y prit-il ? toujours est-il qu'il revint un quart d'heure après sur un superbe cheval d'officier allemand, mais se cramponnant aux fontes et vomissant le sang ; pour venir finalement tomber au pied de notre barricade, la poitrine trouée et les yeux horriblement dilatés par les affres de la mort ; nous avions un cheval de plus, mais nous avions un brave de moins; c'était une perte sèche et nous n'avions pas même le plus petit renseignement.

« A l'autre extrémité du pays, nous n'étions pas plus heureux. Le sous-lieutenant de Faucomprey, prenant avec lui une section, s'engageait dans le chemin, se dirigeant à travers bois sur Villars ; il n'avait pas fait cent mètres dans cette direction, qu'il était entouré par un bataillon de Hanovriens qui lui faisait déposer les armes.

« Donc, pas de renseignements non plus, de ce côté.

« Mais si nous n'avions pas de nouvelles de l'extérieur, l'ennemi se chargeait, avec un aplomb sans pareil, d'avoir des nouvelles de nos forces et de nos ressources.

« Je vois encore, ce type de colporteur, avec sa balle sur le dos dans laquelle il y avait bien pour trois francs de marchandises, venant nous offrir des peignes et des bretelles dans un baragouin mâtiné d'allemand.

« Il faut que nous ayons eu une belle dose de naiveté, pour qu'il ait pu germer dans la cervelle de l'un de nous, que ce pouvait être un pauvre diable de marchand du pays

faisant son commerce avec bonne foi, alors qu'il sentait l'espion à quinze pas. Il fallait le coller au mur, et lui faire sauter la cervelle d'un coup de baïonnette pour éviter tout bruit qui aurait pu être le signal de l'exécution sommaire de nos camarades prisonniers, mais eux, au moins, portaient le vêtement du soldat.

« Quoiqu'il en soit, se donnant pour un habitant du pays il se faisait accompagner par deux hommes prêts à lui brûler la cervelle, ce qu'il acceptait du reste avec un cynisme révoltant, s'il ne se faisait pas reconnaître par les habitants d'une ferme située à cent pas du pays, appelant même dans chaque maison devant laquelle il passait : « Hé ! père un tel ; êtes-vous là pour dire à ces messieurs qui je suis ?»

« Il pouvait appeler impunément, le pays avait été abandonné la veille.

« Nous n'avons jamais revu les hommes qui l'accompagnaient ; ils tombèrent sûrement dans une embuscade où cet espion les avait attirés.

« C'est alors, qu'on me désigna avec une section, pour aller explorer la partie des vergers, située derrière l'église ; à ces douze hommes s'était joint un volontaire, un turco ayant perdu son régiment ; au moins, celui-là n'était pas un espion. Si je me le rappelle ainsi, c'est que je crois lui devoir un peu la vie ; car à peine avions-nous fait cent mètres qu'il m'attrape par la manche et me dit avec la volubilité de l'arabe : « Tiens ! tiens ! ma lieutenant, tu vois pas casques à pointes ? » Il me désignait une haie à vingt mètres où je vis reluire quelque chose, mais sans pouvoir me rendre compte de ce que c'était. J'arrêtais mes hommes et à tout hasard, voulant éclairer la situation, je commandais : en joue, feu !

« Au même instant, un feu de peloton répondit, et cinq de mes hommes tombèrent, mon lorgnon fut projeté sur

ma poitrine et lorsque je voulus le remetre sur mon nez, ayant la vue très basse je m'aperçus que le ressort en avait été coupé par une balle et que le bout de mon oreille gauche saignait ; il est certain qu'à cette minute, je l'ai échappé belle ; mais, qu'est-ce que ces vétilles dans des moments si critiques ; je fis comme mes hommes, qui lors d'une deuxième décharge s'étaient jetés sur un mur de clôture, l'avaient escaladé pour se soustraire à une mort bête, alors que nous n'étions pas en nombre pour soutenir une lutte semblable.

« Nous rejoignîmes bientôt la barricade où nos camarades suivaient d'un œil inquiet les péripéties de notre drame, mon turco me suivait toujours à deux pas.

« Il ne s'agissait plus, cette fois, d'aller aux renseignements, nous savions à qui nous avions affaire, il fallait nous défendre derrière les abris pour mieux résister au nombre qui nous écrasait.

« Au même instant le capitaine qui commandait la barricade élevée à la hauteur de l'église, signala l'arrivée au galop d'un escadron de cuirassiers blancs ; il prévint ses hommes et commanda le feu sur toute la ligne.

« La troupe ennemie était environ à cent mètres de nous, c'est dire que tous nos coups portaient dans cette masse resserrée entre les deux talus de la route ; aussi, chevaux et cavaliers du premier rang roulèrent-ils les uns sur les autres en obstruant la route pour les suivants.

« Il en résulta une panique formidable et un demi-tour instantané de nos assaillants.

« C'est alors, qu'il arriva ce singulier quiproquo : de tous côtés et du fond du village qui n'avait rien vu, partaient des clameurs dans ce genre : « Ne tirez pas, ce sont des Français ! »

« La peur nous prit, nous crûmes vraiment avoir tiré sur

les nôtres. Aussitôt le capitaine de Nerveau, se croyant seul coupable, escalada la barricade et courut jusqu'aux blessés qui se débattaient au milieu des morts sur le lieu de la lutte et leur criant d'une voix de stentor :« Etes-vous Français ou Allemands ?» Pour toute réponse, il reçut une grêle de projectiles tirés par les revolvers des blessés, mais qui heureusement ne l'atteignirent pas. Il remonte sur la barricade et nous dit : « Mes enfants rassurez-vous, ce sont bien des Prussiens, tirez à volonté sur tout ce que vous verrez paraître sur la route, car nous sommes entourés d'ennemis. »

« Il n'avait pas terminé sa harangue, qu'une volée de mitraille renversait notre barricade, la jonchant de cadavres et de blessés.

« C'était la réponse des Allemands à notre question.

« En moins de dix minutes, notre pauvre barricade fut réduite en miettes ; mais nos hommes s'étaient garés de la ligne de tir, regardant passer, avec un calme stoïque, la trombe de fer et de plomb.

« La canonnade ayant duré environ dix minutes, le silence se fit, présage d'une charge qui allait se renouveler ; mais aussitôt mes hommes reprirent leur première position faisant face au danger.

« Il était temps, car une nouvelle charge, poussée à fond cette fois, vint s'arrêter à dix mètres de nous ; mais notre tir était si bien dirigé, nos hommes étaient si bien préparés à vendre chèrement leur vie, que la retraite fut sonnée encore une fois et que nous vîmes le dos de nos cuirassiers ; et tant qu'ils n'eurent pas tourné le fond de Givonne nous leur envoyâmes autant de balles que le temps nous le permit : c'est dire l'hécatombe que nous dûmes faire de ces pauvres cuirassiers blancs.

« Bientôt le canon retentit de nouveau, cette fois c'était

sérieux, les obus pleuvaient sur ce pauvre village de La Chapelle, éventraient les maisons, mettaient le feu un peu partout ; il n'y avait plus d'abri possible pour se garer, les obus éclataient sur tous les points, les blessés et les mourants faisaient entendre des cris déchirants ; nous n'avions pas de brancards, pas d'ambulance, la maison d'école déjà remplie de moribonds n'en pouvait plus contenir.

« Ce qui aggravait encore notre situation, c'est que nos munitions s'épuisaient, alors que nous sentions de plus en plus le cercle des tirailleurs ennemis se resserrer autour de nous.

« Que faire dans une situation pareille ?

« C'est alors que nous eûmes l'idée d'envoyer un homme dans le haut du clocher pour qu'il nous tînt au courant de la situation de l'ennemi.

« Le fameux D... dont il a été question quelques pages plus haut, se présenta pour cette mission dangereuse, il escalada comme il put le fameux clocher, s'aidant des pieds et des mains jusqu'au sommet des persiennes ajourant ses quatres faces, fit sauter à l'aide de son sabre-baïonnette quelques lames de bois, de façon à lui permettre d'examiner les deux points les plus menaçants pour nous ; mais sans doute, ce clocher était observé par l'ennemi, car il ne fut pas plus tôt en position de nous renseigner, qu'un obus traversa le pauvre diable en enfonçant sa colonne vertébrale dans les lames des persiennes placées derrière lui. C'était horrible à voir, les pieds ayant perdu leur point d'appui, le corps était suspendu dans le vide, retenu seulement par son épine dorsale alors que tout son être se vidait par une plaie béante, large comme le fond d'un chapeau ; cette mort cruelle rachetait, en partie au moins, le crime qu'il avait tenté de commettre quelques jours auparavant.

« Pour comble d'infortune, on nous signalait partout la

marche en avant des éclaireurs ennemis, on se canardait à 50 mètres et nous n'étions plus qu'une centaine d'hommes en état de se défendre et même la plupart étaient plus ou moins blessés.

« Les officiers se multipliaient, couraient un peu partout à la recherche de munitions, vidant les cartouchières des morts et des blessés pour continuer la lutte jusqu'à la dernière minute.

« C'est à ce moment suprême que je sentis un violent choc au genou gauche et que je tombai sur le côté ; un obus venait d'éclater à côté de moi, abattant un pan de mur et un morceau de fonte, ricochant, me fracturait la rotule gauche.

« Au même instant, la retraite générale sonnait, deux de mes hommes me relevèrent, ne voulant pas me laisser aux mains de l'ennemi qui avait, pour les francs-tireurs, le goût des exécutions par trop sommaires. Je pus, grâce à une volonté énergique, surmonter la douleur, et qui sait, la bête traquée a de ces épouvantes qui suffisent à expliquer bien des courages.

« Quoiqu'il en soit, je pus gagner le bois, et de là, porté par les uns, soutenu par les autres, je pus arriver à la frontière belge où nous nous rendîmes avec le reste de notre beau bataillon.

« Bientôt, nous atteignîmes le village belge de Corbion, où un violent incendie éclata une heure après notre arrivée.

« Nos figures sinistres, nos vêtements en lambeaux furent une cause de suspicion, pour ces pauvres paysans qui crurent réellement que nous étions capables de tous les forfaits et nous attribuèrent bénévolement ce malheur. On ne voulait rien moins que nous écharper ; il fallut l'intervention de soldats belges pour nous soustraire à la fureur

populaire, tant il était vrai, qu'on juge volontiers les gens par leur mine, sans tenir compte des circonstances cruelles où ces mines se sont déformées, où ces visages se sont noircis, où ces vêtements se sont troués. Et, si l'on veut bien se rappeler nos cinq derniers jours de désastre, notre service au milieu de la Meuse, notre peu de sommeil, notre manque de nourriture et l'horreur de notre lutte à La Chapelle, on concevra facilement l'épouvante de ces braves gens devant l'aspect sinistre de cette poignée de vaincus.

« On nous dirigea ensuite sur la forteresse de Bouillon pour nous y interner, mais comme la nuit était profonde, les chemins encaissés, c'est à la lueur des torches que nous fîmes la dernière étape de notre malheureux calvaire. La plupart d'entre nous étendus sur des civières ou juchés sur des cacolets, car peu étaient sans blessures et même ceux qui n'en avaient pas étaient ankylosés par une raideur tétanique bien naturelle, qui les empêchait de marcher.

« Oh ! quel lugubre cortège que ce long défilé sur les rives de la Semoy, escorté comme le sont les bandits, l'incendie par derrière et par devant la sinistre tour de Bouillon comme perspective de repos.

« En arrivant, nous eûmes au moins la douce satisfaction d'être soignés convenablement par la municipalité belge : un seul mourut deux jours après du tétanos, par suite du surmenage de cette longue route avec une balle dans la cheville. »

CHAPITRE V.

---

2 Septembre 1870

L'Empereur connaît le résultat de la conférence entre de Wimpffen, de Moltke et Bismarck. — Résumé du capitaine d'Orcet. — Napoléon III quitte Sedan. — Son entrevue avec Bismarck. — Donchery. — La maison du tisseur. — L'Empereur prisonnier. — Départ pour le château de Bellevue. — Signature de la capitulation. — L'Empereur et de Wimpffen.—Proclamation du général de Wimpffen à l'armée. — Aux habitants de Sedan. — Dans Sedan. — Les Cent-Gardes. — Au quartier Macdonald. — Au château de Bellevue. — Napoléon III et le roi Guillaume. — La nuit tombe. — L'Empereur. — Dernières heures de France.

Le 2 septembre, à une heure du matin, l'Empereur connut par le général de Wimpffen, revenant de sa conférence avec Bismarck et de Moltke, les exigences de l'ennemi.

Cette conférence s'était prolongée jusqu'après minuit. Nous en donnons ci-dessous un résumé que tous les Français devraient lire et pour ainsi dire apprendre par cœur pour *se souvenir*. . . . . .

Ce résumé a été écrit à Stettin, pendant sa captivité par le capitaine d'Orcet, du 4e cuirassiers, qui assistait à cette réunion préparatoire de la capitulation.

C'est un récit absolument officiel qui fut remis au gouvernement ; nous le donnons dans son entier :

« Nous fûmes tous introduits alors dans un salon au rez-de-chaussée, où nous attendîmes au moins dix minutes l'homme qui devait nous intimer la volonté du roi Guillaume.

« Le général de Moltke fit son entrée, accompagné de M. le comte de Bismarck, du général de Blumenthal et de quelques officiers. Après un salut assez sommaire, il demanda au général de Wimpffen s'il avait des pouvoirs, et sur sa réponse affirmative, il demanda à les vérifier, ce qui fut fait. Le général de Wimpffen présenta ensuite le général Castelnau et le général Faure. Le général de Moltke ayant alors demandé quel était le caractère de ces deux généraux, le général Faure répondit qu'il était venu comme chef d'état-major du maréchal de Mac-Mahon pour accompagner le général de Wimpffen, mais sans aucun caractère officiel, et le général Castelnau dit qu'il venait apporter une communication verbale officieuse de la part de l'Empereur, mais que cette communication n'aurait son utilité qu'à la fin de la conférence à laquelle, d'ailleurs, il n'avait point qualité pour prendre autrement part. Le général de Moltke nomma alors au général de Wimpffen, en les désignant par la main, M. le comte de Bismarck et le général de Blumenthal, et l'on s'assit.

« Nous étions placés de la manière suivante : au centre de la pièce, une table carrée avec un tapis rouge ; à l'un des côtés de cette table, le général de Moltke ayant à sa gauche M. de Bismark et le général de Blumenthal ; à sa droite, du côté opposé de la table, était le général de

Wimpffen, seul en avant ; derrière lui, presque dans l'ombre, les généraux Castelnau et Faure et les autres officiers français ; il y avait en outre dans le salon sept ou huit officiers prussiens, dont l'un, sur un signe du général de Blumenthal, vint se mettre près de la cheminée, sur laquelle il s'appuya pour écrire tout ce qui se disait.

« Après que l'on fût assis, il régna un instant de silence, on sentait que le général de Wimpffen était embarrassé pour engager l'entretien ; mais le général de Moltke restant impassible, il se décida à commencer :

« — Je désirerais, dit-il, connaître les conditions de la capitulation que S. M. le roi de Prusse est dans l'intention de nous accorder ?

« — Elles sont bien simples, répliqua le général de Moltke, l'armée tout entière est prisonnière avec armes et bagages, on laissera aux officiers leurs armes comme témoignage d'estime pour leur courage, mais ils seront prisonniers de guerre comme la troupe.

« — Ces conditions sont bien dures, général, répliqua le général de Wimpfen, et il me semble que, par son courage, l'armée française mérite mieux que cela.

« Est-ce qu'elle ne pourrait pas obtenir une capitulation dans les conditions suivantes :

« On vous remettrait la place et son artillerie. Vous laisseriez l'armée se retirer avec ses armes, ses bagages et ses drapeaux, à la condition de ne plus servir pendant cette guerre contre la Prusse ; l'Empereur et les généraux s'engageraient personnellement et par écrit aux mêmes conditions, puis cette armée serait conduite dans une partie de la France désignée par la Prusse dans la capitulation, ou en Algérie, pour y rester jusqu'à la conclusion de la paix. » Et il ajouta quelques autres développements dans le même sens, paraissant regarder la paix comme prochaine, mais

le général de Moltke demeura impitoyable et se contenta de répondre qu'il ne pouvait rien changer aux conditions. Le général de Wimpffen fit de nouvelles instances, il fit appel d'abord aux sympathies que sa position personnelle pouvait inspirer au général de Moltke : « J'arrive, disait-il, il y a deux jours, d'Afrique, du fond du désert ; j'avais jusqu'ici une réputation militaire irréprochable et voilà qu'on me donne un commandement au milieu du combat, et je me trouve fatalement obligé d'attacher mon nom à une capitulation désastreuse dont je suis ainsi forcé d'endosser toute la responsabilité sans avoir préparé moi-même la bataille dont cette capitulation est la suite. Vous qui êtes officier-général comme moi, vous devriez comprendre toute l'amertume de ma situation mieux que personne ; il vous est possible d'adoucir pour moi cette amertume en m'accordant de plus honorables conditions ; pourquoi ne le feriez-vous pas ? Je sais bien, ajouta-t-il, que la plus grande cause de notre complet désastre a été la chûte du vaillant maréchal qui commandait avec moi ; il n'aurait peut-être pas été vainqueur, mais il aurait pu, du moins, opérer une retraite heureuse, etc., etc. Quant à moi, si j'avais commandé dès la veille, je ne veux pas dire que j'aurais mieux fait que le maréchal de Mac-Mahon et gagné la bataille, mais j'aurais préparé une retraite, ou, du moins, connaissant mieux nos troupes, j'aurais réussi à les réunir dans un suprême effort pour faire une trouée. Au lieu de cela, on m'impose le commandement au milieu même de la bataille, sans que je connaisse ni la situation, ni les positions de mes troupes ; malgré tout, je serais peut-être parvenu à faire une percée ou à battre en retraite sans un incident personnel, qu'il est du reste inutile de relater. » (C'est sans doute une allusion à la confusion d'ordres qui est résultée de ce que, le matin, le maréchal

de Mac-Mahon avait remis le commandement au général Ducrot qui l'avait exercé jusqu'au moment — dix heures du matin — ou le général de Wimpffen *le réclama* en vertu d'une lettre du ministre, dont il était porteur).

« Le général de Wimpffen continua encore sur le même thème, mais s'apercevant que le général de Moltke paraissait peu touché de ce plaidoyer personnel, il prit un ton un peu plus vif.

« — D'ailleurs, dit-il, si vous ne pouvez m'accorder de meilleures conditions, je ne puis accepter celles que vous voulez m'imposer. Je ferai appel à mon armée, à son honneur, et je parviendrai à faire une percée, ou je me défendrai dans Sedan. » (Il faut constater qu'il n'avait pas l'air très convaincu lui-même de ce qu'il disait).

« Le général de Moltke l'interrompit alors :

« — J'ai bien, dit-il, une grande estime pour vous, j'apprécie votre situation et je regrette de ne pouvoir rien faire de ce que vous demandez ; mais quant à tenter une sortie, cela vous est aussi impossible que de vous défendre dans Sedan. Certes, vous avez des troupes qui sont réellement excellentes : vos infanteries d'élite (il voulait dire, sans doute, les zouaves, chasseurs à pied, turcos, et infanterie de marine) sont remarquables, votre cavalerie est audacieuse et intrépide, votre artillerie est admirable et nous a fait grand mal, trop de mal, mais une grande partie de votre infanterie est démoralisée, nous avons fait aujourd'hui plus de 20.000 prisonniers non blessés... Il ne vous reste actuellement pas plus de 80.000 hommes. Ce n'est pas dans de pareilles conditions que vous pourrez percer nos lignes, car sachez que j'ai autour de vous actuellement encore 240.000 hommes et 500 bouches à feu, dont 300 sont déjà en position pour tirer sur Sedan. Les 200 autres y seront demain au point du jour. Si vous voulez vous en

assurer, je puis faire conduire un de vos officiers dans les différentes positions qu'occupent mes troupes, et il pourra témoigner de l'exactitude de ce que je vous dis. Quant à vous défendre dans Sedan, cela vous est tout aussi impossible ; vous n'avez plus pour quarante-huit heures de vivres et vous n'avez plus de munitions. »

« Attaquant alors une note différente, le général de Wimpffen reprit d'un ton insinuant : «— Je crois qu'il est de votre intérêt, même au point de vue politique, de nous accorder la capitulation honorable à laquelle a droit l'armée que j'ai l'honneur de commander. Vous allez faire la paix, et sans doute vous désirez la faire bientôt : plus que toute autre, la nation française est généreuse et chevaleresque, et par conséquent sensible à la générosité qu'on lui témoigne, et reconnaissants des égards qu'on a pour elle ; si vous nous accordez des conditions qui puissent flatter l'amour-propre de l'armée, le pays en sera également flatté ; cela diminuera, aux yeux de la nation, l'amertume de sa défaite, et une paix conclue sous de pareils auspices aura chance d'être durable car vos procédés généreux auront ouvert la porte à un retour vers des sentiments réciproquement amicaux, tels qu'ils doivent exister entre deux grandes nations voisines et tels que vous devez les désirer.

« En persévérant, au contraire, dans des mesures rigoureuses à notre égard, vous exciteriez à coup sûr la colère et la haine dans le cœur de tous les soldats ; l'amour-propre de la nation tout entière sera offensé grièvement, car elle se trouvera solidaire de son armée et ressentira les mêmes émotions qu'elle, vous réveillerez ainsi tous les mauvais instincts endormis par le progrès de la civilisation, et vous risquerez d'allumer une guerre interminable entre la France et la Prusse. »

« Ce fut, cette fois, M. de Bismark qui se chargea de répondre, il le fit en ces termes :

« — Votre argumentation, général, paraît au premier abord sérieuse, mais elle n'est au fond que spécieuse, et ne peut soutenir la discussion. Il faut croire, en général, fort peu à la reconnaissance, et en particulier nullement à celle d'un peuple ; on peut croire à la reconnaissance d'un souverain, à la rigueur à celle de sa famille ; on peut même, en quelques circonstances, y ajouter une foi entière, mais, je le répète, il n'y a rien à attendre de la reconnaissance d'une nation. Si le peuple français était un peuple comme les autres, s'il avait des institutions solides, si, comme le nôtre, il avait le culte et le respect de ses institutions, *s'il avait un souverain établi sur le trône d'une façon stable, nous pourrions croire à la gratitude de l'Empereur et à celle de son fils, et attacher un prix à cette gratitude ; mais en France, depuis quatre-vingts ans, les gouvernements ont été si peu durables, si multipliés, ils ont changé avec une rapidité si étrange et si en dehors de toute prévision que l'on ne peut compter sur rien de votre pays, et que fonder des espérances sur l'amitié d'un souverain français serait, de la part d'une nation voisine, un acte de démence ; ce serait vouloir bâtir en l'air.*

« Et d'ailleurs, ce serait folie que de s'imaginer que la France pourrait nous pardonner nos succès ; vous êtes un peuple irritable, envieux, jaloux et orgueilleux à l'excès. Depuis deux siècles, la France a déclaré *trente fois* la guerre à la Prusse, (se reprenant) à l'Allemagne ; et cette fois vous nous l'avez déclarée, comme toujours, par jalousie, parce que vous ne pouviez nous pardonner notre victoire de Sadowa, et pourtant Sadowa ne vous avait rien coûté et n'avait pu en rien atteindre votre gloire ; mais il vous semblait que la victoire était un apanage qui vous était

uniquement réservé, que la gloire des armes était pour vous un monopole ; vous n'avez pu supporter à côté de vous une nation aussi forte que vous ; vous n'avez pu nous pardonner Sadowa où vos intérêts ni votre gloire n'étaient nullement en jeu. Et vous nous pardonneriez le désastre de Sedan ! jamais ! Si nous faisions maintenant la paix, vous recommenceriez la guerre : voilà toute la reconnaissance que nous aurions à attendre de la nation française !!! Nous sommes, nous autres, au contraire de vous, une nation honnête et paisible, que ne travaille jamais le désir des conquêtes et qui ne demanderait qu'à vivre en paix, si vous ne veniez constamment nous exciter par votre humeur querelleuse et conquérante. » (Je ne pus m'empêcher, en entendant ces mots, de songer à ces adroits faiseurs, qui, après avoir dépouillé quelqu'un, crient plus fort que lui : au voleur !)

« Aujourd'hui c'en est assez ; il faut que la France soit châtiée de son orgueil, de son caractère agressif et ambitieux ; nous voulons pouvoir assurer la sécurité de nos enfants et, pour cela, il faut que nous ayons entre la France et nous un glacis ; il faut un territoire, des forteresses et des frontières qui nous mettent pour toujours à l'abri de toute attaque de sa part. »

« Le général de Wimpffen répondit à M. de Bismark :

«— Votre Excellence se trompe dans le jugement qu'elle porte sur la nation française ; vous en êtes resté à ce qu'elle était en 1815, et vous la jugez d'après les vers de quelques poètes ou les écrits de quelques journaux. Aujourd'hui, les Français sont bien différents ; grâce à la prospérité de l'Empire, tous les esprits sont tournés à la spéculation, aux affaires, aux arts ; chacun cherche uniquement à augmenter la somme de son bien-être et de ses jouissances, et songe bien plus à ses intérêts qu'à la gloire. On est tout

prêt à proclamer en France la fraternité des peuples. Voyez l'Angleterre ! Cette haine séculaire qui divisait la France et l'Angleterre, qu'est-elle devenue ? Les Anglais ne sont-ils pas aujourd'hui nos meilleurs amis ? Il en sera de même pour l'Allemagne si vous vous montrez généreux, si des rigueurs intempestives ne viennent pas ranimer des passions éteintes. »

« A cet instant, M. de Bismark reprit la parole ; il avait fait un geste de doute en entendant vanter l'amitié existant, suivant le général de Wimpffen, entre la France et l'Angleterre.

« — Je vous arrête ici, général, non la France n'est pas changée : c'est elle qui a voulu la guerre, et c'est pour flatter cette manie populaire de la gloire, dans un intérêt dynastique, que l'Empereur Napoléon III est venu nous provoquer ; nous savons bien que la partie raisonnable et saine de la France ne poussait pas à la guerre, néanmoins, elle en a accueilli l'idée volontiers ; nous savons bien que ce n'était pas l'armée non plus qui nous était le plus hostile ; mais la partie de la France qui poussait à la guerre, c'est celle qui fait et défait les gouvernements. Chez vous, c'est la populace, ce sont aussi les journalistes (et il appuya sur le mot) ce sont ceux-là que nous voulons punir ; il faut pour cela que nous allions à Paris. Qui sait ce qui va se passer ? Peut-être se formera-t-il chez vous un de ces gouvernements qui ne respecte rien, qui fait des lois à sa guise, qui ne reconnaîtra pas la capitulation que vous aurez signée pour l'armée, qui forcera peut-être les officiers à violer les promesses qu'ils nous auraient faites, car on voudra, sans doute, se défendre à tout prix. Nous savons bien qu'en France on forme vite des soldats ; mais de jeunes soldats ne valent pas des soldats aguerris, et d'ailleurs, ce qu'on n'improvise pas, c'est un corps d'offi-

LA MAISON DU TISSEUR

C'est dans cette maison, sur la route de Sedan à Donchery, que se rencontrèrent Napoléon III et le comte de Bismarck, le 2 septembre 1870.

L'ARBRE DE MAC-MAHON

Place où fut blessé le Maréchal, le 1er septembre 1870. (*Collection du baron Verly*).

ciers, ce sont même les sous-officiers. Nous voulons la paix, mais une paix durable, et dans les conditions que je vous ai déjà dites ; pour cela, il faut que nous mettions la France dans l'impossibilité de nous résister. Le sort des batailles nous a livré les meilleurs soldats, les meilleurs officiers de l'armée française ; les mettre gratuitement en liberté pour nous exposer à les voir de nouveau marcher contre nous serait folie ; ce serait prolonger la guerre, et l'intérêt de nos peuples s'y oppose. » (Ils semblaient se regarder en cet instant comme deux maîtres de la France par suite de notre défaite.)

« Non, général, quel que soit l'intérêt qui s'attache à votre position, quelque flatteuse que soit l'opinion que nous avons de votre armée, nous ne pouvons acquiescer à votre demande et changer les premières conditions qui vous ont été faites. » — « Eh bien, répliqua avec dignité le général de Wimpffen, il m'est impossible, à moi, de signer une telle capitulation ; nous recommencerons la bataille. » Le général de Castelnau, prenant alors la parole, dit d'une voix hésitante : « — Je crois l'instant venu de transmettre le message de l'Empereur. — Nous vous écoutons, général, dit M. de Bismark. — L'Empereur, continua le général de Castelnau, m'a chargé de faire remarquer à Sa Majesté le roi de Prusse qu'il lui avait envoyé son épée sans condition, et s'était *personnellement* rendu à sa merci ; mais qu'il n'avait agi ainsi que dans l'espérance que le roi serait touché d'un si complet abandon, qu'il saurait l'apprécier, et qu'en cette considération, il voudrait bien accorder à l'armée française une capitulation plus honorable et telle qu'elle y a droit pour son courage.

— Est-ce tout ? demanda M. de Bismarck. — Oui, répondit le général. — Mais quelle est l'épée qu'a rendue

l'Empereur Napoléon III ? *Est-ce l'épée de la France ou son épée à lui ?* Si c'est celle de la France, les conditions peuvent être singlièrement modifiées *et votre message aurait un caractère des plus graves.*

«— C'est seulement *l'épée de l'Empereur,* reprit le général de de Castelnau.

«—En ce cas, reprit en hâte, presqu'avec joie, le général de Moltke, cela ne change rien aux conditions, et il ajouta : «—L'Empereur obtiendra pour sa personne tout ce qu'il lui plaira de demander.»(Il me parut qu'il pouvait bien y avoir une secrète divergence d'opinion entre M. de Bismarck et le général de Moltke, et que le premier n'aurait pas été fâché, au fond, de terminer la guerre, tandis que le général désirait, au contraire, la continuer).

« Aux dernières paroles du général de Moltke, le général de Wimpffen répéta : «—Nous recommencerons la bataille. — La trève, répliqua le général de Moltke, expire demain, à quatre heures du matin. A quatre heures précises, j'ouvrirai le feu. » Nous étions tous debout, on avait fait demander nos chevaux. Depuis les dernières paroles, on n'avait pas prononcé un mot : ce silence était glacial. Reprenant en ce moment la parole, M. de Bismarck dit au général de Wimpffen : «— Oui, général, vous avez de vaillants et d'héroïques soldats, je ne doute pas qu'ils ne fassent des prodiges de valeur demain, et ne nous causent des pertes sérieuses ; mais à quoi cela servirait-il ? Demain soir, vous ne serez pas plus avancé qu'aujourd'hui, et vous aurez seulement sur la conscience le sang de vos soldats et des nôtres, que vous aurez fait couler inutilement ; qu'un moment de dépit ne vous fasse pas rompre la conférence ; M. le général de Moltke va vous convaincre, je l'espère, que tenter de résister serait folie de votre part. »

«On se rassit et le général de Moltke reprit en ces termes :

«—Je vous affirme de nouveau qu'une percée ne pourra jamais réussir, quand même vos troupes seraient dans les meilleures conditions possibles, car, indépendamment de la grande supériorité numérique de mes hommes et de mon artillerie, j'occupe des positions d'où je puis brûler Sedan dans quelques heures ! Ces positions commandent toutes les issues par lesquelles vous pouvez essayer de sortir du cercle où vous êtes enfermés, et sont tellement fortes qu'il est impossible de les enlever. — Oh ! elles ne sont pas aussi fortes que vous voulez le dire, ces positions, interrompit le général de Wimpffen. — Vous ne connaissez pas la topographie des environs de Sedan, répliqua le général de Moltke, et voici un détail *bizarre et qui peint bien votre nation présomptueuse et inconséquente : à l'entrée de la campagne vous avez fait distribuer à tous vos officiers des cartes de l'Allemagne, alors que vous n'aviez pas le moyen d'étudier la géographie de votre pays, puisque vous n'aviez pas les cartes de votre propre territoire.* Eh bien ! moi, je vous dis que nos positions sont non seulement très fortes, mais formidables et inexpugnables. » Le général de Wimpffen ne trouva rien à répondre à cette sortie, dont il pouvait apprécier la force et la vérité. Au bout d'un instant, il reprit :

« — Je profiterai, général, de l'offre que vous avez bien voulu me faire au début de la conférence ; j'enverrai un officier voir ces forces formidables dont vous me parlez, et à son retour je verrai et prendrai une décision.

« Vous n'enverrez personne, c'est inutile, répondit le général de Moltke sèchement, vous pouvez me croire ; d'ailleurs, vous n'avez pas longtemps à réfléchir, car il est minuit : c'est à quatre heures du matin qu'expire la trêve et je ne vous accorderai pas un instant de sursis.

« — Pourtant, fit observer le général de Wimpffen qui

abandonna, du reste, sans plus insister, le projet de faire vérifier les positions de l'ennemi, pourtant vous devez bien comprendre que je ne puis prendre seul une telle décision ; il faut que je consulte mes collègues ; je ne sais où les trouver tous à cette heure dans Sedan, et il me sera impossible de vous donner une réponse pour quatre heures. Il est donc indispensable que vous m'accordiez une prolongation de trêve. »

« Comme le général de Moltke refusait opiniâtrement, M. de Bismarck se pencha vers lui et lui murmura à l'oreille quelques mots qui me parurent signifier que le roi arriverait à neuf heures et qu'il fallait l'attendre. Ce colloque à voix basse terminé, le général de Moltke dit, en effet, au général de Wimpffen qu'ils consentait à lui accorder jusqu'à neuf heures, mais que ce serait la dernière limite.

« La conférence était terminée, ou à peu près ; on discuta encore quelques détails, on dispensa les soldats français de rendre eux-mêmes les armes, on promit de laisser aux officiers tout ce qui leur appartiendrait, armes, chevaux, etc., etc. (Plus tard, ces dernières conditions ne furent pas remplies).

« Je jugeais dès ce moment que la capitulation était décidée en principe par le général de Wimpffen et que s'il ne la signait pas immédiatement, c'était pour sauver les apparences et aussi pour tâcher de diminuer la responsabilité qui lui incombait fatalement, en la faisant partager autant que possible par les autres généraux... »

*
* *

Devant l'intransigeance et devant les exigences absolues des Allemands, l'Empereur se dit que son influence personnelle sur le roi Guillaume pourrait avoir quelque effet avantageux ; et, dès qu'il fit jour, il monta dans une voi-

ture et prit la route de Donchéry accompagné de trois généraux.

Le général Reille le précédait pour aller prévenir le comte de Bismarck ; ce dernier, qui était encore au lit (il était cinq heures et demie du matin) se leva en toute hâte, et vint au devant de l'Empereur qu'il rencontra à deux kilomètres de Donchéry ; Napoléon III était dans une calèche découverte avec trois généraux ; il portait la petite tenue de général de division avec un manteau de cavalier jeté sur ses épaules, sa figure pâle, minée par la douleur et le chagrin, restait néanmoins impassible ; il demanda au comte de Bismarck s'il pouvait voir le roi de Prusse. Bismarck répondit que le roi se trouvait assez loin, à Vendresse, et qu'en attendant la venue de son souverain, il serait heureux d'offrir à l'Empereur l'hospitalité dans la maison qu'il occupait à Donchéry chez le docteur Jeangeaud.

On partit dans cette direction, mais Napoléon III, pris d'impatience, demanda au comte de Bismarck, à cheval derrière sa voiture, si l'on ne pouvait pas s'arrêter dans la petite maison qu'il apercevait sur la gauche de la route.

*
* *

Cette maison, aujourd'hui historique, se trouve à sept mètres sur la gauche de la route de Donchéry dont la séparent un fossé et une large bande de gazon ; elle est en briques et a deux étages.

Le propriétaire était M. Fournaize habitant au fond de Givonne ; la maison était occupée par un *tisseur* et non un tisserand comme l'a dit Zola.

On s'assura que l'immeuble ne contenait aucun soldat, aucun blessé, et l'Empereur et Bismarck pénétrèrent dans

l'humble logis ; à gauche, en entrant dans la salle du rez-de-chaussée se trouvait un petit escalier en bois qui montait en tournant, les deux hommes gravirent les marches et pénétrèrent dans une pièce étroite, blanchie à la chaux, dont l'ameublement consistait en une table de bois blanc, un petit banc de chêne et deux chaises de paille.

C'est dans cette pièce, auprès de laquelle la dernière mansarde des Tuileries eût semblé un palais, qu'eut lieu la première entrevue du Souverain captif avec le chancelier de fer que trois ans auparavant il recevait à Paris dans toute la gloire et la splendeur de son règne, au milieu des admirables fêtes de l'Exposition de 1867 parmi tous les souverains d'Europe venus pour saluer l'Empereur des Français.

Napoléon intervint auprès de M. de Bismarck, désireux d'obtenir des conditions meilleures pour l'armée, et il lui fut répondu assez vivement que c'était une affaire militaire, qui ne regardait que les généraux de Moltke et de Wimpffen, mais que l'on pouvait s'entretenir des conditions de la paix. L'Empereur dit alors que la paix ne pouvait être traitée que par le gouvernement de l'Impératrice Régente, lui, prisonnier, ne pouvant rien à ce sujet.

Dès lors, l'entretien n'avait plus de but et Souverain et ministre descendirent et s'installèrent devant la porte de la maison. Le tisseur, qui n'avait jamais pensé recevoir de tels hôtes, s'empressa de donner des chaises à l'Empereur et au ministre ainsi qu'à quelques généraux ; les autres personnes de la suite durent s'asseoir au bord de la route sur le gazon.

Napoléon continua sa conversation avec Bismarck, déplorant la guerre, disant (ce qui était l'absolue vérité) qu'il l'avait faite contre son gré, poussé par l'opinion publique.

Devant eux passaient sans cesse des troupes et de lourds

fourgons chargés de vivres ; des regards curieux fouillaient le groupe d'uniformes cherchant l'Empereur et de l'autre côté de la route des journalistes et correspondants de journaux étrangers prenaient des notes en contemplant cette scène historique.

Peu après le général de Moltke arriva ; il ne put que répéter ce qu'avait déjà dit Bismarck, et l'Empereur dut se résigner et se convaincre qu'il n'obtiendrait rien et qu'il ne restait plus qu'à laisser Wimpffen et Moltke signer la capitulation.

*
* *

Moltke parti, Bismarck s'éloigna à son tour, disant à l'Empereur qu'il allait chercher un logement plus convenable ; il se rendit dans Donchéry chez le docteur Jeangeaud et lui demanda s'il connaissait dans les environs un toit pour abriter le Souverain ; les deux hommes cherchèrent sur la carte et choix fut fait du château de Bellevue, petit domaine charmant, situé sur la rive gauche de la Meuse, un peu au nord de Frénois.

Napoléon III, resté seul, se promena de long en large dans l'allée du potager du tisseur, fumant des cigarettes, puis, silencieux, il revint s'asseoir devant la porte.

Vers neuf heures et demie, un escadron de cuirassiers de la garde royale prussienne arriva au grand trot, entoura la maison du tisseur, le commandant descendit de cheval et le sabre à la main se plaça derrière Napoléon III. Celui-ci tressaillit, ses traits se contractèrent, puis il reprit une impassibilité absolue : c'était fini, l'Empereur de France était prisonnier.

Quelques instants plus tard, sur un ordre venu de M. de Bismarck on fit partir Napoléon, et escortée par les cui-

rassiers, la voiture prit le chemin du château de Bellevue où le triste cortège arriva à dix heures et demie.

*
* *

Le général de Wimpffen était arrivé vers dix heures au château de Bellevue ; il s'entretint avec le général de Podbielski, il causa avec l'Empereur quelques instants et vit bien qu'il fallait subir dans toute leur rigueur les conditions stipulées la veille. Il ne lui restait donc plus qu'à mettre sa signature au bas de la terrible capitulation préparée par Moltke.

A onze heures et demie, le 2 septembre 1870, dans un salon du rez-de-chaussée du château de Bellevue, sur une table ronde qui existe encore, fut signé le document ci-dessous :

« *CAPITULATION DE SEDAN*

« Entre les soussignés, le chef d'Etat-Major général de S. M. le roi de Prusse, commandant en chef l'armée allemande et le général commandant en chef l'armée française, tous deux munis des pleins pouvoirs de LL. MM. le roi Guillaume et l'Empereur Napoléon, la convention suivante a été conclue ;

« Article premier. — L'armée française, placée sous les ordres du général de Wimpffen, se trouvant actuellement cernée dans Sedan par des forces supérieures, est prisonnière de guerre.

« Article 2. — En égard à la valeureuse défense de cette armée il est fait exception pour tous les généraux et officiers, ainsi que pour les fonctionnaires ayant rang d'officiers, qui engageront leur parole d'honneur par écrit de ne pas porter les armes contre l'Allemagne et de n'agir d'aucune manière contre ses intérêts jusqu'à la fin

de la guerre actuelle. Les officiers et fonctionnaires qui accepteront ces conditions conserveront leurs armes et les objets qui sont leur propriété personnelle.

« Article 3.— Toutes les autres armes, ainsi que le matériel de l'armée, consistant en drapeaux, aigles et étendards, canons, chevaux, caisses de guerre, équipages de l'armée, munitions, etc., seront remises à Sedan à une commission militaire instituée par le commandant en chef français, pour être livrés immédiatement au commissaire allemand.

« Article 4. — La place de Sedan sera remise dans son état actuel et au plus tard dans la soirée du 2 septembre à la disposition de S. M. le roi de Prusse.

Article 5. — Les officiers qui n'auront pas souscrit l'engagement mentionné en l'article 2 et les hommes, après avoir été désarmés, seront rangés par régiment et conduits en bon ordre dans la presqu'île formée par la Meuse, près d'Iges. Les groupes ainsi constitués y seront remis entre les mains des commissaires allemands par les officiers, qui céderont ensuite le commandement aux sous-officiers.

« Cette disposition commencera à recevoir son exécution le 2 septembre et devra être terminée le 3.

« Article 6. — Les médecins militaires, sans exception, resteront en arrière, pour donner leurs soins aux blessés.

« Fait à Frénois, le 2 septembre 1870.

« (Signé) : de Moltke « (Signé) : de Wimpffen. »

***

Pendant que s'accomplissait cette triste formalité, l'Empereur brisé, accablé par les douleurs physiques et mora-

les était étendu sur un canapé, dans un salon du premier étage.

Ainsi quand Wimpffen vint lui annoncer que tout était terminé, l'Empereur se leva, s'avança vers le général et étranglé par les sanglots, ne put articuler un seul mot ; il lui serra les mains et l'embrassa.

***

Wimpffen rentra à Sedan : il fallait annoncer à la ville et à l'armée, la capitulation et prendre les mesures nécessaires pour en faire exécuter la teneur.

Les proclamations suivantes furent affichées sur les murs :

« *Proclamation du Général de Wimpffen.*

« Soldats.

« Hier vous avez combattu contre des forces très supérieures. Depuis le point du jour jusqu'à la nuit, vous avez résisté à l'ennemi avec la plus grande valeur et brûlé jusqu'à la dernière cartouche. Epuisés par cette lutte, vous n'avez pu répondre à l'appel qui vous a été fait par vos généraux et par vos officiers pour tenter de gagner la route de Montmédy et de rejoindre le maréchal Bazaine ! Deux mille hommes seulement ont pu se rallier pour tenter un suprême effort. Ils ont dû s'arrêter au village de Balan et rentrer dans Sedan où votre général a constaté avec douleur qu'il n'existait ni vivres, ni munitions de guerre.

« On ne pouvait songer à défendre la place que sa situation rend incapable de résister à la nombreuse et puissante artillerie de l'ennemi.

« L'armée réunie dans les murs de la ville ne pouvait ni en sortir, ni la défendre ; les moyens de subsistance

manquant pour la population et pour les troupes, j'ai dû prendre la triste détermination de traiter avec l'ennemi.

« Envoyé hier au quartier général prussien, avec les pleins pouvoir de l'Empereur, je ne pus d'abord me résigner à accepter les clauses qui m'étaient imposées. Ce matin seulement, menacé d'un bombardement, auquel nous n'aurions pu répondre, je me suis décidé à de nouvelles démarches, et j'ai obtenu des conditions dans lesquelles vous sont évitées, autant qu'il a été possible, les formalités blessantes que les usages de la guerre entraînent le plus souvent en de pareilles circonstances.

« Il ne nous reste plus, officiers et soldats, qu'à accepter avec résignation les conséquences de nécessités contre lesquelles une armée ne peut lutter : manque de vivres et manque de munitions pour combattre.

« J'ai, du moins, la consolation d'éviter un massacre inutile et de conserver à la Patrie des soldats susceptibles de rendre encore dans l'avenir de bons et brillants services.

« Le général commandant en chef :
« De Wimpffen.

« Sedan, le 2 septembre 1870. »

« *Proclamation du général de Wimpffen aux habitants de Sedan.*

« Aux habitants de la ville de Sedan,

« Le général commandant les troupes dans les journées des 1 et 2 septembre vous remercie de l'hospitalité sans limites que vous leur avez accordés.

« Vous vous êtes imposé les plus dures privations pour satisfaire les exigences d'hommes blessés, malades, ou épuisés par des luttes successives.

« Vous laissez dans le cœur de tous un sentiment de reconnaissance qu'il était de mon devoir de vous exprimer.

« De la part de tous, merci ?

« Le général de division :

« De Wimpffen. »

***

La ville offrait un spectacle navrant. C'était partout une jonchée, un entassement sans nom d'effets de troupes, d'objets d'équipement et de harnachements. Des lames de sabres brisées, des fourreaux, des baïonnettes, des fusils, des armes de toute sorte tapissaient le sol et rendaient la circulation presque impossible ; on trébuchait à chaque pas et l'on risquait de s'enferrer.

Au milieu de cet amas d'armes et d'objets de toutes provenances, gisaient pêle-mêle des canons, des mitrailleuses, des caissons, des chariots sans roues, brisés, déchiquetés par les obus. Pour ajouter à l'horreur de la situation, en plus des cadavres humains, des centaines de chevaux morts étaient sur le sol, déjà dépecés par les soldats mourant de faim dans Sedan, malheureuse ville. Il devenait impossible de respirer l'air putréfié des places et des rues de Sedan. La capitulation était connue ; les officiers faisaient les adieux à leurs soldats. Plusieurs se rendirent chez les banquiers ou notaires de la ville et leur versèrent en dépôt l'argent qu'ils avaient sur eux, d'autres le partagèrent avec leurs camarades et leurs hommes.

Le payeur-receveur de Sedan, père de Mme Bastide, paya d'avance six mois de solde aux officiers qui se trouvaient à la citadelle pour ne rien garder dans sa caisse pour les Allemands.

*
* *

L'Empereur, ainsi que nous l'avons dit, avait quitté la ville à la pointe du jour, espérant avoir une entrevue avec le roi Guillaume et croyant revenir ensuite à Sedan. Il n'avait donc donné aucun ordre et n'avait pas fait d'adieux à ses officiers d'ordonnance, à sa maison militaire et à ses cent-gardes.

Quand la capitulation fut connue, et que l'on sut Napoléon III retenu prisonnier par les Allemands, le colonel des cent-gardes alla lui-même relever les factionnaires de ce corps à la sous-préfecture, les ramena au quartier Macdonald et fit rassembler tous les cent-gardes dans la cour de ce quartier.

Il leur fit jeter toutes leurs armes dans la Meuse qui coulait à côté du quartier, et leur fit distribuer tout l'argent que contenait la caisse de l'Escadron sans rien garder pour lui ni pour ses officiers ; puis en termes émus il leur annonça la capitulation, leur fit des adieux au nom de l'Empereur, et en pleurant, il les embrassa tous successivement en leur recommandant de la dignité dans le malheur et en leur disant d'espérer en des jours meilleurs.

Nous donnons ci-dessous les récits des maréchaux-des-logis chefs des cent-gardes Lemeland et Toussaint, relatant cette triste journée du 2 septembre 1870.

*
* *

Du maréchal des logis Lemeland (1) :

«... On venait de capituler. Mes hommes étaient dans le quartier Macdonald ; là, nous attendions, dans le plus grand désarroi et avec une impatience facile à comprendre, la décision qui serait prise à notre égard.

(1) Inédit.

« Le matin de ce 2 septembre, j'étais sorti dans le but de me procurer, si possible, quelques vivres pour mes hommes, lorsqu'à peu de distance du quartier, une voiture attelée de deux chevaux passa près de moi, se dirigeant vers la porte de Paris : c'était l'Empereur qui quittait la ville pour se rendre auprès du roi Guillaume. Le voyant partir ainsi, je me sentis cloué sur place, muet de surprise et silencieusement j'élevai avec respect mon képi, étendant le bras de toute sa hauteur.... Le premier saisissement, causé par ce brusque départ, s'étant dissipé, je me dirigeai aussitôt, ne sachant que penser, vers la maison où logeait mon colonel, le baron Verly, chez M. Louis Bacot, rue St-Michel ; je trouvai mon colonel dans le salon, en compagnie de ses deux officiers le capitaine Fiéron et le lieutenant Teyssou ; il me parut accablé, anéanti sous le poids du malheur qui s'abattait sur nous tous...

«— Mon colonel !»... lui di-je en entrant. Il ne me laissa pas achever... « — Mon pauvre Lemeland, me dit-il d'une voix altérée par l'émotion, nous aurions bien voulu nous battre, n'est-ce pas ? mais tel n'était pas notre destin... nous sommes écrasés et prisonniers de guerre ! » puis me mettant les deux mains sur les épaules, il m'embrassa et pleura... « — Allez, ajouta-t-il, et supportez vos malheurs avec patience ; espérons que des jours meilleurs viendront nous réunir... écrivez à mon fils, il vous aime tous comme je vous aimais et sera heureux d'avoir de vos nouvelles »... Le capitaine et le lieutenant m'embrassèrent également en pleurant. Au moment où j'allais sortir le capitaine m'arrêta. « — Ne faudrait-il pas, demanda-t-il au colonel, que Lemeland fasse ramasser les épaulettes et les aiguillettes des gardes pour les envoyer à Paris ? « Non, répondit celui-ci, allez mes enfants, allez avec vos épaulettes et vos aiguillettes, et portez-les dignement dans le

malheur, comme vous les avez portées avec fierté dans les temps plus heureux... Adieu... je vais, du reste, aller dire au revoir à vos camarades au quartier... » Et je partis pleurant et ému de cette scène au-delà de toute expression.

Du maréchal des logis chef Toussaint (1) :

« Le 2 septembre 1870, nous étions au quartier Macdonald, anxieux du sort qui nous était réservé et ne savions rien jusqu'à l'heure où le colonel Verly pâle, les larmes aux yeux, vint nous apprendre officiellement que nous étions prisonniers.

« Notre colonel était en petite tenue : képi, épaulettes, aiguillettes et armé de son sabre ; les cent-gardes étaient rassemblés sans armes et portaient : képi, tunique, épaulettes, aiguillettes et manteau en sautoir.

« Le colonel tint à honneur de nous dire adieu et d'embrasser chacun de nous. Nous pleurions, et les larmes que nous versions ce jour-là étaient de celles qui tombent sur un cercueil : l'Empire était bien mort !

« Puis, le colonel s'approcha de moi : « Toussaint, me dit-il, vous connaissez admirablement la langue allemande, je vous recommande pendant la captivité d'être, grâce à cela, l'utile soutien de vos camarades et de vos hommes, rendez autant que possible service à tous ces braves gens. »

« Ces paroles, l'air navré avec lequel elles furent prononcées devaient rester gravées dans ma mémoire, avec la physionomie du soldat impeccable que fut le colonel Verly. »

*
* *

Comme nous l'avons dit plus haut, les armes des cent-

(1) Inédit.

gardes furent jetées dans la Meuse ; leurs chevaux furent pris par certains généraux français qui étaient démontés et qui les vendirent et par des officiers de la garde royale prussienne.

Une partie de leurs effets fut détruite par les obus et l'incendie, et l'autre partie fut abandonnée dans la prolonge du train de la Garde qui les contenait.

Rappelons à cette occasion que les cent-gardes étaient en tenue de campagne et avaient laissé à Paris, au quartier Bellechasse, les casques et les cuirasses, ce qui n'a pas empêché Zola, dans son roman sur Sedan, de les faire défiler sous les cuirasses au soleil d'or !

Or, les cent-gardes n'avaient pas leurs cuirasses et ensuite, ces cuirasses étaient en acier tout simplement et jamais elles n'ont eu de soleil d'or !... Mais Zola était si bien documenté !

*
* *

L'Empereur était toujours au château de Bellevue, son valet de chambre et ses gens de service l'avaient rejoint ; il prit un bouillon et un biscuit et resta dans le même salon du premier étage attendant toujours le roi Guillaume.

Ce dernier, une fois la capitulation signée, la ratifia, et ne fit plus de difficultés pour voir Napoléon III ; à deux heures il se rendit au château de Bellevue, accompagné par le prince royal et son état-major, escorté des cuirassiers de la garde royale : l'Empereur, prévenu, descendit le recevoir au perron du château, et les deux souverains entrèrent seuls dans une petite pièce du rez-de-chaussée, où il causèrent pendant près d'un quart d'heure.

Leur conversation n'a pas été connue, les deux interlocuteurs en ont toujours gardé le secret. Tout ce que l'on sait est cette phrase du roi de Prusse : « Nous étions tous

deux très émus de nous revoir ainsi. Tout ce que j'éprouvais en ce moment après avoir vu, il y a trois ans, Napoléon au faîte de sa puissance, ne peut s'exprimer. » On peut affirmer que dans cette conférence, le roi témoigna des sentiments élevés qui l'animaient en ayant pour l'Empereur tous les égards que comportait son malheur, et celui-ci conserva une attitude pleine de dignité.

Le roi Guillaume se retira : l'Empereur le reconduisit et échangea quelques mots avec le prince royal ; il était très ému et essuyait des larmes avec son gant disant : « Le roi n'a eu que de bonnes paroles et a témoigné d'une grande bonté. »

Avant son départ, le roi de Prusse assigna à Napoléon III comme résidence en Allemagne pendant sa captivité, le château de Wilhelmshœhe près de Cassel. Le départ devait s'effectuer le lendemain.

Guillaume et son fils s'éloignèrent, tout retomba dans le silence : pour la dernière fois Napoléon III venait de recevoir en souverain son hôte de la veille, son vainqueur d'aujourd'hui.

*
* *

La nuit tombe, le souverain captif refuse de la lumière dans la chambre à coucher où il s'est retiré après avoir mangé un léger potage et un peu de jambon : il reste seul, non dévêtu sur un grand fauteuil Voltaire, près de la fenêtre.

En bas de Bellevue, à droite, à gauche, partout, s'allument les feux de bivouac allemands ; une légère brise apporte aux oreilles du prisonnier les sons des musiques prussiennes, jouant les airs les plus gais d'Offenbach ; ces airs, que Paris heureux, insouciant et frivole répétait à satiété depuis bientôt quatre ans, ces airs que les divas à la mode

chantaient devant les souverains de passage à Paris, venus pour rendre hommage et demander protection à Napoléon III, dans toute sa puissance !

Puis, c'est *Partant pour la Syrie,* la chanson composée par la douce reine Hortense, chanson devenue l'hymne officiel qui accueillait le Souverain dans toutes les cérémonies civiles et dans les revues de sa belle armée !

Enfin, c'est la *Marseillaise,* la chanson proscrite sous son règne, mais autorisée lors de la déclaration de guerre, la chanson qui donne du cœur, qui fait frissonner les drapeaux, qui enlève les régiments !

Quelle ironie !... Autour des feux, dans la nuit devenue complète, les lourds Teutons, ivres de joie et de vin, dansent, chantent et poussent de formidables acclamations en l'honneur de la patrie allemande ; ils insultent ces « *chiens de Français* » maintenant qu'ils sont vaincus et que leurs crocs dont ils ont eu si peur ne sont plus à redouter !

Et tout en bas, du gouffre de Sedan, monte, monte toujours une plaintive et assourdissante mélopée : les soupirs de ceux qui meurent, les appels de ceux qui ont faim, les supplications des lâches, les cris de rage et de haine de tout un troupeau humain qu'on parque, prisonnier, dans la presqu'île d'Iges, sous la gueule de trois cents canons prussiens, pendant que Bazeilles et Balan expient dans les flammes, parmi les fusillades, le viol, et le pillage, le crime d'avoir été le théâtre d'une lutte de héros français défendant jusqu'à la dernière cartouche l'honneur du drapeau !...

*
* *

L'Empereur qui voit, entend, devine et sent toutes ces choses, songe... Son pauvre corps malade, est secoué par la fièvre ; là, derrière la tête, sur la nuque, la cognée du

malheur s'est abattue et l'a terrassé : il prend sa tête brûlante dans ses mains amaigries et songe toujours !

Le voilà gravi, ce calvaire douloureux et sanglant, ce calvaire d'Empereur, ce calvaire d'un malheureux souverain, bon jusqu'à l'excès, trahi, abandonné, balloté comme un vaisseau sans gouvernail dans l'effroyable tempête où sombrent son trône, son armée et la fortune de la France !

Que de stations lamentables, que de souffrances physiques et morales sur le chemin parcouru de Metz-la-Pucelle au Golgotha de Sedan !

Metz ! Que devient Bazaine, que l'Impératrice et les républicains ont imposé ? Que fait-il de ces beaux régiments de la Garde Impériale qui valent une armée ? Ah ! s'ils avaient été là, ces vaillants, ces vieux de Crimée, d'Afrique et d'Italie, au lieu de ces réserves indisciplinées et démoralisées, gangrenées déjà par la politique ! S'ils avaient été là... qui sait si les choses n'auraient pas changé de face... qui sait ?... Et l'infortuné monarque revoit en une fantasmagorie rapide les entrées triomphales à Turin, à Milan et les retours enthousiastes des vaillantes cohortes d'Italie et de Crimée !

Pourquoi cet entêtement de la Régente résistant au plan le plus sage, à la retraite sous Paris ? pourquoi ces ordres absolus vouant cette triste armée à la déroute, à la destruction certaine ?

Quelle impéritie a montrée Mac-Mahon en s'installant à Sedan au lieu d'effectuer une marche sur Mézières ! Quelle fatalité que ce commandement en chef pris par Wimpffen, toujours d'après les ordres de la Régente, alors que Ducrot pouvait encore éviter la capitulation !

Quel vent de folie a donc soufflé sur certains régiments, semant la peur dans les rangs français, rendant lâches

les descendants du vieux peuple gaulois ?... et l'Empereur se souvenait de ce colonel d'un régiment de ligne, dont nous voulons taire le numéro, qui, la veille, sur le front de son régiment rentré en débandade à Sedan, avait dit : « Soldats, vous êtes tous des lâches, vous m'avez deshonoré aujourd'hui ! je brise cette épée, et je jette dans la Meuse cette croix d'honneur gagnée sur les champs de bataille quand je commandais des braves, qui savaient mourir, et non des fuyards et des poltrons ! »

La Mort... ? La Mort, elle-même, qui n'avait pas voulu abréger ses souffrances... la Mort qui, à maintes reprises s'était détournée de lui, lui enlevant une joie suprême, une dernière consolation : la fin héroïque et légendaire du soldat mort pour la Patrie, la fin glorieuse désirée par un Napoléon.

Que se passait-il en France, à Paris ? Que faisait l'Impératrice ? cette femme qu'il avait tant aimée, qu'il avait fait asseoir sur le trône de France, qui lui devait tout, qu'il croyait intelligente et de bon conseil, puisqu'il lui avait confié le gouvernement !

Et son fils, son adoré Louis, le Petit Prince si populaire ? où était-il ? sa sécurité n'était-elle point menacée ? n'était-il point tombé aux mains des Allemands ? Une angoisse l'étreignait en songeant à cet enfant ; l'amour paternel, pendant quelques instants, fut plus fort que la terrible réalité et donna du courage à l'Empereur pour surmonter ses douleurs et acquérir la volonté de savoir, de vivre, et d'espérer en un avenir meilleur pour cet être qu'il chérissait, et qu'il voulait heureux !

*
* *

La nuit était déjà avancée, peu à peu les feux des envi-

rons s'étaient éteints et un murmure confus avait remplacé les clameurs et les bruits de fanfares et de chansons ; l'Empereur appela son valet de chambre pour l'aider à se dévêtir, se fit apporter quelques livres de la bibliothèque du château et s'étendit sur le lit qu'on lui avait préparé.

Au matin, il partira pour l'Allemagne, on l'en a prévenu ; ce sont les dernières heures que Napoléon III va passer en France, les dernières : il n'y reviendra jamais.

Parmi les livres apportés, l'Empereur choisit : *Le Dernier des barons,* traduction d'un roman de Bulwer. Les aventures de Warwick, le faiseur de rois, qui après avoir deux fois disposé du trône d'Angleterre, périt vaincu sur le champ de bataille de Barnet, ne l'intéressèrent que fort peu ; ses préoccupations reprirent le dessus et il posa le livre ouvert sur la table voisine où il fut retrouvé le lendemain. L'Empereur ne dormit pas et se leva dès l'aube, attendant l'heure du départ.

Chapitre VI

---

3 Septembre 1870

SEDAN — BOUILLON

A Sedan. — Divers avis de la Municipalité. — Après la capitulation. — Belle conduite des habitants de Sedan. — Les Bavarois de Bazeilles en 1873. — Sedan libérée des Allemands le 24 juillet 1873. — Départ de l'Empereur, — De Bellevue à La Chapelle. — Arrêt de La Chapelle. — La légende du tableau. — De La Chapelle à Bouillon. — Les francs-tireurs Mocquard à Bouillon. — L'Auberge de la Poste. — La chambre de l'Empereur. — Le dîner. — La nuit. — De Bouillon à Libramont. — De Libramont à Verviers. — Le 4 Septembre. — Lettre du colonel Verly. — Wilhelmshœhe. — Récit du comte Fleury. — Chisleharst. — 9 janvier 1873. — 1er juin 1879. — Testament du Prince Impérial. — L'Impératrice. — Les tombeaux des Bonaparte

A partir de la signature de la capitulation, toutes les troupes prisonnières furent dirigées sur la presqu'île d'Iges (camp de la misère) et y attendirent leur départ pour l'Allemagne.

Nous donnons ci-dessous quelques avis et notifications émanant du maire de Sedan et concernant la ville, au lendemain de la capitulation. Nos lecteurs en apprécieront l'intérêt.

***

MAIRIE DE SEDAN

Avis urgent

Tous les militaires français actuellement en ville, doivent rejoindre immédiatement leurs points de concentration.

Les habitants ne doivent en conserver aucun dans leurs maisons, à l'exception des blessés régulièrement admis par les ambulances.

Les habitants doivent donc faire sortir de suite tous les autres de leurs domiciles.

Ces dispositions ont été arrêtées de concert entre le Général de division de Wimpffen et le Maire de Sedan.

Sedan, le 3 septembre 1870.

A. Philippoteaux.

***

Emplacements des corps d'armée

1er corps : Quartier Nord de la ville.

5e corps : Quartier Est, la droite à la porte de Balan.

7e corps : Quartier Ouest, la gauche à la porte de Mézières.

12e corps : Quartier Sud, la droite à la porte de Mézières, la gauche à la porte de Balan.

Artillerie : Dans les rues, les voitures rangées d'un seul côté, le long du trottoir, les chevaux attachés aux roues sur le trottoir. — le grand Parc à Torcy.

Cavalerie : Chevaux au piquet dans la prairie et le faubourg de Torcy.

Génie : Grand Parc à Torcy.

Administration : Les voitures sur la place de l'Hôtel-de-Ville, et dans les rues adjacentes.

***

Avis concernant les logements militaires allemands

Les habitants de la ville devront pourvoir dès aujourd'hui au logement chez eux de deux mille hommes d'infanterie, un escadron de cavalerie, une batterie d'artillerie et une compagnie d'artillerie. La répartition sera faite le plus équitablement possible au moyen de billets de logements.

Les habitants doivent être complètement rassurés sur la conduite des militaires ; ils observeront la discipline la plus sévère ; ils respecteront les personnes et les propriétés ; en cas d'infraction à la discipline, une plainte serait déposée à la Mairie et transmise à qui de droit.

Le Maire :

A. Philippoteaux.

***

Les Ambulances

Tous les habitants qui ont recueilli chez eux des blessés, devront se présenter aujourd'hui avant 4 heures de

l'après-midi, à la Mairie, et y remettre par écrit, les renseignements suivants :

1° Le nom et l'adresse de l'habitant avec l'indication de la rue et du numéro de sa maison.

2° Le nom et le grade des blessés et l'indication des régiments et armes auxquels ils appartiennent.

Pour les Ambulances :

Chaque chef d'Ambulance est invité à faire connaître aussi à la Mairie, le nombre total de ses blessés, et le nombre de ceux qu'il serait nécessaire d'évacuer promptement pour réduire les lits aux proportions qu'exigent la santé des blessés et la salubrité publique.

Le Maire :

A. Philippoteaux.

***

Ensevelissement des morts

Tous les habitants de 20 à 55 ans, sont requis pour terminer dès aujourd'hui le nettoyage de la ville et l'ensevelissement des morts et l'enfouissement des chevaux.

Ils se rendront à la Mairie, et y seront placés sous la conduite de chefs de brigade désignés par le Conseil Municipal.

Ne sont exceptés de la présente réquisition que les membres du Conseil Municipal, les personnes attachées aux ambulances ou aux besoins de l'alimentation et à tout autre service public.

Réunion à dix heures du matin, aujourd'hui.

Quiconque se refuserait au travail requis s'expose à y

être contraint par la force et autres pénalités qui seront ultérieurement déterminées.

Le Maire :
A. Philippoteaux.

*
* *

La ville de Sedan fut admirable pendant toute cette funeste période ; on ne peut qu'adresser des éloges au général de Beurmann, commandant la place, et aux artilleurs et gardes nationaux sous ses ordres.

Après la capitulation, Sedan subit le lugubre défilé des prisonniers français venant de la presqu'île d'Iges et traversant la ville pour se rendre en Allemagne ; ces malheureux étaient exténués, manquant de tout et dans un état pitoyable ; les habitants s'empressaient sur leur passage, voulant leur offrir à boire et à manger, mais les Prussiens étaient féroces et repoussaient les gens charitables à coups de crosse de fusil et de plat de sabre.

Ceux-ci rendirent, à tort, à notre avis, le bien pour le mal : trois ans plus tard, le 23 juillet 1873, veille de la libération de Sedan, les mêmes Bavarois qui avaient commis les atrocités que l'on sait à Bazeilles, toujours commandés par le trop célèbre général Von der Thann, traversèrent la ville par une chaleur tropicale venant de Charleville. Plusieurs furent frappés d'insolations foudroyantes : huit succombèrent place Turenne, dix furent portés à l'hospice dans un état désespéré et plus de deux cents furent recueillis et soignés chez les habitants tellement exténués et malades qu'en arrivant, ils ne pouvaient ôter, eux-mêmes, leur fournîment.

La conduite des habitants fit l'admiration des Allemands et le général Von der Thann fit appeler le maire et lui demanda son nom pour le remercier :

— « Je m'appelle *le maire de Sedan !* » fut la fière réponse de ce fonctionnaire.

L'Empereur Guillaume fit officiellement remercier M. de Saint-Vallier, représentant du Gouvernement français.

Sedan fut enfin libérée de l'occupation allemande le 24 juillet 1873 et les troupes françaises y rentrèrent le 25 juillet, à trois heures du matin.

*
* *

Au château de Bellevue, à huit heures du matin, on vint avertir l'Empereur que tout était prêt pour le départ.

Le Souverain, en petite tenue de général de division, avec l'étoile de la Légion d'Honneur sur la poitrine, descendit les marches de l'escalier conduisant au perron. Suivant les témoins de ce départ, il marchait comme un spectre et sa figure semblait de cire.

Il pleuvait à verse : l'Empereur monta dans un coupé attelé en poste avec un seul de ses généraux, le général Reille ; les autres, avec des officiers prussiens, prirent place dans des breacks et des chars à bancs, les bagages et les domestiques suivaient ; le tout était escorté par un escadron prussien de hussards noirs.

A huit heures et demie, sous une pluie torrentielle, défila dans la grande rue de Donchéry ce dernier cortège impérial ! Donchéry, d'où Henri IV datait ses lettres racontant la soumission de Sedan !

Des troupes Wurtembergoises traversaient Donchéry en chantant des refrains patriotiques et les habitants, hommes et femmes, massés sur leurs portes, attirés par la curiosité, regardaient passer avec la plus complète indifférence, celui qui, pour un jour encore, était empereur des Français.

Pour éviter de traverser Sedan, on fit un grand détour en longeant les lignes allemandes de Frénois à la frontière belge. Le cortège passa par Douzy, le fond de Givonne, Givonne et s'engagea sur cette route ravissante dans les bois magnifiques qui l'encadrent de Givonne à Bouillon en passant par La Chapelle.

A La Chapelle, l'Empereur fut très surpris de traverser un village dévasté et encombré de morts qui n'avaient pas encore reçu de sépulture ; il pria de faire arrêter le cortège pour demander des explications ; c'est alors qu'on lui dit que La Chapelle avait été défendu par le premier bataillon des francs-tireurs Mocquard.

Ce nom lui rappelant son fidèle ami, il demanda aussitôt si le colonel Mocquard ou son fils étaient parmi les morts ; on ne put rien lui affirmer à ce sujet et le Souverain repartit dans la direction de Bouillon.

***

C'est de ce passage à La Chapelle qu'est née l'immonde légende, reproduite en tableau et en grandes gravures, dont on inonda la France et l'Etranger.

L'Empereur, en grande tenue, y était représenté, seul, couché sur les coussins d'une magnifique Daumont attelée de quatre chevaux conduite par des postillons poudrés. Il fumait une cigarette et regardait d'un œil indifférent des monceaux de cadavres entassés autour de lui ; sa voiture, escortée par des cent-gardes en grande tenue, casques et cuirasses, écrasait des blessés qui lui montraient le poing !

Au-dessous du tableau, étaient inscrits quatre vers des *Châtiments*, de Victor Hugo :

Réveille-toi ! Moscou ! Waterloo ! Sainte-Hélène !...

Cette ignoble légende, qui peut marcher de pair avec

toutes celles de Zola dans *La Débacle,* subsista longtemps après la guerre et subsiste encore en certains endroits. Il est temps de la détruire, de prouver sa fausseté.

Napoléon III, n'a jamais, étant prisonnier, traversé de champ de bataille ; on lui a fait faire un grand détour pour lui éviter la vue des troupes des deux nations.

Avec l'autorisation du gouvernement belge, la frontière fut franchie et l'Empereur arriva à Bouillon le 3 septembre, à trois heures et demie. accompagné. outre son escorte, du général Chazal et d'un ministre représentant le gouvernement belge ; ces derniers avaient reçu l'Empereur à la frontière.

Toute l'escorte comprenait 53 personnes, les voitures étaient nombreuses.

On fit descendre Napoléon, à l'Hôtel de la Poste, sur la place Saint-Arnould.

Cette auberge fait le coin de la place et du quai de la rivière ; l'entrée est mesquine, à droite sont deux salles à manger, à gauche un étroit escalier tournant et sur le palier du 1er à droite le lavabo et en face la chambre N° 1 ; c'est dans cette chambre peu confortable que logea l'Empereur.

La pièce, à laquelle rien n'a été changé, est toute petite et comporte deux lits, elle est éclairée par trois fenêtres, une donnant sur la place Saint-Arnould, et deux sur la rivière, la cheminée, avec une garniture quelconque est surmontée d'un portrait du pape Pie IX, les lits sont sous rideaux.

Sur la place une foule compacte de Français et de gens de la localité se pressait et criait : « Vive l'Empereur ! »

C'était la dernière fois que Napoléon III devait entendre ce cri !

S'étant approché de la fenêtre, qu'il fit ouvrir, il remercia la foule et la pria de ne plus crier.

Il apprit que les débris du premier bataillon des francs-tireurs Mocquard étaient arrivés de Corbion et étaient internés à Bouillon ; il se fit conduire à l'ambulance et c'est là qu'il eut connaissance que le fils de son ami n'était pas parmi les morts de La Chapelle et que le colonel Mocquard était à la tête du 2e bataillon dans les environs de Charleville.

C'est alors que l'Empereur, pour récompenser l'héroïsme des survivants de ce bataillon plus que décimé, fit attacher par le général Reille, son aide de camp, la croix de la Légion d'Honneur sur la vareuse de deux officiers blessés à La Chapelle, notamment le lieutenant Gérard, en prononçant textuellement ces paroles : « Si tous les Français s'étaient engagés aussi spontanément et s'étaient ainsi conduits, nous n'en serions pas aujourd'hui où nous en sommes ! »

Malheureusement, ces deux promotions ne parurent pas à l'*Officiel* et, sur la réclamation des intéressés, on leur répondit en invoquant ce fallacieux prétexte : « L'Empereur, bien qu'encore Empereur le 3 septembre, ne pouvait plus conférer la Légion d'Honneur, alors qu'il était lui-même prisonnier de guerre. »

C'est ainsi qu'on honore le dévouement ! Car, qu'on le remarque bien, il n'était pas un seul homme parmi les 600 formant ce beau bataillon qui fût forcé de prendre les armes et cependant tous spontanément s'étaient engagés pour la durée de la guerre.

C'est ainsi qu'on reconnaissait le sublime sacrifice à la Patrie !

Honte soit au gouvernement d'alors ! car, il est d'un mauvais exemple pour les dévouements futurs que d'ergoter sur une question de droit alors qu'il ne s'agissait que d'une question de convenance.

***

L'Empereur, rentré à l'hôtel de la Poste, on servit le dîner dans la première salle à manger : Napoléon présidait les douze convives; il ne mangea pas, ne parla pas et se retira au bout d'une demi-heure dans sa chambre où il se fit faire du feu et apporter le thé.

Au dîner, ce furent les domestiques de l'Empereur qui firent le service et une fois retiré dans sa chambre ce fut l'hôtelière elle-même qui lui apporta le thé demandé ; la brave femme, morte aujourd'hui, nous a raconté qu'elle vint plusieurs fois dans sa chambre et trouva chaque fois le malheureux souverain très affaissé et versant d'abondantes larmes.

A neuf heures, l'Empereur se coucha dans un des deux lits, celui de droite près de la cheminée ; n'en déplaise aux mânes de Zola, l'autre lit ne fut pas occupé et Napoléon coucha seul dans l'humble chambre.

En travers de la porte, dans le corridor, sur un matelas, un officier prussien passa la nuit.

Ecrasé de fatigues, brisé de tourments, anéanti par la fièvre, bercé par le murmure de la Semoy qui coulait doucement sous ses fenêtres, moins méchante que les hommes et cherchant à endormir celui qui souffrait, l'Empereur reposa un peu, en cette première nuit sur le sol étranger.

***

A six heures du matin, le 4 septembre 1870, l'Empereur se fit habiller, fit régler les dépenses faites à l'hôtel de la Poste et le cortège reprit sa marche à sept heures dans le même ordre que la veille. On se dirigea sur Libramont. Sur la route on s'arrêta pour déjeuner à Récagne, en l'hôtel tenu par M. Ollivier.

A Libramont, l'Empereur prit le chemin de fer et après avoir passé par Liège, arriva le soir à Verviers. Très souffrant et très fatigué il demanda de s'arrêter en cette ville pour y coucher. C'est là que, dans la nuit, il apprit la Révolution du 4 Septembre, l'écroulement de son trône et la proclamation de la République !

***

Voici une lettre du colonel Verly :

5 Septembre 1870.

... Je suis beaucoup moins à plaindre que depuis plus d'un mois, car, pour moi, la situation était jugée : c'était, chaque jour, une fuite nouvelle devant l'ennemi ; chaque jour m'apportait une honte nouvelle ; mon cœur était plein d'amertume. Il fallait faire son devoir jusqu'au bout, mais j'espérais que le bout aurait été tout autre, j'espérais que nous aurions dignement fini en soldats ; j'y comptais tellement que j'ai écrit ce que je pensais être mes derniers conseils de père et de mari ! Nous avions fait le sacrifice complet de notre vie, nous étions tout prêts !

Mais se voir bêtement enfermés comme dans une souricière ,sans pouvoir se défendre ; être obligés de subir une capitulation sans avoir la possibilité de fondre sur l'ennemi et de passer à travers ou d'y rester, c'est là une de ces souffrances terribles, c'est là ce qui pèse le plus !

C^el^ Verly.

CHATEAU DE BELLEVUE
Pièce dans laquelle fut signée la capitulation de Sedan, le 2 Septembre 1870.

CHATEAU DE BELLEVUE
Vue d'ensemble du château où l'Empereur passa la nuit, le 2 septembre 1870.

*
* *

Le 5 septembre, le malheureux Napoléon III arrivait au château de Wilhelmshœhe fixé pour sa détention par le roi Guillaume. Il ne devait en sortir qu'après la signature de la paix pour se rendre en exil sur la terre anglaise.

Dans de précédents ouvrages (1) nous avons parlé de la captivité et de l'exil de Napoléon III ; nous arrêterons donc ici nos « Etapes douloureuses ».

Nous citerons, néanmoins, le remarquable article de notre ami le comte Fleury, paru en 1907 dans le *Gaulois* sur le séjour à Wilhelmshœhe :

« L'Empereur est arrivé à Wilhelmshœhe avec le prince Joachim Murat, le lieutenant prince Achille Murat, les généraux prince de La Moskowa, comte Reille, Castelnau, de Waubert de Genlis, viçomte Pajol, ses aides de camp ; le commandant Hepp, le capitaine de Lauriston, ses officiers d'ordonnance ; le comte Davillier, premier écuyer, et M. Raimbeaux, écuyer ; les docteurs Conneau et baron Corvisart, M. Franceschini Piétri. Tous partageront sa captivité jusqu'au dernier moment.

« La vie à Wilhelmshœhe est uniforme et monotone. Le grand palais, avec ses innombrables fenêtres rapprochées et son portique à colonnes, est solennel et triste. Un grand parc, qu'un linceul de neige couvrira dès novembre, servira à la promenade journalière de l'Empereur captif et de ses compagnons.

« L'Empereur y est l'objet de la plus délicate hospitalité, » écrit le général X... au général Fleury. On sait que dans » Berlin quelqu'un veille à ce que rien ne manque à celui » que frappe une si grande infortune. »

(1) « *L'Escadron des Cent-Gardes* » et « *De Notre-Dame au Zululand* », par le baron Albert Verly. (Ollendorff, éditeur).

« S'il n'est pire misère qu'un souvenir heureux dans les jours de douleur », suivant l'expression de Dante, reprise par Musset, le séjour de Wilhelmshœhe sera particulièrement pénible à l'Empereur, car, partout il retrouvera des souvenirs de sa brillante enfance. Bien qu'il fût tout jeune lors du séjour de Napoléon à la Cour fastueuse du roi Jérôme et de la reine Catherine, il en avait gardé la mémoire. De ces temps lointains, il s'était entretenu avec le prince Achille Murat, pendant le sombre voyage de la frontière belge à Cassel....

« Souvenirs bien vagues, mais que devaient faire revivre certains objets laissés depuis lors dans le château par les princes de Hesse.

« Le lendemain de son arrivée, l'Empereur demandait à parcourir le palais jadis entrevu. Brisé d'âme et de corps après les tortures physiques et morales qu'il venait d'endurer et que les nouvelles de Paris exaspéraient encore, il marchait abattu, courbé, jetant des regards à moitié indifférents sur les salles qui se déroulaient l'une après l'autre devant sa vue distraite.

« Soudain, sans que nul eût pensé à le prévenir, il se trouva face à face avec un portrait souriant, resplendissant de jeunesse et de grâce et qu'éclairait en ce moment même un rayon de lumière... Le portrait était celui de sa mère !

« L'Empereur recula d'un pas, pour ainsi dire frappé en pleine poitrine. Comme ceux qui le suivaient demeuraient immobiles et saisis, Napoléon III fit de la main un signe pour dire qu'il voulait rester seul.

« Les aides de camp se retirèrent sous le coup d'une indicible émotion. Ils attendirent ainsi plus d'une demi-heure que l'Empereur les rappelât.

« Que se passa-t-il pendant ce temps où, à l'aube de sa

captivité, le souverain écrasé par le sort se trouva inopinément devant l'image de la reine Hortense, pour laquelle, chacun le sait, il professait un culte presque idolâtre ? Quelle scène de fiction dramatique vaudra ce face-à-face de la mère et du fils en une heure d'angoisse et de presque désespérance ?

« Ce portrait, ce fut le rayon d'espoir illuminant la prison de César vaincu. L'Empereur sortit de cette salle nimbée par l'image de la reine Hortense, le front un instant dénuagé, presque serein, le visage pâle éclairé d'un demi-sourire....

*
* *

« Comment est distribuée la journée des prisonniers ? Les détails me sont donnés par les lettres privées dont je tire la substance, laissant de côté les impressions politiques.

« Napoléon III se lève ordinairement entre sept et huit heures. Sa toilette terminée, il prend une tasse de thé et ouvre la fenêtre par n'importe quel temps — et aux environs de Noël, il y avait souvent plus de 20° Réaumur.

« Une multitude agitée l'attend à son lever... Les moineaux du parc, affamés et à demi gelés, ont vite compris que le palais, désert depuis tant d'hivers, avait reçu un hôte, et ces mendiants ailés viennent chaque jour demander la charité qui leur est distribuée sous la forme de petits pains que l'Empereur émiette avec sollicitude. N'a-t-il pas toujours aimé les humbles ! Ils sont devenus si exigeants, ces oiselets, que parfois ils le gênent alors qu'il se rase, les coups de bec des solliciteurs ont plus d'une fois fait dévier le rasoir dans ses mains. La barbe faite, l'Empereur se met à son bureau et écrit sans interruption jusqu'à dix heures. Correspondance privée. De dix à onze, il lit les

lettres reçues et parcourt les journaux belges, anglais, allemands. Par ces informations de sources diverses, il tâchait de se faire une idée exacte de ce qui se passait en France, et son regret était grand de ne pouvoir y réussir complètement.

« De journaux français, il n'en parvient que fort peu et irrégulièrement.

« A onze heures, le déjeuner très simple, vite expédié, pendant lequel l'Empereur cause avec ses officiers des nouvelles apportées par le courrier. Aussitôt après, on se réunissait dans le salon contigu. Le commandant Hepp, alsacien d'origine, traduisait aux généraux les comptes rendus militaires des journaux allemands que l'Empereur avait marqués au crayon rouge. Dans la journée, sauf une heure et demie consacrée à une promenade à pied dans le parc, avec tous ses compagnons de captivité, l'Empereur reste renfermé chez lui. Il lit ou prépare son travail du soir.

« A cinq heures et demie l'Empereur fait sa toilette pour le dîner.

« Le dîner est simple et court. Pour boisson, un petit vin léger de la Moselle. La reine Augusta avait choisi pour le service de l'Empereur ceux de ses gens qui n'étaient pas Allemands.

« Après le dîner, on prend le café au fumoir, tandis que s'expédie le dernier courrier. Souvent l'Empereur se retire au bout d'un quart d'heure ; quelquefois il demeure. Pour se délivrer des poignantes pensées de la journée, on se réfugie dans la littérature. L'un des aides de camp lit des scènes ou des passages de Corneille, de Racine, de Lamartine, de Victor Hugo ou de Musset et, distraitement, le souverain écoute tomber les rimes sonores... Parfois des romans littéraires, que lit le général Reille — lecteur très

délicat. « *Colomba* nous intéresse, écrit le général X... au général Fleury... Envoyez des livres. » Et de Lausanne, où il séjourne provisoirement, celui-ci expédie ce qu'on lui demande. A neuf heures au plus tard, l'Empereur se lève, serre la main aux princes Murat, puis à chacun de ses compagnons de captivité, et se retire lentement vers son cabinet de travail.

« Encore une fois, il ouvre la fenêtre, si le temps n'est pas trop mauvais, pour respirer quelques bouffées d'air frais. Son œil sonde l'horizon, tandis que dans la nuit passent les rondes de police ou de soldats.

« Lui, veille. Heures de solitude où il peut mettre ses notes en ordre, coucher par écrit ce qu'il a recueilli dans la journée d'impressions qui lui serviront pour un ouvrage futur. Il a jeté les jalons d'une brochure que signera le marquis de Gricourt : *Des relations de la France avec l'Allemagne*. Il travaille à un ouvrage sur l'*Organisation militaire de l'Allemagne du Nord*. Comme jadis à Ham, le captif s'efforce de faire un instant trêve à ses pensées actuelles...

« Au premier jour de l'année, l'Empereur reçut des télégrammes de *tous* les souverains de l'Europe — les princes allemands exceptés. Mais le comte de Monts, gouverneur de Cassel, vint, au nom du roi de Prusse et de ses alliés, apporter des vœux pour « l'avenir des bonnes relations entre les différentes nations de l'Allemagne et la France »... La reine Augusta avait écrit une lettre personnelle à l'Empereur.

« Un adresse de trente mille signatures émanant des prisonniers français, et qui avait circulé secrètement, toucha profondément l'Empereur... Les anciens fidèles se rappelaient tous à lui ; les abstentions, on les comptait très peu nombreuses. Ce qui émut le plus l'Empereur, ce furent

deux petits bouquets de violettes fanées, sortis d'une manière inexplicable de Paris assiégé. L'un d'eux portait cette inscription : « Un vrai Français ». L'autre, celle-ci : « Une famille d'ouvriers reconnaissants ». L'Empereur emporta ces deux bouquets à Chislehurst.

Des visites, l'Empereur en reçoit plus qu'il ne s'y attendait, plus qu'il ne le désire même. Des fonctionnaires ont demandé à être autorisés à le venir voir. L'Empereur a répondu qu'il désirait qu'ils ne vinssent pas, « voulant conserver à la France le savoir et l'expérience de ces hommes qui voulaient venir à lui ».

« D'anciens fidèles défilent à Wilhelmshœhe. Après la chute de Metz, les chefs de l'armée prisonnière vinrent à Cassel. « L'entrevue fut poignante, écrit le général X... « Le maréchal Canrobert a été reçu de façon toute particu- « lière, et l'Empereur l'a embrassé à plusieurs reprises... »

« L'Empereur s'occupait avec sollicitude du sort des prisonniers. Presque tout l'argent qu'il possédait à Sedan avait été distribué aux soldats. Il lui restait peu de chose. Il écrivait à l'Impératrice, arrivée aussi les mains vides en Angleterre : « Je n'ai avec moi que 260.000 francs ; mais, « comme toi, je suis fier de tomber du trône sans avoir « placé de l'argent à l'étranger. »

*
* *

« Par l'entremise de son vieil ami le comte Arese, le palais des Césars, à Rome, a pu être vendu au gouvernement italien pour près d'un million. Du produit de la vente, il est fait deux parts égales, l'une pour Chislehurst, l'autre pour Wilhelmshœhe. Celle-ci n'y restera pas longtemps. « J'ai dépensé beaucoup pour venir au secours des officiers « et des soldats, et quand je vois combien avec peu de chose

« je faisais d'heureux, je ne m'en repens pas », écrivait l'Empereur le 29 février. Les distributions étaient faites très discrètement par M. Alfred Pommier, industriel français, établi à Leipzig.

« A la fin d'octobre, Napoléon III reçut la visite de l'Impératrice, dont le voyage à travers la Belgique n'avait pas été ébruité. Elle arriva à Wilhelmshœhe, accompagnée du comte Clary.

« Celui-ci se présente à l'Empereur.

«— Vous ici ?

« — Je viens d'écrire à l'Impératrice pour lui demander si elle ne pourrait pas venir maintenant. »

« Le général X... donne ces détails : « Nous étions tous autour de l'Empereur. Clary répond : « Dès que l'Impé-« ratrice connaîtra le désir de Votre Majesté, elle s'y rendra « certainement.» Clary avait l'air de vouloir parler à l'Empereur sans témoins. Resté seul avec lui, il lui apprend que l'Impératrice est à la grille du château. L'Empereur ne peut cacher son émotion : « Qu'elle vienne ! Qu'elle vienne ! » Et il se précipite au perron pour l'attendre. Mais il craignait de se donner en spectacle, et il sut assez se maîtriser pour recevoir l'Impératrice comme s'ils s'étaient quittés quelques jours avant, en des circonstances ordinaires... L'Impératrice sait combien l'Empereur est maître de soi ; néanmoins, elle est un peu étonnée, presque peinée, de cette indifférence apparente, de cette froideur... Dès que la porte du cabinet s'est refermée, l'Empereur se jette en pleurant dans ses bras. » — « Notre entrevue a été déchirante », écrivait l'Impératrice, le lendemain, au général Fleury. »

*
* *

« Le long calvaire se déroule... Après la capitulation de

Metz, qui surprit *tout le monde,* à Wilhelmshœhe, on fit des vœux ardents pour l'armée de la Loire, on se reprit à espérer en Bourbaki, dont l'Empereur et ses compagnons suivaient la marche « avec anxiété ». Des nouvelles venaient par sa sœur, Mme Lebreton...

« Avec quelle résignation l'Empereur reçut la nouvelle de la déchéance de la dynastie, prononcée à Bordeaux; les témoins s'en souvenaient avec une indicible émotion... Il devait protester par son manifeste au peuple français...

« Puis les préliminaires de la paix, dont les conditions atterrent l'Empereur : « En présence de tels malheurs, « écrit-il à l'Impératrice, ma pensée est absorbée entière- « ment. Si encore la France était unanime dans ses senti- « ments, si elle avait un gouvernement assez fort pour tra- « vailler sans relâche à une résurrection, on pourrait se « prendre à espérer. »

« La captivité de l'Empereur va avoir son terme.

« Le départ de l'Empereur était fixé au 20 mars, un dimanche, raconte le général X... La veille, le général Reille a réuni le personnel du château, remis à chacun un souvenir consistant soit en bijoux, soit en argent. Les officiers de la garnison sont venus lui faire leurs adieux, très émus, tant l'Empereur exerce de charme sur ceux qui l'approchent. L'un d'eux, le capitaine d'artillerie de S..., pleurait comme un enfant.

« Les officiers français internés à Cassel viennent ensuite. Adieux graves et tristes. Tous ils s'inclinèrent profondément, plus profondément qu'ils ne l'auraient fait aux Tuileries. « Allez, messieurs, dit l'Empereur, la France va « bientôt avoir besoin de vos bras ».

« Puis arrivèrent : le comte Louis de Turenne et le baron Tristan Lambert, prisonniers de guerre ; les deux jeunes

de Labédoyère, compagnons du prince impérial, qui, avec leur mère, la princesse de La Moskowa, habitaient à l'hôtel Schombardt, à Wilhelmshœhe. Le lendemain, à 6 heures, l'Empereur était debout. A 7 heures 1/2, il entendit la dernière messe de sa captivité et laissa au desservant de la chapelle catholique voisine les ornements et les calices que l'Impératrice avait envoyés d'Angleterre.

« Au moment où l'Empereur montait dans le wagon qui devait l'emmener en Belgique pour, de là, rejoindre l'Impératrice en Angleterre, le journaliste Melz, dont le dévouement à Napoléon III avait été digne de tout éloge, reçut un télégramme qu'il porta à la station.

« Il contenait ces mots : « Révolution à Paris. Deux « généraux assassinés. Socialistes maîtres de la capitale. « Paix remise en question. »

« Après avoir lu la dépêche, l'Empereur pâlit et leva les bras, disant : « — La seconde fois, en présence de « l'étranger ! »

Nous terminerons ce rapide résumé des souffrances de ce grand méconnu, de cet Empereur que nous aimions et pour lequel nous avons conservé un culte inaltérable, en rappelant qu'il est mort à Chilehurst le 9 janvier 1873, de la maladie dont il était atteint avant la guerre et qui fut aggravée par la campagne de 1870, et les tortures morales qu'il eut à subir à cette époque.

Lui disparu, le Prince Impérial était tout désigné par ses vertus, ses qualités, son savoir et son courage pour continuer, avec l'aide du peuple français l'œuvre des Bonaparte ; le destin ne l'a pas voulu ! La même influence néfaste qui fut la cause de la marche de l'armée de Châlons, qui condamna l'Empereur à gravir le calvaire de Sedan, se

fit de nouveau sentir (1) et le jeune héros, dernier espoir d'une restauration impériale, s'en fut mourir le 1er juin 1879 sous la zagaie des sauvages du Zululand !

Il laissa le testament suivant :

« TESTAMENT DU PRINCE IMPERIAL :

« Je n'ai pas besoin de recommander à ma mère de ne rien négliger pour défendre la mémoire de mon grand-oncle et de mon père.

« Je la prie de se souvenir que, tant qu'il y aura des Bonaparte, la cause impériale aura des représentants.

« Les devoirs de notre Maison envers le pays ne s'éteignent pas avec ma vie. Moi mort, la tâche de continuer l'œuvre de Napoléon I et de Napoléon III incombe au fils aîné du Prince Napoléon.

« Et j'espère que ma mère bien aimée, en le secondant de tout son pouvoir, nous donnera, à nous autres qui ne serons plus, cette dernière et suprême preuve d'affection.

« NAPOLÉON.

« Chislehurst, le 26 février 1879. »

L'Impératrice Eugénie a-t-elle suivi les recommandations du disparu ?

L'Impératrice Eugénie, Impératrice des Français par la grâce, la beauté et l'amour de celui qui l'avait élevée jusqu'au trône, a-t-elle rempli son devoir d'épouse, de mère et d'exécutrice testamentaire ?

Il ne suffit pas d'élever une chapelle mortuaire en pays étranger, de faire célébrer des messes anniversaires, de promener de longs vêtements de deuil du Cap Martin aux

---

(1) (Voir) « *De Notre-Dame au Zululand* », par le baron Albert Verly.

rives de la Tamise, de s'offrir des croisières en Méditerranée, de contempler de l'hôtel Continental la place où furent les Tuileries -

Il fallait relire le dernier alinéa du testament de celui qui pouvait être Napoléon IV et obéir au dernier désir, aux dernières volontés du martyr du Zululand !

L'Impératrice Eugénie, veuve de Napoléon III, mère du Prince Impérial, a-t-elle rempli son devoir ?

*
* *

Napoléon III repose dans le couvent de Farnborough, son fils dort, auprès de lui, son dernier sommeil.

Le prince Jérôme Napoléon écrivait en 1878 : « Les tombeaux de notre famille sont dispersés et si l'on était superstitieux, on pourrait dire que c'est ce qui nous a porté malheur. »

Notre ami Etienne Charles a recherché ces divers tombeaux et nous en a communiqué la liste ci-dessous :

Charles Bonaparte, le père de Napoléon 1er, mort en 1785 à Montpellier, où il s'était rendu pour y subir une opération chirurgicale, y fut enseveli. Plus tard, par les soins de son fils Louis, l'ancien roi de Hollande, son corps a été transporté dans l'église de Saint-Leu-Taverny.

Sa femme, Laeticia Ramolino, Madame Mère, *Mater Regum,* morte à Rome en 1836, fut inhumée à Corneto, d'où, en 1848, sa dépouille mortelle a été retirée pour être transportée à Ajaccio, dans la chapelle du palais Fesch.

L'oncle de Napoléon 1er, le cardinal Fesch, frère de Madame Mère et ancien archevêque de Lyon, mort à Rome en 1838, y fut enterré dans l'église de Saint-Laurent-in-Luciano. Son corps a été transporté à Ajaccio.

Napoléon Ier, nul au monde ne l'ignore, repose aux Invalides.

Joseph Bonaparte, roi d'Espagne, mort en 1848, fut enterré d'abord à Florence, dans l'église de Santa-Croce. Son corps a été ramené en France en 1862 et déposé aux Invalides, dans la chapelle de Saint-Augustin.

Lucien Bonaparte, prince de Canino, mort à Viterbe en 1840, fut enterré à Canino.

Elisa Bonaparte, princesse de Lucques et de Piombino, morte en 1820 au château de Saint-Andréa, est enterrée à Trieste.

Louis Bonaparte, roi de Hollande, mort en 1846, à Livourne, fut inhumé dans l'église de Ste-Catherine. Il a été ramené en 1847 à Saint-Leu-Taverny.

Pauline Bonaparte ,duchesse de Guastalla, morte à Florence en 1825, a été ensevelie à Rome, dans la chapelle de la famille Borghèse, à Sainte-Marie-Majeure.

Caroline Bonaparte, reine de Naples, morte à Florence en 1839, est inhumée au Campo-Santo, à Bologne.

Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie, mort en 1860 dans son château de Villegenis (Seine-et-Oise), maréchal de France et gouverneur des Invalides, a été enseveli aux Invalides, dans la chapelle Saint-Jérôme.

L'Impératrice Joséphine, morte en 1814 à la Malmaison, repose dans l'église toute voisine de Rueil.

Sa fille, Hortense, reine de Hollande, morte en 1837 à Arenenberg (Suisse), repose également dans l'église de Rueil.

L'Impératrice Marie-Louise, morte en 1847 à Parme, est ensevelie à Vienne, dans la crypte de la chapelle du couvent des Capucins, où sont les tombeaux des membres de la famille impériale d'Autriche.

Le fils de Napoléon Ier et de Marie-Louise, l'infortuné

roi de Rome, morte en 1832, avait précédé sa mère dans les caveaux du couvent des Capucins.

Le prince Eugène de Beauharnais, vice-roi d'Italie, mort en 1824 à Munich, a été enseveli dans cette ville.

Charles Bonaparte, prince de Canino, fils aîné de Lucien Bonaparte, mort en 1857, est enterré dans la chapelle du palais Fesch, à Ajaccio.

Des trois fils de Louis Bonaparte et de la reine Hortense, les deux premiers, Napoléon-Charles, mort à La Haye en 1807, et Napoléon-Louis, mort à Forli (Italie) en 1831, reposent dans l'église de Saint-Leu.

Le troisième, Louis-Napoléon, l'empereur Napoléon III inhumé d'abord dans l'église de Chislehurts, a été transporté dans la chapelle d'un couvent, à Farnborough.

Des trois enfants du roi Jérôme et de la princesse Catherine de Wurtemberg, l'aîné, Charles Bonaparte, prince de Montfort, mort à Florence en 1847, est enseveli aux Invalides, dans la chapelle de Saint-Jérôme, où a été déposé aussi le corps de sa mère ; le second, la princesse Mathilde, est inhumé à Saint-Gratien ; le troisième, le prince Napoléon, décédé en 1891, repose à la Superga, à Turin, auprès des membres de la Maison d'Italie.

Le prince Louis-Napoléon-Bonaparte, le Prince Impérial, tué en 1879, dans une embuscade par les sauvages du Zululand, fut, comme son père, inhumé d'abord dans l'église de Chislehurst, puis transporté à Farnborough.

Les Invalides, Ajaccio, Saint-Leu, Rueil, Turin, Farnborough, Vienne, Florence, Rome, Trieste, Bologne, Livourne, Canino, Munich ! « Les tombeaux de notre famille sont dispersés ! » Le mot du prince Napoléon est singulièrement vrai, et il n'en est guère qui puisse être plus mélancolique, surtout si l'on songe que, voulant que

la Maison Bonaparte eût, comme toutes les maisons souveraines, sa nécropole particulière ,Napoléon 1er, par un décret du 20 février 1806, Napoléon III, par un décret du 18 décembre 1858, consacrèrent l'ancienne basilique royale de Saint-Denis à la sépulture de la famille impériale.

CHAPITRE VII

Bazeilles et Balan

En Souvenir de Bazeilles. — Le 1er septembre 1870. — Les Dernières Cartouches. — L'infanterie de marine. — Le commandant Lambert. — Atrocités des Allemands. — Le général baron Von der Thann les commande. — Quelques tués et disparus. — Quatre cent soixante-quatre maisons incendiées. — Le curé de Bazeilles. — Son histoire est une pure légende. — Le curé de Balan. — Les morts de Balan. — Bazeilles de nos jours. — Le rossignol de l'ossuaire.

A l'heure où les socialistes déclarent qu'il nous faut renoncer à toute revanche, qu'il nous faut abandonner à jamais l'Alsace-Lorraine, dans un temps où l'armée, se réveillant à regret du beau rêve immortalisé par Detaille, a été employée à chasser de leur domicile de pauvres femmes et des religieux inoffensifs, il n'est pas sans intérêt d'envoyer un souvenir ému à Bazeilles, le village martyr, et de rappeler ce qui se passa là-bas, il y a trente-huit ans.

Depuis quatre heures du matin on se bat dans Bazeilles avec l'énergie du désespoir, l'infanterie de marine défend ce village avec la bravoure que l'on sait ; à chaque instant

de nouvelles masses ennemies se ruent sur les Français décimés, à bout de forces et de munitions : Bazeilles va tomber au pouvoir des Bavarois.

Dans une maison isolée (la maison des « Dernières Cartouches ») se sont réfugiés et barricadés une centaine de marsouins sous les ordres du chef de bataillon Lambert, blessé, des capitaines Aubert, Delaury, Bourgny, Picard, et des sous-lieutenants Saint-Félix et Escoubet. Cette poignée de braves tient tête à l'armée bavaroise jusqu'à la dernière cartouche, tirée à trois heures par le capitaine Aubert.

A ce moment, le commandant Lambert, quoique blessé, se traînant péniblement, fait descendre ce qui lui reste d'hommes dans la cave, tandis que le général Von der Thann, furieux de cette résistance prolongée, fait placer une batterie bavaroise pour jeter à terre l'héroïque maison.

« — Il ne nous reste plus qu'à essayer d'avoir la vie sauve, dit le commandant Lambert ; je vais sortir seul et parlementer ; s'ils me tuent..., à la baïonnette sur Sedan, mes braves ! »

Le commandant sortit et gagna en rampant les premiers rangs des ennemis ; la fureur de ceux-ci était telle qu'ils allaient le massacrer, quand il fut sauvé par l'intervention d'un capitaine bavarois qui, au péril de sa vie, l'arracha à une mort certaine. Cet officier s'appelait Lissignolo : il avait été blessé et fait prisonnier par les Prussiens en 1866 et marchait contre nous à contre-cœur, mais pour obéir à son roi.

Les défenseurs de la maison furent donc faits prisonniers ; on les dirigea sur Neubourg ; mais, auparavant, les officiers qui avaient été autorisés à garder leur sabre, furent conduits à Remilly, devant le prince royal de Prusse

qui rendit hommage à leur courage .

A quatre heures du soir, Bazeilles, tombeau de près de 8.000 Bavarois, était au pouvoir de l'ennemi. Pendant douze heures, les Français avaient lutté un contre dix.

Jusque-là, c'était la guerre, la néfaste guerre ; mais après...

Après, c'est la nuit. Toute l'armée allemande est en délire ; Sedan a capitulé, l'Empereur, le maréchal, l'armée entière sont prisonniers ; à Bazeilles, la musique bavaroise joue sur la place de l'Eglise détruite, et les soldats, la torche à la main, se répandent dans toutes les maisons encore debout (cinq cents environ) et pillent les caves en faisant la chaîne.

Puis, sur les ordres venus du général Von der Thann, la destruction de Bazeilles commence ; le feu est mis à toutes les maisons par des torches et des cartouches incendiaires distribuées à profusion. Les hommes, femmes et enfants, restés dans le village, pourchassés par les flammes, veulent chercher leur salut dans la fuite ; ils sont pris par un cordon de factionnaires entourant Bazeilles et rejetés à l'intérieur

Après le pillage, l'incendie ; après l'incendie, le meurtre, le viol et des atrocités inouïes. Et la musique joue toujours !

Les Bavarois sont de véritables bêtes fauves, ivres de mort et de carnage, et la terre qui a bu tant de sang de valeureux combattants, boit encore celui d'inoffensifs paysans aux sons de la *Marseillaise,* de *Partant pour la Syrie* et des refrains d'Offenbach joués par les cuivres allemands

Car il faut le dire, il faut le crier haut et clouer à jamais au pilori de l'histoire ceux qui eurent l'infamie et la cruauté d'ordonner cette destruction et de faire massa-

crer des non combattants ; aujourd'hui, il est absolument avéré que, seule, l'infanterie de marine a défendu Bazeilles et que les habitants, qui n'avaient pu fuir l'invasion, étaient restés chez eux sans prendre part à la lutte.

Nous détruisons plus loin la fameuse légende du curé de Bazeilles défendant son village les armes à la main et soi-disant fusillé par les Bavarois !...

Et ce crime contre l'humanité, contre toutes les lois de la guerre, commis par les hordes teutonnes se continua du 1er au 3 septembre 1870 !

Pour prouver ce que nous avançons, nous citons ci-dessous des faits pris dans les rapports officiels, et dont notre enquête personnelle, conduite sur les lieux même, nous permet d'affirmer l'authenticité de la façon la plus absolue.

Les victimes des Allemands se chiffrèrent, en effet, par centaines à Bazeilles et quatre cent soixante-quatre maisons de ce malheureux village furent incendiées.

Voilà trente-huit ans que se passèrent ces choses sur le territoire de France !

Malgré les bienfaits de la paix, malgré et contre la veulerie actuelle, en souvenir de nos morts, au nom de la Patrie il nous est interdit d'oublier.

*
* *

Extrait des listes des habitants de Bazeilles tués, blessés ou disparus en septembre 1870 : (1)

Le sieur Bertrand, habitant de Bazeilles, chercha à

---

(1) D'après les documents officiels de la mairie de Bazeilles.

éteindre le feu mis de sang froid à sa maison. Il fut pris, maltraité, dépouillé de ses vêtements par des soldats Bavarois et enfin *empalé sur un baton rendu pointu pour cet usage ;* ses bourreaux riaient et plaisantaient autour de ce nouveau poteau de torture sous les yeux et malgré les ardentes supplications de la malheureuse femme du supplicié affolé de cet atroce spectacle et dont le cœur bondissait à chacun des cris de son époux qui expira sous ses yeux.

La veuve Po, âgée de 80 ans fut liée par les soldats, traînée par terre, et livrée aux derniers outrages.

Une dame C. eut le même sort.

La dame Herbulot, fut gardée prisonnière pendant six jours ainsi plusieurs autres femmes à qui la honte a empêché d'avouer les indignités qu'elles eurent à subir.

Rémy Chapelier, atteint à la poitrine, alité depuis plusieurs mois fut assassiné, dans son lit, de deux coups de revolver, par un officier Bavarois.

Colin Chartier, âgé de 42 ans, blessé le 31 août par une balle qui lui a traversé l'épaule, fait prisonnier le 2 septembre, mis en liberté le 8, mort le 15. Laisse une femme et deux enfants âgés, l'un, de 19 ans, l'autre de 8 ans. Sans ressources.

Dehaie (Jules), 30 ans. Deux enfants asphyxiés dans une citerne ; le père et le troisième enfant sont morts après. La veuve reste sans ressources.

Dehaie (Simon), âgé de 65 ans, père de Jules, ci-dessus nommé, tué à coups de crosse de fusil le 1er septembre. Sa femme est morte quelque temps après.

Deux petits enfants de Jules Dehaie ont été retrouvés asphyxiés dans un puits.

Boury (Emmanuel), 39 à 40 ans, tué sur la rue le 1er septembre.

Henriet (Gustave), 27 ans, célibataire, tué le 1er septembre.

Baptiste, célibataire, 57 ans, tué le 1er septembre.

Lavroix-Lardenois, 56 ans, disparu et retrouvé enterré dans la prairie. Laisse une veuve et un fils sans ressources.

Lesoile (Nicolas), 58 ans, manœuvre, disparu et retrouvé enterré dans la prairie, portant plusieurs coups de sabre au visage. Laisse une veuve et deux enfants, sans ressources

X..... agonisant veillé par sa femme âgée de 60 ans ; six hommes la violèrent pendant que son mari agonisait.

Pochet-Legay (Ferdinand), étranger habitant Bazeilles où il ne se trouvait pas le 1er septembre. Rentré le 2 de Corbion (Belgique), pris par des soldats bavarois, disparu et retrouvé enterré dans la prairie. Laisse une veuve et deux enfants en bas âge dans une grande misère.

Bézé (Bertrand), disparu le 1er septembre. Il était employé aux ambulances et garde de M. Thomas Friquet. Il laisse une veuve et deux enfants sans ressources.

Moutarde (Henry), 58 ans, disparu ; on n'a point retrouvé son corps Laisse une veuve et un enfant sans moyens d'existence.

Jacquet-Saint-Jean, 57 ans, fait prisonnier et disparu. Laisse une veuve et un fils.

Llhuire-Paulin, 61 ans, blessé d'un coup de sabre à la tête au moment où il remontait *trop lentement* de la cave, où il était descendu pour tirer du vin ; disparu.

Llhuire-Hosselet, 65 ans, frère du précédent, veuf, disparu.

Cuvillier, 60 ans, disparu. Laisse une veuve et plusieurs enfants sans aucun moyen d'existence.

Les deux frères Gripoix, âgés de 50 et 56 ans, l'un tué

dans la Grande-Rue, et l'autre disparu et retrouvé enterré dans la prairie. Laissent une sœur estropiée.

Grosjean, 40 ans, garçon brasseur chez Mme Jacob, disparu et retrouvé enterré dans la prairie.

Lamotte (Jean-Pierre), garçon brasseur chez Mme Jacob, disparu et retrouvé enterré dans la prairie. Laisse une veuve et trois enfants sans aucun moyen d'existence.

Husson-Collet, 89 ans, disparu et retrouvé enterré dans la prairie. Il n'avait sur son corps aucune trace de blessures.

Dagand (Auguste), 60 ans, disparu. On n'a pas retrouvé son corps. Laissé une veuve

Herbulot-Aymond, 58 ans, tué le 1er septembre. Laisse une veuve et deux enfants sans moyens d'existence.

Legay (Madeleine), veuve, 76 ans, brûlée dans son lit.

Bertholet-Francotte, veuve, 75 ans, brûlée dans son lit.

Vauchelet-Hagnéry, asphyxié et brûlé dans sa cave. Laisse une veuve.

Vauchelet (Flore), 12 ans, fille du précédent.

Hagnéry (Pierre), beau-père de Vauchelet.

Hagnéry (Jean-Baptiste-Antoine), fils du précédent, célibataire. Ces quatre personnes ont été asphyxiées et brûlées dans la cave Vauchelet, où elles s'étaient réfugiées.

Robert-Paris, disparu et retrouvé enterré dans le parc de Montvillers. Laisse une veuve et deux enfants.

X..., de Yoncq, domestique de M. Robert, ci-dessus nommé, s'était sauvé pendant la bataille de Beaumont et s'était rendu chez sa sœur. retrouvés tous deux, liés ensemble, dans le parc de Montvillers. Leurs corps étaient criblés de balles.

Billiot (Jean-Baptiste), domestique, chez Théophile Allin, disparu.

Rémy-Monin, 30 ans, malade, alité, depuis 3 mois, a reçu trois coups de pistolet. Une balle lui a labouré le menton, une autre lui a traversé la main, et la troisième lui à labouré la poitrine. Il est mort quinze jours après, laissant une femme et un enfant sans aucun moyen d'existence.

Donelier-Coquille, 86 ans, tué dans sa maison et brûlé ensuite. Laisse une veuve à peu près du même âge et sans moyens d'existence.

Harbulot-Lambert, 50 ans, réfugié dans sa cave, blessé à la tête, et au bras de neuf coups de sabre, fait prisonnier, relaxé, et mort à la suite de ses blessures. Sa femme a été emmenée et est restée pendant neuf jours entre les mains des ennemis. Elle reste veuve avec deux enfants, sans moyens d'existence.

Uranie Moreau, femme Ducheny, 54 ans, faite prisonnière et morte des mauvais traitements qu'elle a subis. Son mari plus que sexagénaire, a été, sans motifs, accablé de coups et sur le point d'être fusillé.

Delhaye-Bertholet, blessé d'une balle au bras qui l'a longtemps retenu malade, sans moyens d'existence, etc.

Nous pourrions continuer longtemps cette liste. Ajoutons encore que pendant les quelques mois qui suivirent, environ 200 personnes moururent des suites des privations et de la misère...

Ce n'est pas tout : sur les ordres du trop célèbre bourreau, le général baron Von der Thann, quatre cent-soixante-quatre maisons, y compris l'Eglise et l'Hôtel-de-Ville, furent incendiées le 1er et surtout les 2 et 3 septembre, *quoique les hostilités fussent suspendues.*

En voici la liste officielle (1) :

(1) D'après les documents de la mairie.

RUE D'EN-BAS

49 maisons incendiées à la torche après la bataille appartenant à :

1 Jacquemin-Hupin.
2 Dehaie-Jacquemin.
3 Vermont-Noizet.
4 Gérard Becquet.
5 Noizet-Brasseur.
6 Vve Lemoine.
7 Alexandre Bertholet.
8 Goffin.
9 Hagnerie.
10 Adnesse-Husson.
11 Mary-Lemoine.
12 Vauthier-Poncelet.
13 Salomon Dehaie.
14 Noël Marianne.
15 Noizet-Herbulot.
16 Nicolas Barthélémy.
17 Vve Jacquemin.
18 Colard.
19 Jean Moutarde.
20 Henry Alexandie.
21 Thiriet.
22 Noël Cordier.
23 Pierre Mortier.
24 Vermon-Gobert.
25 Lemaire.
26 Leroy-Richard.
27 Jacob Hanrothel.
28 Gerbeau-Protin.
29 J.-B. Lemaître.
30 Bourry.
31 Oblin Salvegberg.
32 Souplet.
33 Pierre Leroy.
34 Pierre Leroy.
35 Sauvage.
36 Marin.
37 Lacroix-Adnesse.
38 Pierre Oblin.
39 Boire.
40 Moutarde.
41 Marie Bertholet.
42 Hanrothel.
43 Château de Turenne.
44 Maçon.
45 Gripoix.
46 Baptiste Mary.
47 Oger.
48 Istrumont.
49 Vauthier-Bertholet.

7 maisons incendiées par les obus appartenant à :

1 Dagand.
2 Charles Didriche.
3 Simon Hagnerie.
4 Jean-Baptiste Bournel.
5 Vve Philippe.
6 Théophile Dautel.
7 Simon Herbulot.

PLACE D'ARMES

29 maisons incendiées à la torche appartenant à :

1 Herbulot.
2 Leroy-Quintin.
3 Tavenaux-Hanequart.
4 Bertholet-Maçon.
5 Vve Bertholet.
6 Jean-Baptiste Renard.
7 Mary-Lacroix.
8 Ledue.
9 Malesé-Hagnérie.
10 Le Presbytère.

PLACE D'ARMES (suite)

11 Jacques Hagnérie.
12 Marguerite Peynoyel.
13 Henriet Istrumont.
14 Henriet Raimbourg.
15 Henry Jacob.
16 Grosieux-Husson.
17 Nivoix.
18 Ducheny.
19 Demi.
20 Joseph Herbulot.
21 May-Lemoine.
22 Hagnerie-Lambinet.
23 Pierson-Didriche.
24 Remon.
25 Jacquemin-Colard.
26 Vermon-Gobert.
27 Henri Moutarde.
28 Denis Mozet.
29 Alexandre Piermet.

6 maisons incendiées par les obus appartenant à :

1 Lionis-Michaux.
2 Schneider-Osselet.
3 Marie-Reine Gerbaux.
4 Legay-Grippoix.
5 Henriet-Istrumont.
6 Alexandre Graphaux.

PLACE DE L'EGLISE

11 maisons incendiées à la torche appartenant à :

1 Toto Leroy.
2 Bertholet-Mary.
3 Decolon-Leroy.
4 Herbulot-Piermet.
5 Gravisse.
6 Martin-Leroy.
7 Herbé-Ledue.
8 Pierre Dehaie.
9 Moreaux.
10 Mary-Cumier.
11 Bertholet-Herbulot.

6 maisons incendiées par les obus appartenant à :

1 Picard-Didriche.
2 Mozet-Gripoix.
3 Pierre Liégeois.
4 Delpach.
5 Moutarde-Mazet.
6 Jacques Vaucher.

RUE DU COLOMBIER

6 maisons et l'Hôtel de Ville incendiées à la torche appartenant à :

Hôtel de Ville (à la commune)
1 Vervac.
2 Vaternaux.
3 Souple.
4 Mareille.
5 Vve Lemaître.
6 Lenoir.

2 maisons incendiées par les obus appartenant à :

Larson.

GRAND'RUE

63 maisons incendiées à la torche appartenant à :

1 Vermon-Malesé.
2 Malesé-Gigleux.
3 Cordier-Flerquier.
4 Herbé Darchand.
5 Decolon-Maçon.
6 Vve Perrot-Stevenot.
7 Liure-Gupillet.
8 Moutarde- Ninbournaux.
9 Berlillet-Gigleux.
10 Cordier-Decolon.
11 Cordier-Decolon.
12 Gerbaux-Hanequart.
13 Dehaie-Noizet.
14 Jacquemin frères.
15 Maçon-Gani.
16 Doche-Jacquemin.
17 Bartholet-Maçon.
18 Decolon-Bournel.
19 Pierre Maçon.
20 Leroy-Herbulot.
21 Mazet-Brasseur.
22 Grugendeaux-Ladouce.
23 Herbulot-Osselet.
24 Lodouce-Decolon.
25 Nicolas Bertrand.
26 Schneider-Osselet.
27 Liégeois-Bertholet.
28 Pochet-Legay.
29 Pierre-Liégeois.
30 Grippois-Colin.
31 Liégeois-Greffe.
32 Dehaie-Ladouce.
33 Ledue-Leroy.
34 Martinet.
35 Ledue-Vervac.
36 Toto-Leroy.
37 Lecomte-Adnesse.
38 Munoz-Parare.
39 Choquenet.
40 Pauly-Maçon.
41 Pierre Dehaie.
42 Nermon-Noizet.
43 Vve Jacob.
44 Dacroix-Lardenoix.
45 Grippoix-Leconte.
46 Jacquemin-Bertholet.
47 Collet-Husson.
48 Vervac-Leduc.
49 Legay-Leduc.
50 Legendre-Ollin.
51 Brafford.
52 Pierre Dehaie.
53 Cordier-Pierson.
54 Vauthier-Richebracq.
55 Dehaie-Rayr.
56 Renard-Grugendeaux.
57 Famille Mozet.
58 Vervac-Leduc.
59 Brasseur.
60 Deshaie-Bertholet.
61 Nicolas Barthélémy.
62 Grossin-Collinet.
63 Cordier-Noizet.

7 maisons incendiées par les obus appartenant à :

1 Marcelle Jacquillon.
2 Vervac jeune.
3 Tinet-Pauly.
4 Rousseau-Lambert.
5 Joseph Barthélémy.
6 Vernon-Gobert.
7 Vve Nicolas.

RUE DES MARMOUZETS

11 maisons incendiées à la torche, appartenant à :

1 Decolon-Renard.
2 Istrumont-Leconte.
3 Pierre Maçon C.
4 Dehaie-Blairer.
5 Lenoir-Lorin.
6 Lion.
7 Mineur-Herbulot.
8 A. Piernet.
9 Maçon-Petit.
10 Decolon-Bournel.
11 Marin-Malésé.

4 maisons incendiées par les obus, appartenant à :

1 Jacques Herbulet.
2 Hanotel-Dehaie.
3 Vermon-Gobert.
4 Defrance.

RUE NATIONALE

56 maisons incendiées à la torche, appartenant à :

1 Denaux.
2 Deruaz.
3 Liure-Paulin.
4 Derambourg.
5 Lambert.
6 Renard-Gilson.
7 Protin-Lesoile.
8 Verger.
9 J.-L. Renard.
10 Lion.
11 Vve Grosieux.
12 Dehaie-Jacquemin.
13 Galet-Olivier.
14 Rousseau.
15 Lambert-Cresson.
16 Colet-Devillier.
17 Girardin.
18 Porte-Adnesse.
19 C. Tassigny.
20 Coclet.
21 Lexpedt.
22 Gilquin.
23 Robert Paris.
24 Bellomet.
25 Tassigny.
26 Malesé-Parent.
27 Paillon.
28 Domelier-Coquille.
29 Richard Ladouce.
30 Souplet.
31 Lambinet.
32 Bourgerie-Herbulot.
33 Vauchelet
34 Jacob Marée.
35 Lambinet frère et sœur.
36 Penoillé.
37 Alfred Jacob.
38 Vermont-Mary.
39 Girardin-Jauquillon.
40 Bertholet-Domelier.
41 Husson-Jacquet.
42 Vve Cigot.
43 Bertholet-Leroy.
44 Herbulot-Lambert.
45 Vasseaux.
46 Colas-Liure.
47 Thomas Friquet.
48 Vve Henriet.
49 E. Hagnerie.
50 P. Legros.
51 Grosieux, dit Flamenville.
52 Pierson-Domelier.
53 Rémy Chapelier.
54 Noël.
55 Delpech-Vautelet.
56 Vve Jacob.

4 maisons incendiées par les obus appartenant à :

1 Goffin.
2 H. Jacquet.
3 Osselet-Leroy.
4 Oblin-Bertholet.

RUE DES BOULANGERS

10 maisons incendiées à la torche appartenant à :

1 Bellomet.
2 H. Herbulot.
3 Herbulot-Boire.
4 Chartier-Gigleux.
5 Ch. Maçon.
6 Berbulot-Mozet.
7 J.-B. Hallin.
8 Herbulot-Leduc.
9 Hallin.
10 Legendre-Ollin.

Dans les autres maisons détruites par les flammes et non signalées ci-dessus, au nombre d'environ 150, le feu a été communiqué par les immeubles voisins incendiés à la torche.

*
* *

Et le curé de Bazeilles ?...

Nous allons détruire de fond en comble, et il en est grand temps, cette fable.

La légende, qui pourrait bien devenir l'histoire, nous montre depuis trente-huit ans le curé de Bazeilles, le 1er septembre 1870, jour de la bataille de Sedan, prenant les armes, excitant la population à se défendre et tombant pour son pays.

De très beaux vers de M. Paul Déroulède ont aidé à la propagation de ce roman historique.

Au Salon de 1896 figurait un tableau de M. F. Lafon (*Bazeilles, 1870*) consacrant également cette erreur, et le *Figaro-Salon,* numéro du 16 juin 1896, en reproduisant le tableau en question écrivait que le public s'arrêtait devant cette œuvre, retenu par l'émotion et le souvenir.

Poésie et peinture ont été les complices de la légende, légende que, dans l'intérêt de l'histoire, dans l'intérêt de la vérité, il convient de dissiper.

Le curé de Bazeilles n'a pas organisé la défense le 1er septembre 1870, le curé de Bazeilles n'a pas pris les armes, le curé de Bazeilles n'a pas été tué par les Prussiens. Ce vénérable prêtre a, au contraire, usé de toute son influence pour faire abandonner le village par les habitants, et les a détournés du dessein de se défendre contre l'ennemi.

L'infanterie de marine, seule, a défendu Bazeilles de la façon que l'on sait, et la conduite des Bavarois, commandé par le général baron Von der Thann n'en est que plus odieuse car, même après la cessation des hostilités les 2 et 3 septembre, ils ont incendié à la torche tout le village et massacré, brûlé et fusillé les malheureux habitants qui n'avaient pu quitter leur demeure, trop pauvres, vieux ou infirmes, ainsi que nous l'avons rappelé dans les pages qui précèdent.

Voici donc, avec preuves à l'appui, la vérité historique.

M. l'abbé Baudelot, né a Rethel, le 20 octobre 1828, professeur au petit séminaire de Reims en 1852, fut nommé curé de Bazeilles le 1er avril 1866, puis, le 1er juin 1871, curé de Saint-Rémy, à Réthel, où il est décédé de sa bonne mort, le 27 janvier 1877, sept ans après la bataille de Sedan, (Les renseignements ci-ressus sont extraits des registres de l'archevêché de Reims).

Et pour preuve concluante et définitive, on va lire une lettre du curé de Bazeilles lui-même, parue le lundi 7 août 1871, dans le journal l'*Univers*, alors que l'abbé Baudelot, ancien curé de Bazeilles, était dans sa nouvelle cure à Saint Rémy de Rethel.

Rethel, 2 août 1871.

Monsieur le directeur,

Votre journal d'hier, 1er août, donne en feuilleton une lettre de M. de Breuvon, premier aumonier du Val-de-Grâce, attaché pendant la guerre avec l'étranger à l'Etat-major du maréchal de Mac-Mahon. J'ai lu cette lettre avec beaucoup d'intérêt, car elle respire d'un bout à l'autre le plus pur patriotisme chrétien et français ; mais elle me met dans la nécessité de vous demander l'hospitalité de votre journal pour plusieurs rectifications de la plus haute importance pour moi et les habitants de Bazeilles.

« Voici ce que dit M. de Beuvron :

« Les habitants de Bazeilles prirent les armes et se bat-
« tirent avec héroïsme. Le curé, vieillard vénérable à che-
« veux blancs, avait organisé lui-même la résistance.
« Chaque maison était une citadelle qui vomissait une
« pluie de feu ; hommes, femmes, enfants, vieillards, tous
« étaient deux mille cinq cents. La vengeance des Prus-
« siens fut terrible ; ils incendièrent, la torche à la main,
« jusqu'à la dernière maison du village, dont il ne reste
« plus que les décombres.

« Le curé, traduit devant un conseil de guerre, se dé-
« fendit avec une éloquence inspirée par les plus nobles
« élans de la foi et du patriotisme.

« Il fut néanmoins condamné à mort ; mais il parvint
« à s'échapper et à se réfugier en Belgique. »

« Voilà qui est clair et précis ; eh bien ! monsieur le rédacteur, M. l'aumônier a fait là un récit de pure fantaisie et nous fait jouer un rôle que, ni moi, ni les habitants de Bazeilles ne pouvons et ne voulons accepter.

« Qu'au moment du désastre on ait recueilli de confiance et envoyé aux journaux de pareilles fables, je le comprends sans peine ; j'ai vu moi-même le jeudi soir, 1er septem-

bre, deux femmes de ma paroisse me dire très sérieusement que leurs maris, qui se portent encore parfaitement aujourd'hui, avaient été fusillés devant elles. Mais qu'après onze mois, un homme sérieux vienne les reproduire, quand surtout il déclare qu'il a passé quinze jours sur les lieux, j'ai peine à me l'expliquer.

« Bazeilles, dont vous-même, monsieur le directeur, avez plaidé tout récemment la cause dans votre excellent journal, ne pourrait que perdre à ses assertions erronées. Je crois devoir rétablir la réalité des faits.

« Le patriotisme a été passablement ébranlé chez nous en ces derniers temps, et certains cœurs, disposés à s'attendrir de la détresse d'une population si digne d'intérêt pourraient bien se fermer en disant : Après tout, ils n'ont eu que ce qu'il ont cherché.

« Le curé de Bazeilles, dont il s'agit, né le 20 octobre 1827, n'est pas encore un «vieillard vénérable» et a peu de cheveux blancs, même après le chagrin profond dont un cœur de prêtre est abreuvé quand la Providence lui impose une épreuve aussi dure. Mais il affirme sur l'honneur :

« 1° Que loin d'organiser la résistance dans sa paroisse le dimanche 28 août, à l'occasion d'une fausse alerte, il a fait facilement comprendre aux hommes qui avaient reçu la veille des fusils à percussion, qu'il serait de la plus grande imprudence, en cas d'invasion, d'essayer une résistance absolument impossible et qu'il suffirait d'un seul coup de fusil pour attirer sur le village les plus grands malheurs. Il croyait et il croit encore que cette conduite était plus intelligente, plus patriotique et plus sacerdotale que celle que lui prête M. de Beuvron.

« Il affirme : 2° Qu'aucune des maisons du village n'a été transformée en citadelle par les habitants pendant la rude

matinée du 1er septembre ; les troupes qui défendaient le village se sont servi des maisons, c'était leur droit.

« Il affirme : 3° Que les habitants n'ont pas pris part à la lutte admirablement soutenue par les soldats de l'infanterie de marine, qui se sont battus comme des lions, et dont les blessés ont supporté les plus cruelles souffrances, avec un courage héroïque dont il ne perdra jamais le souvenir.

« 4° Le curé de Bazeilles n'a pas eu l'occasion de déployer devant un Conseil de guerre l'éloquence qu'on lui prête. Il est vrai que sa mort a été décidée, que, malgré la paternelle intervention de son archevêque plusieurs fois réitérée, il a dû attendre que la paix fût faite pour rentrer dans son diocèse ; mais il n'a pas été arrêté pour remplir librement les fonctions d'aumônier que les circonstances lui imposaient dès le 31 août ; il avait pris le brassard, on le prenait pour un aumônier militaire, et jusqu'à la dernière heure, c'est-à-dire jusqu'au vendredi 2 septembre, il a pu parcourir le camp ennemi, renvoyé pendant deux heures de général à général alors qu'il demandait, pour les débris de la population restée au village, l'autorisation de chercher un abri ailleurs.

« Après s'être assuré, en parcourant à deux reprises le village en flammes, que tous ses paroissiens étaient partis, il a pu s'éloigner lui-même, le dernier, sans être inquiété.

« Voilà, monsieur le directeur, les faits dans toute leur vérité; j'espère que leur insertion dans votre journal mettra fin aux récits fantastiques dont le désastre que nous avons subi a été si souvent l'occasion.

« Veuillez agréer, etc.

« E. Baudelot. « Ancien curé de Bazeilles, actuellement curé de Saint-Rémy, de Rethel. »

Ainsi tombe la légende du curé de Bazeilles.

*
* *

Tandis qu'on glorifiait ainsi l'abbé Baudelot, on passait sous silence les aventures tragiques de son voisin et collègue, le curé de Balan, qui faillit, lui, être fusillé.

Le 1er septembre 1870, une bombe vint tomber sur la sacristie et y mit le feu ; elle fut bientôt suivie de plusieurs autres qui transpercèrent les voûtes de l'église.

M. l'abbé Laurent, curé de la paroisse, et un de ses voisins, M. Honoré Renaut, éteignirent ce commencement d'incendie, puis ils enlevèrent les vases sacrés, et les déposèrent chez un voisin dans une cachette. La hallebarde du suisse fut apportée au presbytère avec d'autres objets.

Les Prussiens virent de loin cette opération. Sur le soir, ils s'emparèrent du presbytère pendant que le curé visitait l'ambulance de la mairie. Ils trouvèrent la hallebarde, et feignirent de la prendre pour une arme de guerre. Ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on leur fit comprendre que ce n'était là qu'un instrument inoffensif, qu'une arme de parade pour le suisse.

La dangereuse hallebarde fut transportée au bûcher. Le 2 septembre, les Allemands qui avaient envahi et dévasté le presbytère, retrouvèrent la hallebarde dans les fagots. Ils prétendirent que le curé avait caché des armes. Un officier l'accusa même d'avoir tiré ou fait tirer sur ses soldats, et le curé, qui était bien innocent, fut emmené au camp de Bazeilles pour être fusillé.

Il fut condamné à mort par un conseil de guerre, puis emmené à la suite des troupes allemandes qui marchaient sur Paris.

Pendant ce voyage, qui dura jusqu'à Chatenay, on lui fit sept fois la lecture de sa condamnation à mort. Il fut enfin relâché et put rentrer à Balan dans les premiers jours d'octobre, grâce à l'intervention de Mgr. Landriot.

Telle est l'histoire réelle des deux prêtres.

*
* *

Balan eut également beaucoup à souffrir de la part des Allemands, mais dans une proportion très minime en comparaison de Bazeilles.

Voici néanmoins un extrait de son martyrologre :

— M. Laurent-Laporte, 66 ans, frère de M. le curé, fut égorgé d'un coup de lance qui lui coupa l'artère carotide, au moment où il ouvrait sa porte aux Prussiens le 1er septembre à deux heures de l'après-midi. Il courut chercher un verre d'eau pour laver sa blessure et expira dix minutes après. Les soldats ont piétiné son corps pendant deux jours, l'ont ensuite inhumé dans le jardin et ont enfoncé sur sa tombe un énorme pieu auquel ils ont attaché leurs chevaux. Trois jours après, Mme Laurent obtint la permission de l'exhumer et de le déposer dans un cercueil. L'année suivante, il fut transporté au cimetière.

— Une autre victime fut Mme Matagne. Après l'avoir violée, les misérables lui arrachèrent les seins et l'achevèrent à coups de crosse.

— Son mari, venu pour la défendre, a été mutilé d'abord, et ensuite transpercé d'un coup de baïonnette. M. et Mme Matagne étaient liés ensemble par une grosse corde ; ceux qui les ont enterrés n'ont jamais vu de plus affreux spectacle.

— M. Matagne père a été fusillé.

— M. Lambert, 34 ans, menuisier, s'étant réfugié au café Grandjan, fut surexcité à la vue des Prussiens qui venaient en foule de Bazeilles et de la Moncelle. Il saisit sans réflexion une carabine chargée pour tirer des moineaux et tira de loin sur l'ennemi. Réfugié dans le grenier, il se cacha entre deux matelas ; les Prussiens le trouvèrent, le traînèrent par les jambes et le conduisirent dans la rue pour le fusiller à bout portant.

— M. Helfert, 50 ans, refusa à manger à quelques soldats. Il fut garotté et emmené dans le fond de Balan. Les Prussiens lui donnaient de si rudes coups sur la tête qu'il fut obligé de mettre ses bras devant son visage pour s'abriter. Voyant cela les Prussiens prirent leurs sabres, lui coupèrent les bras et le mutilèrent avec une telle barbarie que les voisins qui l'enterrèrent ne le reconnurent pas. Deux ans après, lorsqu'on déterra les morts pour les brûler, Mme Helfert reconnut le cadavre de son mari aux vêtements qu'il portait.

— M. Collet-Devillez, 75 ans, ancien soldat de l'Empire, s'enferme dans sa maison, et tire de sa fenêtre avec une telle précision que tous ceux qui se présentent dans la rue sont foudroyés. La lutte se continue ainsi jusqu'à ce qu'il tombe lui-même frappé d'une balle.

— MM. Gouveno et Foret, 25 ans, sont pris pour des officiers déguisés. Ils sont enchaînés ensemble et fusillés immédiatement au quartier général de Bazeilles.

— M. Dainé, 21 ans, peintre, marié depuis peu, a reçu une balle à bout portant pendant qu'il servait à boire aux Prussiens.

— M. Olivier, 15 ans, a été retrouvé avec plusieurs autres sous les ruines de la maison incendiée de M. Langrand.

— M. Barthélémy, 73 ans, blessé par un éclat d'obus devant sa porte, mourut trois jours après.

— M. Longueville, 50 ans, blessé par une balle perdue dans sa cour, mourut deux jours après.

— M. Louin, boulanger, 45 ans, tué par une balle perdue, à l'entrée de Sedan.

— M. Thomas, 21 ans, ouvrier marbrier, fusillé sur la route pour avoir tiré sur l'ennemi.

— M. Edouard X..., fusillé.

— M. Julien Hubert, des Vignes, 70 ans, reçut un coup de baïonnette à la poitrine, et onze coups de sabre sur la tête. Il mourut des suites le 13 avril 1873.

— M. Tronçon père, disparu, supposé tué.

Plusieurs maisons furent détruites par les obus et à la torche ; les voûtes de l'église furent percées par les obus ; les murs, les portes et les bancs gardent encore les traces des balles ; le Christ placé en face de la chaire fut déchiré par les balles et restauré en 1889, il porte encore à l'aîne une balle non extraite.

*
* *

C'est à Balan qu'eut lieu, le 1er septembre au matin, une hécatombe d'officiers bavarois. Trente officiers de tous grades sablaient du champagne dans la première maison de Balan chez M. Simon-Lafond quand tout à coup ils furent attaqués par une poignée de soldats de l'infanterie de marine ; ils se défendirent vigoureusement, mais ne tuèrent qu'un soldat français : ils furent tous massacrés. Ces officiers bavarois sont enterrés dans un champ voisin acheté par leurs familles et leurs noms sont gravés sur un monument érigé en cet endroit.

*
* *

Trente-huit années ont passé sur toutes ces horreurs, la moisson a de nouveau germé dans les champs ensanglantés, fécondés par les morts ; les maisons se sont peu à peu reconstruites, seule l'église de Bazeilles n'a pas été réédifiée, et quand nous avons séjourné dans le village historique, le culte était célébré dans une grande salle au rez-de-chaussée et les cloches étaient fixées sur la place entre de grosses poutres de bois. Sur la route se dresse

encore la maison des Dernières Cartouches, mais elle n'a plus le même aspect que le 1er septembre 1870 ! Elle a été modernisée et son fameux musée contient bien des choses plus ou moins authentiques et dont bien peu proviennent réellement du champ de bataille de Sedan. Nous y avons vu des armes et des parties d'équipement de corps de troupes qui n'ont jamais fait partie de l'armée engagée ce jour-là... passons... il n'y a que la foi qui sauve.

En quittant Bazeilles, nous avons visité l'ossuaire ; là, ont été recueillis les ossements des deux belligérants, d'un côté les Allemands, et de l'autre les Français : nous ne garantissons pas qu'il n'y ait pas eu mélange et confusion. Le monument a une belle et noble allure, et c'est avec une émotion poignante qu'on parcourt son sombre corridor. Des couronnes y sont apportées chaque année de France et d'Allemagne.

Le dernier jour, où, avant de quitter le pays, nous allâmes saluer les restes de ces victimes des haines de races et des ambitions politiques, un rayon de soleil filtrait à travers le soupirail du fond du caveau, et un gentil rossignol effrayé par nos pas s'envola d'une énorme couronne mortuaire déposée du côté français ; nous nous approchâmes : dans la couronne se trouvait un nid de tout petits rossignols piaillant à qui mieux mieux !

Parmi les ossements, au milieu des lugubres souvenirs de morts et de luttes sanglantes, ce nid semblait un gage d'espérance, un symbole de vie, d'amour et de paix.

CHAPITRE VIII

En Captivité

Les Cent-Gardes au camp de la Misère. — A Coblentz. — En Poméranie. — Lettres de leur colonel. — Lettre de Napoléon III. — La paix. — Retour en France. — Dernière lettre du maréchal des logis chef Lemeland.

Tous les soldats compris dans la capitulation de Sedan, ainsi que tous les chevaux valides avaient été envoyés et parqués dans la presqu'île d'Iges ; cette presqu'île qui compte peu de kilomètres de superficie est plutôt une île formée par une boucle de la Meuse.

Ce fut le camp de la Misère.

Il y avait là une cohue sans nom d'hommes de toutes les armes, assemblés pêle-mêle, de chevaux de tous les régiments, sans que personne s'occupât des uns ni des autres.

Les animaux affolés de frayeur et de faim étaient laissés au milieu de ce vaste champ qu'ils parcouraient en tous sens dans d'apeurées galopades ; ne trouvant pas de nourriture, ils rongeaient les écorces des arbres.

Puis, les étalons des régiments de chasseurs d'Afrique

fonçaient sur les autres chevaux et quelques-uns, fous de terreur et de soif, se précipitaient dans la Meuse.

*
* *

Nous donnons ci-dessous un récit de captivité concernant les cents-gardes de l'Empereur Napoléon III. Ce récit, d'un très vif intérêt, émane du maréchal des logis chef Lemeland (1) :

*
* *

«.... Dans la presqu'île d'Iges ce furent de véritables journées d'enfer ! Vers le soir du troisième jour, deux haies de cavaliers allemands armés de lances et de longues gaules, montant à la file, se déployèrent autour de l'île en un cercle, dans lequel ils parvinrent à enserrer les chevaux errants, qu'ils réunirent au centre pour se les partager.

« Parmi eux, se trouvait « Kalmouck », qui après avoir été ma monture, était devenu le second cheval de guerre du Colonel Verly. J'éprouvais un véritable chagrin à l'idée de me séparer de ce brave animal ; un compagnon des bons et aussi, hélas ! des mauvais jours. J'étais parvenu à grand'peine, au milieu de l'effroyable panique de ces journées, à le garantir de tout accident. Sur mes instances, un général prussien m'autorisa à l'emmener avec nous. Nous le fîmes donc, et plaçâmes sur « Kalmouck » un petit ballot de quelques effets et du peu de provisions que nous avions pu conserver, et que nous nous proposions, mes hommes et moi, d'utiliser en route..

(1) Inédit.

« Vain espoir !... Bientôt, en effet, vint le moment de partir. A peine étions-nous sortis du camp, que l'on a justement appelé le camp de la Misère, qu'un autre général, moins humain que son collègue, et d'ailleurs ignorant sans doute l'autorisation qui m'avait été accordée, me fit enlever le cheval avec tout son chargement. Nous nous précipitons à la poursuite de ceux qui l'emmènent malgré nos protestations, et nous ne pouvons que rentrer en possession d'une partie de nos effets... Adieu pauvre « Kalmouck » ! toi qui portas naguère si fièrement le colonel des cent-gardes de France, te voilà prussien...

« Les étapes succédaient aux étapes. Par cette fin d'été maussade et pluvieuse, nous avançions péniblement, tantôt sur les chemins que les pluies avaient détrempés, tantôt même à travers les champs labourés, pour couper au plus court et gagner d'autres routes plus directes ; nous pûmes alors constater, combien nos vainqueurs connaissaient à fond le pays, et par quelle soigneuse étude des cartes, ils avaient de longue main préparé l'invasion... Comme nous arrivions à Etain, on nous campa dans un champ rempli d'une boue épaisse, où nous enfonçions jusqu'aux genoux.

« La perspective de passer la nuit dans ce bourbier était assez désagréable, on le conçoit. Mon camarade Toussaint, qui parlait l'allemand, demanda et obtint, de l'officier prussien qui nous commandait l'autorisation pour lui et quelques-uns d'entre nous, de loger dans une auberge qui se trouvait non loin de là, sous la promesse, toutefois, de ne broncher en aucune façon, sans quoi il eût pu nous en cuire.... Nous nous réunimes donc à l'auberge, au nombre de six ou sept, parmi lesquels le brigadier trompette Soulas, qui après s'être un peu défatigué crut devoir profiter de la liberté relative que nous avions obtenue pour faire

subir un lavage consciencieux à son pantalon, qu'il suspendit ensuite en dehors à une fenêtre, dans le but de le faire sécher pendant la nuit. Mais il avait compté sans son hôte, je veux dire sans la délicate attention de nos braves Allemands dont la convoitise ne se bornait pas toujours aux pendules ; ceux-ci en effet, apercevant à la fenêtre un pantalon rouge, s'empressèrent de le décrocher et de partir avec. On juge de la douloureuse surprise de notre ami Soulas, lorsque le lendemain matin, il constata la disparition de son « indispensable ». On devait partir au petit jour, et il n'avait plus que son caleçon ! L'aubergiste, heureusement, eut pitié de sa situation, et le tira d'embarras en lui donnant un pantalon noir, qu'il s'empressa de revêtir, après quoi nous regagnâmes le gros du convoi.

« Toujours sous une pluie battante, qui nous glaçait à travers nos vêtements, impuissants à nous garantir, nous arrivons à Noviant, terme de nos étapes, et où nous devons prendre le chemin de fer jusqu'au lieu de notre captivité. On nous entasse dans des wagons à bestiaux, cinquante environ par voiture, puis on ferme hermétiquement toutes les ouvertures, et le train se met en marche.

« Au bout de peu de temps, l'atmosphère de notre prison roulante devient absolument irrespirable, et nous sommes réduits à appliquer tour à tour la bouche sur les petits trous ronds pratiqués dans les parois du wagon, et destinés à laisser passer au dehors les cordes à l'aide desquelles l'on attache les bestiaux. Nous parvenons de la sorte à aspirer un peu d'air frais dont nous emplissons avidement nos malheureux poumons.

« A Nancy, le convoi s'arrêta un moment, nous fûmes l'objet d'une manifestation sympathique de la part des habitants de la ville, massés le long des talus. « Donnez-nous vos adresses, nous criaient ces braves gens, et nous écri-

rons à vos familles ! » Tout heureux de l'occasion qui s'offrait de pouvoir donner signe de vie aux miens, je déchirais en hâte quelques feuillets de mon carnet de route, dont je ne me suis jamais séparé pendant la campagne, j'y inscrivis plusieurs adresses pour moi et quelques-uns de mes gardes, et je les jetai à mes compatriotes, qui s'empressèrent de les recueillir. Les Nancéens tinrent leur promesse et donnèrent de nos nouvelles à nos parents, qui furent, on le pense, bien heureux de les recevoir.

« Le train, continuant sa marche, pénétra en Allemagne. Lorsqu'on arrivait dans une ville, on arrêtait quelques instants et les soldats préposés à notre garde ouvraient les portières des wagons, non pas dans le but de nous permettre de respirer, mais uniquement pour montrer les prisonniers à la foule... Et c'était, de la part de cette populace teutonne, des cris et des injures qu'il nous fallait dévorer en silence. Ce n'était pas assez de la défaite et de la captivité, il fallait encore vider jusqu'à la lie le calice de l'humiliation !!...

*
* *

« Après plusieurs jours et nuits de ce long et triste voyage, nous arrivâmes à Coblentz. Près de la ville, se trouve le camp de Karthous, situé sur un plateau d'où l'on domine la plaine. C'est là que nous fûmes conduits, pour y rester jusqu'à nouvel ordre. Nous avions pour abris des tentes rondes, et on prit soin de nous pourvoir de paille et de couvertures, de sorte que nous n'eûmes point trop à souffrir du froid pendant cet hiver, qui fut particulièrement rigoureux. Notre séjour au camp dura jusqu'au mois de janvier. Là, notre ordinaire comprenait deux repas par jour composés de fayots, ou de lentilles, cuits à l'eau, avec

une portion de lard ou de bœuf salé. Le matin on nous donnait du café noir.

« Cette nourriture n'était pas, comme on peut en juger, des plus succulentes : néanmoins, tous mes hommes se portaient assez bien. Par contre, ceux des autres corps étaient fort éprouvés par la dyssenterie, qui s'était mise à sévir avec violence. Tous les jours, c'étaient de nouveaux enterrements, souvent dix à la fois.

« Moi-même je fus atteint de la maladie, et je craignis vivement de ne pas guérir, et d'être forcé de lâcher prise.

« Parfois j'entendais, dans les tentes voisines des voix qui disaient : « — Notre chef n'ira pas loin, il est f... » propos qui n'étaient guère faits pour me relever le moral. Pourtant je combattis de mon mieux ma détresse physique et morale, et je finis par triompher.

« Pour tromper l'ennui de l'inaction et nous distraire quelque peu, nous avions la ressource de faire d'interminables promenades autour de l'enceinte du camp, à l'intérieur, bien entendu. Cette enceinte était fermée de palissades en planches entre les joints desquelles on pouvait voir ce qui se passait au dehors, et réciproquement. Force curieux se pressaient contre ces palissades pour voir les prisonniers, tels des animaux exotiques dans un parc. Beaucoup avaient les poches pleines de petits pains et de tartines qu'ils jetaient à l'intérieur, par dessus la clôture. Etait-ce commisération de leur part, ou bien n'était-ce pas plutôt pour l'amusement de voir les malheureux soldats se précipiter sur la proie qu'on leur jetait ainsi, se bousculant et s'arrachant cette pâture ? je l'ignore. Quoi qu'il en soit nous eûmes plus d'une fois le spectacle répugnant de voir ainsi des hommes se jeter comme une meute affamée sur les morceaux de pain qu'on leur lançait du dehors.

« *Jamais aucun de nous ne se baissa, pour en ramasser*

un ; nous eussions préféré souffrir dix fois plus ; dans notre amour-propre national, nous dédaignions la pitié des Allemands, aussi bien que leur haine.

« Parfois, on nous autorisait à sortir du camp pour aller dans les environs, en promettant, naturellement, de ne pas nous écarter. Un jour que, muni d'une permission régulière, j'étais sorti en compagnie d'un adjudant de la ligne, pour faire une promenade sur les bords de la Moselle nous fûmes appréhendés, le soir, par une patrouille de soldats prussiens, qui malgré nos protestations, et sans vouloir rien entendre, nous conduisirent, à travers champs, jusqu'à un baraquement où se trouvait leur poste. Là, nous essayâmes en vain de faire comprendre que nous n'étions pas en défaut, et que nous avions l'autorisation de sortir du camp. Le chef de poste dressa un rapport, dans lequel il nous accusait de vouloir déserter, et séance tenante nous fit pousser brutalement par ses hommes dans une cellule de deux mètres de long sur un de large, où on nous enferma. Ne sachant pas ce qui allait nous arriver, nous passâmes la nuit dans la plus grande inquiétude, et les heures nous paraissaient interminables, dans cette étroite gêole, où nous avions juste la place de nous allonger, serrés l'un contre l'autre. Dès le matin, nous nous mîmes à frapper dans la porte, réclamant contre cette détention illégale autant qu'absurde, et demandant qu'au moins on nous permît de nous expliquer, mais les factionnaires qui nous gardaient au dehors, le fusil armé, ne comprenaient pas nos protestations, et se bornèrent à nous inviter au calme, dans leur langue gutturale, en appuyant cet avis de démonstrations significatives. La journée se passa de la sorte, sans même, que l'on nous donnât rien à manger, et nous nous demandions si on avait l'intention de nous laisser mourir de faim dans cette cabine

lorsque, vers cinq heures du soir, un officier prussien vint nous annoncer que le lendemain matin, nous passerions devant le conseil de guerre, après quoi il s'en retourna sans nous laisser le temps de faire la moindre observation. « — Rien à faire, dit l'adjudant, encore une nuit comme l'autre à passer là ». Et nous nous résignâmes.

« Le lendemain, on nous mena sous bonne escorte, devant le conseil de guerre, composé de plusieurs officiers en grande tenue... Leur procédure fut des plus sommaires, ni plaidoirie, ni interrogatoire ; on se borna à délibérer sur notre cas, sans nous demander d'explications, après quoi nous fûmes envoyés, l'adjudant, je ne sais plus où, et moi dans les casemates du fort de Coblentz.

« Là, je connus pendant quatre jours, « la paille humide des cachots », dans un réduit sombre et froid, où je passais la plus grande partie du temps couché par terre, attendant impatiemment la fin de cette réclusion imméritée. La nourriture d'ailleurs, était encore plus maigre qu'au camp. Mes camarades, cependant, avaient appris mon aventure, et vinrent plusieurs fois pour me voir, mais la consigne était impitoyable et l'accès de mon cachot leur était sévèrement interdit. Ce fut donc, on peut le penser, avec un soulagement immense, qu'au bout de quatre jours de casemate, je me vis réintégré au camp auprès de mes compagnons d'infortune.

*
* *

« Le jour de Noël ne passa pas complètement inaperçu, et par une attention qui n'est pas sans étonner de la part des Allemands, les prisonniers participèrent eux aussi, à la fête. Tandis que, mélancoliques, nous pensions au carillon joyeux qui, sans doute, tout là-bas, au-delà des

Vosges neigeuses, et malgré les affres de l'Année Terrible, lançaient dans les airs leurs frémissantes envolées, appelant les fidèles à la messe nocturne, nous fûmes agréablement surpris, lorsque, vers minuit, il nous fut fait, par les soins de nos chefs prussiens, une distribution extraordinaire de vivres : du pain, du vin, du boudin et des saucisses, les saucisses chères aux palais teutons ; ce festin inattendu sur la terre ennemie fut comme un rayon de soleil au milieu des tristesses de la captivité, et la vieille gaieté française, reprenant le dessus, nous pûmes oublier un moment nos malheurs en buvant à la France, notre infortunée patrie, et au prompt retour.

« Quelques jours après, vers huit heures du soir, Soulas, notre brigadier trompette, qui se trouvait en possession d'un fifre ou flageolet quelconque, plus ou moins artistement confectionné par lui sans doute, se mit avant de rentrer sous sa tente, à jouer un air de retraite. Quelques-uns d'entre nous, dont j'étais, commencèrent à l'accompagner en imitant, avec leurs voix, divers instruments ; puis nous nous mîmes en marche, en chantant et en jouant, parmi les tentes. Au bout de quelques minutes, presque tout le camp était massé en colonne serrée, et chantait la retraite à plein gosier, sans souci des soldats prussiens, qui nous regardaient ébahis, se demandant si cette manifestation était le commencement d'une révolte. Notre plaisir fut de courte durée. Bientôt, en effet, notre promenade improvisée ayant été signalée télégraphiquement à qui de droit, une violente détonation nous interrompit : c'était un coup de canon tiré du fort dans le but sans doute de nous inviter au silence ou de donner l'alerte à la garnison. Bientôt une nuée de Prussiens armés se précipita sur nous, nous forçant à nous taire et à quitter les

rangs, et nous contraignit brutalement avec force injures à rentrer sous les tentes.

*
* *

« Etait-ce à la suite de cet incident, ou ce qui est plus vraisemblable, les événements de Paris influaient-ils sur notre sort ? je l'ignore, mais nous ne restâmes plus longtemps à Karthous, et au bout de peu de jours, tout le camp était expédié sur la Poméranie, pour être définitivement installé à Stalp, non loin de la Baltique.

« Le jour du départ, on était en janvier, la neige tombait à gros flocons, et couvrait d'une épaisse couche blanche le sol, les maisons et les arbres, et le froid, un froid tel qu'on n'en ressentit plus de longtemps après cet affreux hiver, nous pénétrait et nous glaçait jusqu'aux os. Cheminant péniblement dans cette neige où l'on enfonçait à mi-jambe, nous longions la ville de Coblentz pour nous rendre à la gare où nous devions prendre le train. Soudain, j'entendis un appel rauque ; il me sembla discerner mon nom, prononcé moitié en français, moitié en allemand, c'était bien moi que l'on interpellait ; sur la permission de l'officier préposé à notre garde, je sortis de la colonne et me dirigeai vers celui qui m'appelait. Je reconnus alors un bourgeois de Coblentz, qui s'intéressait aux prisonniers, et chez lequel j'avais eu, pendant notre séjour à Karthous, l'occasion d'aller diner deux ou trois fois. Cet homme charitable m'apprit qu'il avait reçu, pour m'être remise, une caisse de vivres divers que j'avais demandée à un de mes frères habitant Cherbourg, et qui, me sachant malade, s'était hâté de me l'expédier. C'est cette caisse qu'il venait m'apporter avant le départ. Je le remerciai chaleureusement de sa bonté, et après quelques paroles échangées, il me serra fortement la main, et nous nous sépa-

râmes. Déjà la tête de colonne avait pris de l'avance et lorsque je repris le rang je me trouvai dans les derniers. Mon garde, qui m'avait attendu voulut se charger du précieux fardeau, qu'il porta jusqu'à la gare : c'est à peine s'il eut le temps de le faire ; les soldats prussiens nous poursuivaient, impatients. Néanmoins, la caisse qui contenait des victuailles de toutes sortes : conserves, tapioca, lait concentré, pruneaux, etc., arriva intacte à destination et fut d'un grand secours pendant le voyage.

« On nous fit monter dans des wagons français de 3me classe, au nombre de dix par compartiment. Il nous semblait que nous n'étions plus prisonniers, tellement nous avions encore présentes à l'esprit ces journées, et ces nuits atroces passées quelques semaines auparavant, dans les wagons à bestiaux qui nous avaient amenés à Coblentz. Le train filait doucement, et les paysages blancs défilaient sans cesse devant nos yeux ; parfois, en pleine campagne, un arrêt brusque qui nous jetait les uns sur les autres ; on laissait passer d'autres trains, qui encombraient alors toutes les lignes, ramenant de France des hommes et du matériel de guerre, les combattants et leur butin ! Le voyage dura plusieurs jours de la sorte.

« Nous passâmes par Cologne, Magdebourg, Brandebourg, Berlin, Stettin et d'autres villes où l'on nous faisait descendre pour nous donner nos repas, soupe ou autre chose, dans de grands baraquements en planches, où avaient eu lieu peu de temps auparavant des banquets et réunions joyeuses pour célébrer le triomphe. Des drapeaux, des guirlandes de fleurs, des couronnes de verdures encadraient encore les noms des villes prises et des batailles gagnées, et c'est devant ces emblèmes de notre écrasement qu'il nous fallait, sanglante ironie, prendre notre

maigre pitance sur les tables mêmes où l'on avait banqueté en l'honneur de notre défaite.

« A Berlin, surtout, dans un grand hall qui avait servi récemment de salle de festin, le décor était d'une extravagance particulière : au-dessus des tables étaient suspendus au plancher par le cou ou par les pieds de petits soldats de plomb peint, représentant nos généraux et Napoléon III ; c'était une invention de la spirituelle gaieté prussienne, qui trouvait évidemment drôle d'insulter de la sorte à notre dignité et à notre malheur. En traversant le hall avec la gamelle de soupe que je venais de recevoir à la distribution, je parvins, en me haussant sur la pointe des pieds, à décrocher un de ces petits soldats qui représentait l'Empereur ; je le cachai vivement dans ma manche. Si vite que j'eusse opéré, j'avais été aperçu ; j'entendis tout à coup, en effet, de violentes menaces, hurlées, d'une voix rauque par un soldat prussien, pas en plomb, celui-là ; je crus un instant que j'allais être renvoyé dans les casemates; heureusement, j'en fus quitte pour la peur et quelques bourrades, et je pus emporter mon petit Empereur en plomb que j'ai encore.

« On arriva enfin à Stalp, là, nous fûmes internés dans les écuries d'un quartier de cavalerie, où l'on avait dressé des lits de camp avec paillasses et couvertures. Notre vie alors recommença, triste et monotone, et dura ainsi jusqu'au mois d'avril ; jamais nous ne vîmes la couleur de la terre poméranienne ; la neige, en effet, tombait continuellement, recouvrant tout de son manteau ouaté. Le froid sévissait avec une violence inouïe, et notre principale occupation était de nous chauffer. Sous ce rapport, nous n'eûmes pas trop à souffrir. Les bâtiments où nous étions casernés étaient suffisamment clos et nous avions en outre

des poêles et du bois, de sorte que nous ne ressentions que fort peu les rigueurs de l'hiver.

« Pendant notre captivité, je reçus des lettres de mon colonel et un secours pécuniaire de l'Empereur pour ses fidèles cent-gardes. J'ai conservé pieusement les lettres de mon colonel que je transcris ci-après ; elles montrent quel homme nous avions pour chef et prouvent l'intérêt et l'attachement qu'il portait à tous ses cent-gardes.

« Les voici par ordre de date :

9 décembre 1870.

Mon cher Lemeland,

Je viens de recevoir votre lettre, elle m'a fait bien plaisir ; j'étais impatient d'apprendre comment vous étiez traité dans la triste position qui nous a été faite. Je suis heureux, bien heureux de savoir qu'au moins vous êtes tous en bonne santé. Prenez courage, ne perdez pas la patience, c'est une vertu militaire qui sert à supporter les revers et qui donne l'espérance d'un avenir meilleur.

Mes pauvres cent-gardes !... Je me reproche parfois de vous avoir emmenés vous tous, mes chers prisonniers ! Je vous avais triés comme les meilleurs parmi cette belle troupe d'élite, parce que je voulais donner à chacun de vous la récompense qui lui était due, et surtout consacrer cette récompense par le souvenir et l'honneur d'avoir escorté l'Empereur dans une guerre difficile et d'avoir combattu sous ses yeux.

Mais le sort des armes nous a été contraire, nous avons cette cruelle déception d'avoir été faits prisonniers sans même avoir tiré le sabre contre l'ennemi. Il est pénible aussi pour des cœurs comme les nôtres de savoir qu'on se

bat en France et de rester là les bras croisés, à attendre la fin des événements sans pouvoir y prendre part.

Quoiqu'il arrive, continuez à prouver par votre conduite convenable et digne, que vous méritiez un sort plus heureux : la dignité dans le malheur impose le respect. Evitez aussi de vous laisser entraîner à de vaines récriminations contre les autorités militaires, comme l'on fait malheureusement quelques officiers prisonniers comme vous. C'est non seulement un acte inconvenant, mais c'est une lâcheté de venir donner le coup de pied de l'âne à ceux qui sont dans le malheur. Plus tard, le jour se fera sur les événements : il sera temps alors de parler et de se former une opinion.

Pas plus que vous, mes bons amis, je n'ai de nouvelles de Paris, toute communication ayant cessé avec la capitale assiégée depuis le mois de septembre ; ne vous étonnez donc pas que vos lettres n'aient pas pu parvenir à leur adresse.

Moi-même je ne peux que bien rarement recevoir des lettres de chez moi, parce que les communications sont presque impossibles à travers la France. Ecrivez à mon fils, vous lui ferez toujours plaisir, parce qu'il vous aimait comme des frères, sachant que je vous aimais comme mes enfants.

Que cette lettre soit pour vous tous, qu'elle dise à chacun de vous, mes pauvres camarades, sous-officiers ou gardes que votre colonel n'a pas de plus vif désir que de vous voir bientôt libérés et de pouvoir vous serrer la main.

Adieu mes amis ; votre colonel :

VERLY.

***

22 janvier 1871.

Mon cher Lemeland,

Aussitôt que j'ai eu de vos nouvelles, j'ai fait part à l'Empereur de votre position à Coblentz. Sa Majesté m'a écrit un mot le 30 décembre dernier pour m'informer qu'elle avait pu vous envoyer un peu d'argent, (1) pour vous tous, afin d'améliorer votre position ; c'était je crois, quinze cents francs. Vous avez du recevoir cet envoi d'autant plus précieux que l'Empereur n'est pas riche. J'espère que vous avez dû remercier l'Empereur de ce secours ; si vous ne l'avez pas fait, il faut réparer immédiatement cette omission en signant tous la lettre que vous enverrez à Cassel au château de Wilhelmshœhe où se trouve notre Souverain.

C'est surtout dans l'adversité que les protestations d'un dévouement sincère sont les plus agréables à ceux qui en sont l'objet ; surtout aussi lorsque les officiers fous ou ambitieux ont renié dans certains mauvais journaux la main qui les avait élevés.

J'aime à croire que tous, malgré votre triste position de prisonniers, vous êtes restés ce que vous étiez avec moi,

---

(1) Voici la lettre écrite par l'Empereur au colonel Verly, à ce sujet :

Wilhemshœhe, 31 décembre 1870.

Mon cher Verly,

J'ai reçu avec grand plaisir votre dernière lettre et je vous remercie de l'expression de votre dévouement.

J'ai pu envoyer ces jours-ci quelques secours aux Cent-Gardes qui sont prisonniers à Coblentz, j'espère que cela aura tant soit peu amélioré leur position.

Croyez, mon cher Verly, à tous mes sentiments.

Votre affectionné,

NAPOLÉON.

c'est-à-dire de braves et vaillants cœurs toujours dévoués et prêts à tous les sacrifices.

Quel que soit l'avenir qui nous est réservé, il ne faut pas qu'on puisse vous reprocher la moindre faiblesse, ni la moindre tache à votre honneur de soldat. La dignité et la résignation dans le malheur sont des vertus de notre métier qu'il ne faut jamais perdre.

Serrez pour moi la main à tous mes braves Cent-Gardes et assurez-les de mes sentiments les plus affectueux.

Votre Colonel :

VERLY.

*
* *

18 février 1871.

Mon cher Lemeland,

J'ai reçu ce matin avec vive satisfaction la lettre que vous m'avez écrite de votre nouveau séjour. Je regrette qu'on vous ait éloigné, mais je suis heureux de voir que votre commandant a des égards pour vous ; il faut, par votre conduite à tous, continuer à les mériter ; la résignation est un devoir dans le malheur, il faut savoir attendre et espérer.

Aussitôt que j'ai eu connaissance de votre position au mois de décembre dernier j'en ai donné connaissance à l'Empereur ; il m'a écrit qu'il avait pu vous envoyer un secours pour améliorer votre position ; j'espère que vous l'avez reçu et que vous aurez adressé vos remerciements à S. M. ; cette faveur est d'autant plus précieuse que l'Empereur n'a pas beaucoup d'argent. Il est comparativement presque aussi pauvre que nous. Si vous ne l'avez pas remercié, réparez le plus tôt possible cette omission.

Veuillez m'envoyer la liste exacte de tous nos prisonniers et la nouvelle destination de chacun.

En fait de nouvelles de France, vous saurez qu'on a réuni une Assemblée législative, qui a mission de former une commission qui traitera avec la puissance prussienne des conditions de la paix.

Que l'espoir de la paix entre donc dans vos cœurs et soutienne votre courage.

Vous remercierez pour moi tous vos compagnons de l'assurance qu'ils me donnent de leur sincère dévouement. Ce dévouement, je l'accepte avec fierté, mais ils doivent savoir que leur attachement pour leur ancien colonel entraîne nécessairement le même attachement pour son souverain qui est dans le malheur.

Demandez leur si c'est ainsi qu'il le comprennent, et si je pourrai toujours, dans l'avenir, compter sur eux.

Je ne doute pas que la noblesse de leurs sentiments ne les porte à conserver un véritable dévouement pour l'auguste personne atteinte par l'adversité.

Que chacun me dise sincèrement sa pensée.

Adieu à vous, mon cher Lemeland, adieu à tous mes chers prisonniers ; dites leur de toujours compter sur les sentiments les plus affectueux dont je leur envoie l'expression.

Votre Colonel :

VERLY.

*
* *

28 février 1871.

Mon cher Lemeland,

J'ai reçu votre lettre avec les témoignages de dévouement de tous vos camarades d'infortune ; remerciez-les en mon nom ; je comptais bien que de braves cœurs comme les vôtres resteraient toujours fidèles à la voix de l'honneur. Quelle que soit la destination que vous puissiez rece-

voir dans quelques jours, il faut que vous me teniez tous au courant de vos changements de résidence, afin que je puisse toujours savoir où vous trouver.

Vous remercierez pour moi votre commandant pour les bontés qu'il a pour vous. Je désire vivement que vous me donniez bien lisiblement écrits son nom et ses qualités, afin que je puisse un jour reconnaître ce qu'il a fait pour vous. Vous saurez que la paix est signée sauf la ratification par l'Assemblée nationale.

Que vos cœurs, mes bons amis, s'ouvrent donc à l'espoir d'une prochaine liberté ! Je suis tout heureux de vous annoncer cette joie.

Je vous serre à tous, bien cordialement, la main.

Votre colonel,

VERLY.

*
* *

« Enfin, un jour on nous annonça que ceux d'entre nous qui voudraient partir étaient libres, à condition toutefois de payer le voyage. Quelques-uns profitèrent de la permission. Mais l'officier prussien qui nous surveillait nous ayant engagés à patienter encore quelques jours, assurant qu'il tenait de bonne source que nous serions bientôt tous rapatriés sans avoir rien à débourser, je résolus de suivre ce conseil. Bien m'en prit, car peu de jours après, en effet, nous partions tous par trains spéciaux, et nous arrivâmes à Berlin avant ceux qui étaient partis plus tôt et avaient payé leurs places.

« Tout à notre joie du prochain retour, les péripéties du voyage nous laissaient complètement indifférents, à tel point que je n'ai conservé souvenir précis, ni du temps qu'il a duré, ni de l'endroit exact par où nous sommes rentrés en France.

« Nous étions d'ailleurs accablés de fatigue et presque inconscients de ce qui se passait autour de nous ; ayant, pour la plupart, les jambes enflées, nous ne pouvions ni marcher, ni même descendre hors du wagon, lors des arrêts. Je me souviens cependant cependant que le train s'arrêta longuement vers Thionville, et que l'officier prussien qui nous conduisait fit dételer la machine et partit seul avec le mécanicien et le chauffeur pour Metz, où il allait sans doute chercher des ordres. Au bout de deux ou trois heures seulement, le train se remit en marche, jusqu'où ? je l'ignore, ma mémoire, ainsi que mes notes, me faisant défaut.

« A une station dont le nom m'échappe, et où nous devions être remis à nos compatriotes, l'officier nous fit descendre, procéda à l'appel et remit l'état nominatif des prisonniers à un officier français qui, après avoir pris livraison de son troupeau humain, lui en donna récépissé...

« Qu'il était loin, alors, le départ des Tuileries !!!...

« On nous donna à chacun un pain de munition et la colonne se mit en marche à pied. Harassés de fatigue, abrutis par la captivité, et presque tous, plus ou moins malades, nous cheminons péniblement comme un bétail inconscient, qui se laisse conduire où on veut le mener. Ah ! qu'il était triste ce retour dans la patrie, malgré le soleil printanier, qui en ces jours d'avril mettait sur les choses sa note gaie, et semblait vouloir rappeler l'espérance, après les douleurs du long hiver qui venait seulement de finir...

« Nous arrivâmes de la sorte à St-Germain-en-Laye. C'est à partir de là seulement que mes souvenirs se réveillent d'une façon suffisamment précise. Des billets de logement nous ayant été distribués, je me trouvais cantonné, avec trois de mes camarades, chez un propriétaire

que nous parûmes gêner beaucoup, car il nous reçut fort mal, et voulut nous envoyer loger à près d'un kilomètre de là. Voilà le premier accueil que nous recevions sur la terre de France !... Irrité de la résistance du maître du logis, je protestai énergiquement contre sa dureté. « Vous êtes « moins charitable que les Prussiens, m'écriai-je. Puisque « mon billet me désigne votre maison, j'ai le droit de loger « chez vous et j'y reste.» Ce disant, je me débarrasse de mon bagage et me roulant dans mon manteau, je m'étends sur le plancher de l'appartement... Mes camarades suivirent mon exemple. Un quart d'heure après, la maîtresse de la maison nous fit donner des matelas et des couvertures, et nous pûmes reposer un peu, ce dont nous avions grand besoin.

*
* *

« Le lendemain matin nous partions pour Versailles, l'étape fut longue, car il nous tardait d'être arrivés pour reprendre les armes. Nous fîmes en ville une entree peu triomphale, hélas ! Quel triste spectacle, en effet, que celui de ces hommes hâves et déguenillés, revêtus d'uniformes souillés et méconnaissables, dont plusieurs traînaient d'étranges accoutrements faits de manteaux et de couvertures transformés maladroitement en vestes et en pantalon, la plupart chaussés de sabots !

« Et pourtant ce n'était pas de compassion qu'était animée la foule ou plutôt la populace dont les deux haies compactes se pressaient sur notre passage ; pour ces débris qui rentraient ainsi rompus de fatigue et minés par la misère, il n'y avait dans les regards qu'une curiosité mêlée d'un vague dédain et sur les lèvres que des quolibets ineptes.

« Nous étions indignés. Comme nous traversions la place pour arriver au quartier de cavalerie où se trouvait l'état-major de l'armée, j'entends une voix assez forte sortant du flot humain qui s'était mis à escorter la colonne, proférer cette apostrophe à mon adresse : «—Ce chef pourrait bien, lui aussi, arracher la couronne qu'il a sur son képi ! » « — Lemeland, me dit un sous-officier, entendez-vous ces braillards ?» «— Oui», répondis-je, je me retournai alors et toisant le groupe d'où était partie l'insulte : « — Combien êtes-vous, m'écriai-je, pour venir l'enlever ? Si vous n'êtes qu'un seul, allez donc chercher deux sabres, car c'est avec la pointe qu'on nous les arrache, à nous autres, nos insignes ! je vous attends ». Inutile de dire que j'attends encore. L'N et la couronne sont restés fièrement campés sur mon képi que j'ai porté jusqu'au 31 mai.

« En arrivant au quartier général, l'officier qui nous conduisait nous fit arrêter à la grille, et s'en fut chercher des ordres près de l'état-major ; après plus d'une heure d'attente, nous le vîmes revenir seul, et nous fûmes très étonnés lorsqu'il nous dit simplement d'aller coucher au camp de Satory ; de nous donner à manger, il n'en fut même question. Et pourtant, nous n'avions pas de vivres et la faim nous tenaillait d'une manière atroce, nous aurions pu, je crois bien, couper des clous avec nos dents. C'est dans cet état qu'au lieu de s'occuper de nous vêtir et de nous procurer de la nourriture, on nous livrait à nous-mêmes et nous envoyait nous ne savions pas trop où, sans personne pour nous conduire ! C'est ainsi que la France recevait dans son sein ceux qui depuis huit mois avaient pâti et souffert pour elle !... Refoulant l'irritation qui me montait intérieurement, je tachai de relever le moral de mes hommes. «Allons, leur dis-je, du courage ! Puisqu'on nous dit d'aller à ce camp, allons-y, nous finirons bien

toujours par trouver quelque chose à nous mettre sous la dent». Et nous nous dirigeâmes vers Satory, en demandant notre chemin à tous les agents de police que nous rencontrions. Nous arrivâmes enfin à ce maudit camp, qui se composait seulement de quelques tentes désertes, dans lesquelles il n'y avait ni paille, ni couvertures, ni rien... Nous nous installâmes tant bien que mal dans ces misérables réduits, et la nuit se passa à méditer amèrement sur le sans-souci d'une administration, qui laissait errer ainsi à l'abandon, sans vivres, sans effets, ni secours d'aucune sorte, des hommes pleins de courage et de bonne volonté, qui ne demandaient qu'à reprendre les armes et à marcher contre les ennemis du dedans, plus terribles, peut-être, que ceux du dehors. Nous savions, en effet, quelle était la situation intérieure de la France. Avant notre départ d'Allemagne, nous avions été prévenus par les officiers prussiens, que nous aurions, en revenant en France, à lutter contre les insurgés. « En rentrant chez vous, nous disaient-ils, il vous faudra reprendre les armes : les révoltés brûlent Paris, et c'est maintenant que vous vous battrez, peut-être contre vos parents, vos amis. » Et cet espoir de nous rendre utiles enfin, nous avait soutenus jusque-là.

« Pleins de haine contre les communards forcenés qui mettaient Paris à feu et à sang, nous avions hâte de participer à leur écrasement, et au lieu de cela, nous nous trouvions abandonnés, sans équipements, sans vivres, sans ordres, sans chefs...

« Oh ! incurie coupable d'une administration paperassière et ignorante !... Combien nos ennemis nous avaient appréciés à notre juste valeur, eux si bien organisés, si bien commandés ! Ce manque d'organisation, ce désarroi que nous retrouvions dès notre retour en France, c'était bien le même que celui qui, peu de mois auparavant, avait

été la cause première de notre défaite. Chaque fois que nous nous sommes trouvés en présence d'officiers supérieurs prussiens, leur impression nous a toujours paru la même : « Vous autres Français, répétaient-ils, vous êtes une nation vaillante ; votre armée est courageuse et belle, les soldats se sont battus comme des lions, les officiers sont braves, mais la direction manque ; les bonnes volontés sont paralysées par des administrations routinières et incapables d'une organisation pratique. D'ailleurs, vous avez chez vous trop d'ambitions concurrentes, trop d'agitations politiques, et enfin ce qui vous a perdus, vous avez de *mauvais diplomates*. Voilà les causes de votre écrasement. » Cette appréciation si juste de nos ennemis se passe de commentaire.

« Le lendemain matin, nous nous mîmes en campagne chacun de notre côté pour trouver quelques vivres : puisqu'on nous négligeait, c'était à nous de pourvoir à notre ravitaillement, ce que nous fîmes tant bien que mal.

*
* *

« Cet état de choses dura plusieurs jours, durant lesquels notre enthousiasme se refroidit sensiblement, et fit place chez la plupart à des récriminations, hélas ! trop justifiées.

« Cependant, le général du Barail fit donner ordre de nous réunir à Viroflay pour nous enrégimenter. Nous nous rendîmes à l'endroit indiqué, où étaient massés les derniers corps de troupes revenant d'Allemagne. Je me plaçai avec mes compagnons de captivité, en tête de ces débris d'armée. Bientôt le général apparut, avec deux officiers. Après avoir embrassé d'un coup d'œil cette masse d'hommes sans armes, et déguenillés, il s'avança vers la tête de ligne

et commença son recensement par le peloton des cent-gardes.

« Maréchal des logis chef, me dit-il, comment vous nommez-vous ?... Je vous incorpore aux cuirassiers. »

*
* *

Nous arrêtons là le récit du maréchal des logis chef Lemeland.

Ajoutons que cet excellent et brave soldat prit sa retraite et se retira à Valognes dans la Manche, où il donna l'exemple du devoir, de la fidélité au souvenir et de l'amour de la Patrie. Lameland est mort le 17 décembre 1907.

Quelques jours avant sa mort, avait lieu, à Paris, le déjeuner annuel des Anciens Cent-Gardes, Lameland alité, n'avait pu s'y rendre et nous avait adressé la touchante lettre qui suit :

« Valognes, le 20 novembre 1907.

A M. le baron Verly, président de l'Association amicale des anciens cent-gardes.

Mon cher président,

Je viens, à mon grand regret, vous annoncer mon absence pour cette année à notre déjeuner familial des Anciens Cent-Gardes.

Depuis trois mois je suis alité et fort souffrant.

Donc, à l'année prochaine, si toutefois Dieu me prête vie.

Je suis vraiment sensible, mon cher président, vous que j'ai connu et aimé tout enfant, aux nombreuses marques de sympathie que vous m'avez toujours données, et je viens, ainsi que Mme Lemeland, vous en remercier de tout

cœur, en vous offrant ainsi qu'à Mme la baronne, nos hommages les plus respectueux.

Puis, veuillez bien dire aux camarades, tous mes regrets de ne pas les voir cette année et qu'ils sachent bien que si Dieu me rappelle à lui bientôt — car pour nous on bat le rappel là-haut — leur vieux maréchal des logis chef quittera ce monde en chrétien, en soldat.

Vive la France ! Vive l'Empereur !

LEMELAND,

Maréchal des logis chef aux Cent-Gardes,
Vieux vétéran de l'ancienne armée. »

CHAPITRE IX

Papiers abandonnés à Sedan

Logements de la Maison de l'Empereur à Metz. — Changements de domicile. — Divers fac-similés. — Extraits des registres de correspondances entre Saint-Cloud, les Tuileries et le Quartier Impérial de l'armée du Rhin.

Nous avons retrouvé en 1896, à Sedan, une sacoche en cuir noir avec la plaque *Armée du Rhin* et l'aigle impérial; dans cette sacoche, abandonnée dans l'affolement de la capitulation, se trouvaient plusieurs documents relatifs aux courriers, aux estafettes, à la poste, aux résidences, aux changements de domicile de l'Empereur et des personnages du quartier impérial ; nous en publions dans cet ouvrage une très légère partie qui pourra, nous n'en doutons pas, intéresser nos lecteurs.

On retrouvera là des noms de disparus, de morts récents, des dates de correspondance à méditer : tout cela depuis le 29 juillet 1870 jusqu'au 29 août, jour où tout cesse brusquement sous la rapidité des évènements qui s'enchaînent, sous l'avalanche des catastrophes, jusqu'à l'écroulement de Sedan.

Donnons d'abord les logements de la maison de l'Empereur à Metz, au début de la campagne (1).

*
* *

MAISON DE L'EMPEREUR

(Logements de Metz, Juillet 1870)

Docteur Conneau. — Préfecture, 1er étage.

Docteur Corvisart. — Préfecture, rez-de-chaussée.

M. Pietri — Préfecture, 1er étage.

M. Daru. — Hôtel de Metz, chambre n° 8.

Général de Courson. — Préfecture, rez-de-chaussée.

M. Raymond Hulin. — Préfecture, 1er étage.

Lt-Colonel Tascher de la Pagerie. — Préfect. 1er étage.

M. Lepic. — Hôtel de Paris, chambre n° 20.

M. Davillier. — Préfecture, rez-de-chaussée.

M. Amiot. — Préfecture, 1er étage.

M. de Crauzat. — Préfecture, rez-de-chaussée.

Général de Béville. — Préfecture, 1er étage.

Commandant Rouby, chez M. Bastien. — 13, quai St-Piere, 1er étage.

Général Prince de la Moskowa. — Préfecture, 1er étage.

Général Castelnau. — Préfecture, 1er étage.

Général Canu. — Hôtel de Metz, chambre n° 19.

Général Waubert de Genlis. — Hôtel de Metz, chambre n° 10.

Général Reille. — Hôtel de Metz, chambre n° 11.

Général Pajol. — Hôtel de Metz, chambre n° 7.

Général Favé. — Hôtel de Metz, chambre n° 18.

Docteur Larrey, chez M. Bastien. — 13, quai Saint-Pierre, 2me étage.

Docteur Auger, chez M. Bastien. — 13, quai Saint-Pierre, 2me étage.

(1) Toutes les pièces que nous publions ci-après sont officielles : elles sont revêtues des timbres de l'époque ou de signatures faisant foi.

L'Abbé Métairie, chez M. Henriet. — 1er étage.
Commandant Lamey. — Préfecture, 1er étage.
Capitaine Clary. — Hôtel de Paris, chambre n° 19.
Capitaine Hepp. — Hôtel de Paris, chambre n° 4.
Capit. d'Hendecourt. — Hôtel de Paris, chamb. n° 7.
Capitaine Dreysse. — Hôtel de Paris, chambre n° 9.
Capitaine de Morcourt. — Hôtel de Paris, ch. n° 14.
Capitaine de Trecesson. — Hôtel de Paris, ch. n° 16.
Capitaine de Lauriston. — Hôtel de Paris, ch. n° 21.
Capitaine Pierron. — 13, rue des Parmentiers.
M. Raimbeaux. — Hôtel de l'Europe, chambre n° 24.
M. Bachon. — Préfecture, 1er étage.
Capitaine Faverot. — Hôtel de l'Europe, ch. n° 32.
M. d'Aure. — Hôtel de l'Europe, chambre n° 35.
M. de Canisy. — Hôtel de l'Europe, chambre n° 42.
M. de Massa. — Hôtel de l'Europe, chambre n° 44.
Colonel Verly. — Hôtel de l'Europe, chambre n° 4.
Maréchal Lebœuf. — Préfecture.
Colonel d'Ornant — Préfecture.
M. d'Estouvelles. — Préfecture.
M. Molher. — Préfecture.
M. Boucheron. — Préfecture.

*
* *

Après la distribution des logements à Metz, nous donnons ci-dessous la composition du Cabinet et Etat-Major du Maréchal Lebœuf :

CABINET ET ETAT-MAJOR DE S. E. LE MARECHAL LEBŒUF

Cabinet

Colonel d'Ornant.
Lieutenant-Colonel de Clermont Tonnerre.

GROUPE DE CENT-GARDES PRISONNIERS
(Camp de Coblentz 1870-1871). (*Collection du baron A. Verly.*)

Pl. VI

Aides de camp

M. Mojon, chef d'escadrons.
M. Gavard, capitaine.
M. Thibault, capitaine.
M de la Carte, capitaine.
M. de la Ferté, capitaine.
M. Senecter, capitaine.

Officiers d'ordonnance

M. Duvivier, capitaine au 4e cuirassiers.
M. Laurent de Varu, lieutenant au 1er hussards.
M. Petit de Coupvay, lieutenant d'artillerie.
M. Radiguet, lieutenant au 69e de ligne.

Personnel civil

M. d'Estouvelles, chef de section du Cabinet du Ministre.
M. Molher, employé au Ministère.

Administration

M. Dehau, commis principal de 1re classe.
M. Loiseau, détaché du bureau de la cavalerie.
M. Beau, détaché du bureau de l'infanterie.

***

Fac-similé authentique d'un bon de l'Armée du Rhin en 1870

ARMÉE DU RHIN

NOTA. — Il sera établi des bons distincts pour les vivres et les fourrages.

(Corps) .....

M. ..... GRADE .....

BON pour ..... *rations*

d .....

.....

.....

.....

A ..... le 1870

VU :

Le Sous-Intendant militaire,

Metz, imp. J. Verronnais, 870

Un reçu pour le Prince Impérial. Signé par M. Félix Vervoort (premier valet de chambre de l'Empereur).

Reçu du payeur chef du service des Postes de l'Empereur, une valeur cotée, originaire de Nancy, pesant 79 grammes, inscrite sous le n° 1262 et destinée à S. A. le Prince Impérial.

Le 29 juillet 1870.

Signé : FÉLIX.

Autre reçu de M. Ch. Lafont.

Reçu de M. de Crauyat, payeur particulier, une dépêche composée d'un paquet de lettres et de 49 lettres char-

gées. Cette dépêche lui avait été remise par erreur au Chesne par l'Etat-Major du Maréchal Mac-Mahon.

Stonne, le 29 août 1870.

Signé : LAFONT.

***

Quelques indications de changements de résidence de personnes faisant partie du quartier Impérial.

(*De Metz à Sedan*)

M. le baron Larrey, médecin en chef de l'armée. (Renvoyer ses lettres au grand quartier général du Maréchal Bazaine).

M. le Docteur Auger, 36, rue de Ponthieu, à Paris.

M. Faverot de Kerbreck, cour Gaulaincourt, au Louvre, à Paris.

Général Canu, à Paris.

Baron Lambert, à la suite du Général Forton.

Comte Aynard de Clermont Tonnerre, à Paris.

Vicomte Pierre Daru, 75, rue de Lille, à Paris.

Fichet Désiré, 75, rue de Lille, à Paris.

Godefroy, aux écuries de l'Empereur, 101, quai d'Orsay.

Gaston Monaud, aux écuries de l'Empereur, Place du Carrousel.

Voici le fac-similé authentique des récépissés d'envois du palais de Saint-Cloud à l'Armée du Rhin. Nous donnons le premier in-extenso : pour les suivants, nous nous contenterons d'indiquer la date et les destinataires. Ce service était fait par des estafettes.

N° 496

Août 1868. — Cour 94.

SERVICE PAR ESTAFETTES

DIRECTION GÉNÉRALE DES POSTES

DÉPÊCHES du Palais de Saint-Cloud pour le Quartier Impérial de l'Armée du Rhin

I ENVOI

30 Juillet 1870

1 *M. Amiot, télégraphe.*

1 *Cte Clary, aide de camp de S. A. le Prince Impérial.*

1 *M. Uhlmann, valet de chambre de S. A. le Prince Impérial.*

2 *Inspecteur du Télégraphe.*

5

Fait à Saint-Cloud, le 30 juillet 1870

Le Receveur des Postes,
Ch. MORIN.

Le verso était fait ainsi qu'il suit :

(1) Le reçu ci-contre doit être rempli et signé par le Receveur du bureau de destination de l'estafette.

(1) Les dépêches et paquets ci-contre énoncés se sont trouvés dans le porte-manteau apporté par le sieur *Bareau*, postillon du relais de

NOTA. — Les Receveurs des Postes énonceront ici celles des dépêches qui ne se seraient pas trouvées.

Fait à Metz, le 31 du mois de juillet mil huit cent soixante dix.

Le Receveur des Postes,
KRAFT

Nous notons à la suite, et par dates, tous les envois faits du palais de Saint-Cloud au quartier Impérial de l'Armée du Rhin ; tous sont énoncés sur des feuilles semblables à celle ci-dessus, nous n'inscrirons que la date et le nom des destinataires :

De St-Cloud 31 juillet 1870

2. Comte Clary, aide de camp de S. A. le prince Impérial.
2. Inspecteur divisionnaire du télégraphe.
1. Inspecteur en chef du service télégraphique.

De St-Cloud 1er août 1870

1. S. M. l'Empereur.
1. Général Courson.
1. Ch. Thuillier.
1. Galland.
1. comte Clary.
2. Raymond Hulin.
1. Inspecteur divisionnaire des télégraphes.
Journal, Bachon, écuyer du Prince Impérial.

De St-Cloud 2 août 1870

1. comte Clary.
1. Félix Vervoort, valet de chambre de l'Empereur.
1. Uhlmann, valet de chambre du Prince Impérial.
1. Inspecteur des télégraphes.

De St-Cloud 3 août 1870

2. S. M. l'Empereur.
1. S. M. le Prince Impérial.
1. Félix Vervoort.
2. comte Clary.
1. Commandant Lamey.

De St-Cloud 4 août 1870

1. Uhlmann.
1. comte Clary.
1. Commandant Lamey.

De St-Cloud 5 août 1870

1. Général Courson de Villeneuve.
1. Prince de la Moskowa.
1. vicomte Lepic.
2. comte Clary.
1. Raymond Hulin.
1. Galland.
1. Ségard.

De St-Cloud 6 août 1870

Un journal pour le Prince Impérial.

***

A partir du 6 août toute la cour étant rentrée à Paris ou s'étant déjà dispersée sous le vent précurseur de l'orage, les départs d'estafette cessent de Saint-Cloud ; nous prenons donc ceux de Paris qui étaient effectués par le même système, et signalés sur des feuilles identiques à celles dont nous avons reproduit un fac-similé dans les pages qui précèdent.

De Paris, pour le quartier impérial de l'armée du Rhin.

Du 29 juillet 1870

1. de l'Impératrice pour S. M. l'Empereur.
1. du Palais pour S. M. l'Empereur.
1. de la maison militaire pour le comte Clary.
3. de la guerre pour le maréchal Lebœuf.
1. du Cabinet pour Félix Vervoort.
1. du Cabinet pour le comte Clary.

30 juillet 1870

6. journaux, 1 paquet pour l'Empereur.
1. du grand écuyer pour le comte Davillier.
1. du Cabinet pour Félix Vervoort.

31 juillet 1870

5. journaux, 1 paquet pour S. M. l'Empereur.
1. du préfet de police pour S. M. l'Empereur.
1. de l'Intérieur pour S. M. l'Empereur.
1. du Préfet de Seine-et-Marne pour l'aide de camp de S. M.
1. du Cabinet pour Félix.
9. de la Guerre pour major général.

1er août 1870

7. journaux, 1 paquet pour l'Empereur.
1. journal, 1 paquet pour le Prince Impérial.
1. journal pour M. Conneau.
1. du Cabinet pour Félix.
1. de la Guerre pour le major général.
1. du général Colson pour le major général.

2 août 1870

10. journaux, 1 paquet pour l'Empereur.
1. de police pour l'Empereur.
1. de l'Intérieur pour l'Empereur.
1. des Travaux publics pour l'Empereur.
5. de la Guerre pour le major général.
1. de la Guerre pour le prince de la Moskova.
1. du Cabinet pour Félix.
3. de la maison militaire pour Castelnau.
2. de la maison militaire pour de Courson.

3 août 1870

15. journaux, 2 paquets pour l'Empereur.
1. de police pour l'Empereur.
1. Intérieur pour l'Empereur.
1. police pour M. Pietri.
1. du Cabinet pour Félix.
1. divers pour M. Trecesson.
1. divers pour M. de Morcourt.
1. divers M. Conneau.
9. divers Maréchal Lebœuf.
2. divers M. Bertier.
3. divers Prince Napoléon.
2. divers Félix.

4 août 1870

11. journaux, 2 paquets pour l'Empereur.
1. de M. Conneau pour le Prince Impérial.
1. M. de Vandal pour M. de Crauzat.
4. de la Guerre pour M. Lebœuf.
1. de la Guerre pour le baron Larrey.
1. du Cabinet pour Félix.

5 août 1870

23. journaux pour l'Empereur.
1. police pour l'Empereur.
1. de la Guerre pour l'Empereur.
1. du Cabinet pour Félix.
2. divers pour le Prince Napoléon.
8. divers pour le Maréchal Lebœuf.

6 août 1870

7. journaux pour l'Empereur.
1. du Cabinet pour Félix.

7 août 1870

9. journaux pour l'Empereur.
1. journal pour le Prince Impérial.
1. de la Guerre pour le major général.
1. du Cabinet pour Félix.

8 août 1870

8. journaux pour l'Empereur.
1. Emile Olivier pour l'Empereur.
1. du Cabinet pour Pietri.
1. du Cabinet pour Félix.
1. de l'Impératrice pour le comte Clary.
43. de la maison militaire pour le général Courson.
13. de la maison militaire pour le major général.

9 août 1870

9. journaux, 5 paquets pour l'Empereur
1. de la police pour l'Empereur.
1. M. Vaillant pour le Prince Napoléon.
15. de la Guerre pour M. Lebœuf.
2. du Cabinet pour Félix.

10 août 1870

6. journaux, 5 paquets pour l'Empereur.
1. de la police pour l'Empereur.
1. de la maison militaire pour le général Courson.
2. de la maison militaire pour le Colonel Verly.
1. de la Guerre pour le baron Larrey.
2. du Cabinet pour Félix.

11 août 1870

12. journaux pour l'Empereur.
1. Sénat pour l'Empereur.
1. M. Plichon pour l'Empereur.
1. duc de Grammont pour l'Empereur.

1. police pour l'Empereur.
2. du Cabinelt pour Félix Vervoort.
1. divers pour M. Pietri.
2. divers pour le Prince Napoléon.

12 août 1870

15. journaux pour l'Empereur.
1. de la Guerre pour l'Empereur.
1. de la police pour l'Empereur.
1. des Affaires étrangères pour l'Empereur.
3. de la maison militaire pour le général Courson.
2. de la maison militaire pour M. Pietri.
1. de la maison militaire pour M. Félix.
1. de la maison militaire pour le capitaine Fiéron.
6. de la maison militaire pour le major général.
2. de la maison militaire pour le Colonel Verly.
1. de la Marine pour M. Pietri.
1. du Cabinet pour Félix.

13 août 1870

6. journaux pour l'Empereur.
3. de la Guerre pour le Maréchal Bazaine.
1. de la Guerre pour le Maréchal Lebœuf.
3. du Cabinet pour M. Félix.
2. divers pour le Prince Napoléon.

14 août 1870

12. journaux pour l'Empereur.
3. divers pour le major général.
3. de la Guerre pour le Maréchal Bazaine.
1. de la Guerre pour le Maréchal commandant les 3e, 4e et 5e corps.
1. de la Guerre pour le baron Larrey.
1. du Cabinet pour le Docteur Conneau.

2. de la maison militaire pour le Général Courson.
2. de la maison militaire pour le Colonel Verly.
2. du Cabinet pour M. Félix.

15 août 1870

16. journaux pour l'Empereur.
2. du Cabinet pour M. Félix.
1. de la Guerre pour le major général.

16 août 1870

14. journaux pour l'Empereur.
2. du Cabinet pour Félix.
1. de la maison militaire pour le Colonel Verly.
1. de la maison militaire pour le Général de Courson.
1. de la maison militaire pour M. Lepic.
1. de la maison militaire pour M. Hulin.

17 août 1870

20. journaux pour l'Empereur.
2. du Cabinet pour Félix.
2. divers pour le Prince Napoléon.
1. divers pour le Prince de la Moskowa.
3. de la maison militaire pour le Général de Courson.
1. de la police pour M. Piétri.

18 août 1870

16. journaux pour l'Empereur.
2. du Cabinet pour Félix.
1. Vice-Consul à Liège pour le major général.
2. de la Guerre pour le Maréchal Mac-Mahon.
2. Princesse Napoléon pour le Prince Napoléon.
2. de la maison militaire pour le Colonel Verly.
2. de la maison militaire pour le Général Castelnau.

19 août 1870

12. journaux por l'Empereur.
2. du Cabinet pour Félix.
1. de la maison militaire pour le commandant Lamey.
2. de la maison militaire pour le Général de Courson.
1. divers pour M. l'abbé Métairie.
2. divers pour le Prince Napoléon.
1. divers pour le Général Castelnau.

20 août 1870

(L'ambulant de Calais n'est pas arrivé)

1 gouverneur de Paris pour le Maréchal Mac-Mahon.
2 de la guerre pour le Maréchal Mac-Mahon.
1 de la poste pour M. de Crauzat.
1 du cabinet pour le Comte Clary.
1 du cabinet pour le Docteur Conneau.
1 du cabinet pour M. Félix.
1 de la maison militaire pour le général Jarros.
3 journaux, 1 paquet pour l'Empereur.

21 août 1870

14 journaux pour l'Empereur.
2 de la maison militaire pour le général Courson.
3 de la maison militaire pour le Docteur Conneau.
2 du cabinet pour M. de Crauzat.
1 divers pour M. Goutelard.

22 août 1870

16 journaux pour l'Empereur.
2 du cabinet pour M. Félix.
1 de la maison militaire pour le général de Courson.
1 de la maison militaire pour le capitaine Pierron.
1 de la maison militaire pour le Comte Clary.

1 de la maison militaire pour M. Piétri.
1 de la maison militaire pour M. Uhlmann.
1 de la maison militaire pour M. le Général Castelnau.
1 de la guerre pour un aide de camp de l Empereur.
1 de la poste pour M. de Crauzat.
1 divers pour le Commandant Lamey.

23 août 1870

15 journaux pour l'Empereur.
2 du cabinet pour Félix.
1 du cabinet pour le secrétaire de l'Empereur.
1 de la guerre pour le général Reille.
1 de la police pour M. Piétri.

24 août 1870

14 journaux pour l'Empereur.
2 du cabinet pour Félix.
1 de la maison militaire pour M. Lepic.
1 de la poste pour M. de Crauzat.
1 de la maison militaire pour le général de Courson.
1 de la maison militaire pour le général de Castelnau.
3 de la maison militaire pour M. de Canisy.
1 de la maison militaire pour le comte Clary.
1 de la maison militaire pour le Colonel Verly.

25 août 1870

21 journaux pour l'Empereur.
2 du cabinet pour M. Félix.
1 de la maison militaire pour le général de Courson.
1 paquet pour l'Empereur.
1 de la maison militaire pour M. Raimbeaux.

26 août 1870

10 journaux, 1 paquet pour l'Empereur.
2 du cabinet pour Félix.

1 du grand écuyer pour M. Davillier.
1 de la maison militaire pour le colonel Verly.
1 de la maison militaire pour le général de Courson.
1 de la maison militaire pour le général Castelnau.

27 août 1870

Néant

28 août 1870

15 journaux, 1 paquet pour l'Empereur.
2 du cabinet pour Félix.
2 de la maison militaire pour le général de Courson.
1 de la maison militaire pour le colonel Verly.
1 de la maison militaire pour le général Castelnau.
1 de la maison militaire pour Félix.
1 de la maison militaire pour M. Ségard.
1 de la maison militaire pour M. Davillier.

*
* *

A partir du 29 août, plus rien n'est arrivé de Paris au malheureux quartier Impérial ; c'est à cette date, que s'arrêtent les reçus et contre seings de la poste, retrouvés à Sedan.

Nous publions, pour terminer, les envois du service des Postes du quartier Impérial concernant les lettres expédiées de ce même quartier à de différentes destinations. Ces expéditions n'étaient notées que sur de simples feuilles de papier jaune, revêtues d'un timbre portant en rond : Bureau spécial de l'Empereur et au milieu du rond la date du jour, le mois et l'année.

Nos lecteurs, en lisant les noms des envoyeurs et ceux des destinataires pourront se figurer à peu près le contenu

des lettres, suivant les dates poignantes qu'elles portaient, au fur et à mesure des désastreux évènements qui se déroulaient.

Ces envois étaient faits par un service d'estafettes, de même que pour les courriers expédiés de St-Cloud et de Paris.

ENVOIS DU QUARTIER IMPERIAL DE L'ARMEE DU RHIN

Envoi du 29 juillet 1870 par train 36

(Paris, en passe Metz)

1 lettre de l'Empereur pour S. E. le duc de Grammont.

1 lettre de l'Empereur pour S.M. l'Impératrice.

1 lettre de l'Empereur pour M. Bure, trésorier de la couronne.

1 du cabinet de l'Empereur pour Mme Galland à Saint-Cloud.

1 de la maison de l'Empereur pour Mme Dreyssé à Paris.

1 du cabinet de l'Empereur pour le Préfet de police.

1 de la maison de l'Empereur pour Mme Coquet à Portrieux.

1 de la maison de l'Empereur pour Mlle de Courson.

3 de la maison de l'Empereur pour l'Intendant militaire de 1re division.

1 de la maison de l'Empereur pour Dupuis contrôleur à Saint-Cloud.

1 de la maison de l'Empereur pour Mme Lamey à Piros (Gironde).

Envoi du 29 juillet 1870 par le train 40

1 lettre de l'Empereur pour M. Charmet à Paris.

1 de M. Piétri pour S. E. le Ministre de l'Intérieur.

1 de M. Piétri pour M. l'Amiral Rigaud de Genouilly.
1 de la maison pour M. Paul Dallay.
1 du cabinet pour Mlle R. Hertematte.
1 du cabinet pour le Préfet de Police.
1 du Grand écuyer pour Mme la Comtesse Davillier.
1 de la maison pour le Commandant de la 13 Cie du train des équipages.
1 de la maison pour Mme Hyrvoix à Boulogne.

Envoi du 30 juillet par le train 36

1 lettre de la maison pour le général Lepic à St-Cloud.
1 lettre de la maison pour M. Thovex à St-Cloud.
1 de la maison militaire pour M. Thelin à Paris.
1 de la maison militaire pour M. Douny-Carrières à Paris.
1 de la maison militaire pour Mme Poussin à St-Cloud.
1 lettre du médecin en chef de l'armée pour l'Inspecteur médical à Strasbourg.
1 de la maison militaire du P. Impérial pour l'Inspecteur des forêts à Wissembourg.
1 de la maison militaire pour M. de Courton, receveur à Vitry-le-François.
1 du colonel Verly pour M. Albert Verly à Couzon.

Envoi du 30 juillet 1870 par train 40

1 lettre de la maison militaire pour M. Sacaley à Paris.
1 de la maison militaire pour M. Raby.
1 de la maison militaire pour M. de Taillard.
1 de la maison militaire pour M. Vial.
1 de la maison militaire pour M. Ségard.
1 du cabinet pour le Préfet de Police.
1 du Prince Impérial pour Mme Lamey.
1 du Prince Impérial pour M. Terrier.
1 du Prince Impérial pour M. Prével.

1 du grand écuyer pour Mme Davillier à Evian.
1 de la maison militaire pour Mme Hulin à Boulogne.
1 de la maison militaire pour M. Pelletier à Fontainebleau.

Envoi du 31 juillet 1870

1 de la maison militaire pour M. Grandin aux Tuileries.
1 de la maison militaire pour S. E. le ministre de la guerre.
1 de la maison militaire pour M. J. Mule, à Paris.
1 de la maison militaire pour M. Grandin, à Cognac.
1 de la maison militaire pour M. P. Erard, à Châteauneuf.
1 de la maison militaire pour le Directeur du parc d'artillerie à Toulouse.
1 de la maison militaire pour M. Lepic à Paris.
1 de la maison militaire pour M. Pauline Caumont à Boulogne-sur-Mer.
1 de la maison militaire pour M. Thelin aux Tuileries.
1 de S. A. le prince Impérial pour Mlle Stuart, à Saint-Cloud.
1 de la maison militaire pour M. Rathel.
1 de la maison militaire pour le Général Lepic.
1 de la maison militaire pour M. Dupuis.
1 de la maison militaire pour M. Thovex.
1 du cabinet de l'Empereur pour M. Raimbeaux à St-Cloud.
1 du cabinet de l'Empereur pour la Comtesse Clary à Saint-Cloud.
1 du cabinet de l'Empereur pour le contre-amiral Lairet à Paris.
1 du cabinet de l'Empereur pour M. de Boureilles.
1 du cabinet de l'Empereur pour M. Gastala.

1 du cabinet de l'Empereur pour M. Charmet.

1 du Grand Ecuyer pour Mme Segard.

1 du médecin en chef pour S. E. le ministre de la guerre.

1 du Grand Ecuyer pour Mme Davillier à Evian.

1 de la maison militaire pour M. de Courson à Portrieux.

1 de la maison militaire pour M. Raymond Hulin à Boulogne.

1 de la maison militaire pour M. Bash de Layrius à Bordeaux.

1 du cabinet de l'Empereur pour le Général de Wimpfen à Oran.

1 du Prince Impérial pour M. Lamy à Longoiron.

Envoi du 1er août 1870

1 de la maison militaire pour le Général Comte Lepic à Saint-Cloud.

1 de S. M. l'Empereur pour le ministre de l'intérieur.

1 du cabinet pour M. Sacaley à Paris.

1 du cabinet pour le sous-chef du cabinet de l'Empereur.

1 du cabinet pour M. Schmid à Paris.

1 du cabinet pour M. Robin à Vaugirard.

1 de la maison militaire pour Mme Coquet à Portrieux.

1 de la maison miliaitre pour M. Dulloz à Paris.

1 de la maison militaire pour M. le Préfet de Police.

1 de la maison militaire pour M. A. de Courson.

1 du médecin militaire en chef pour le Ministre des Finances.

1 du Grand Ecuyer pour M. Charmet.

1 du cabinet pour M. Sacaley.

1 du Télégraphe pour le Directeur général des Télégraphes.

1 de S. A. le Prince Impérial pour M. A. Arrighi à Toulouse.
2 lettres de l'Empereur pour S. M. l'Impératrice.
1 du Prince Impérial pour S. M. l'Impératrice.
1 du Prince Impérial pour le Comte Clary.
1 du cabinet pour M. Dupuis.
1 du cabinet pour Mme Porriquet à Ligny.

Envoi du 2 août 1870

1 lettre de l'Empereur pour le duc de Grammont.
1 de la maison militaire pour M. Duperré à Cherbourg.
1 de la maison militaire pour M. Thelin.
1 du cabinet de l'Empereur pour le baron Duperré.
1 du Prince Impérial pour Mme Lamey à Longoiron.
1 du Grand Ecuyer pour la comtesse Davillier à Evian.
1 de la maison militaire pour la baronne Verly à Couzon (Rhône).

Envoi du 3 août 1870

(TOUS LES NOMS DES EXPÉDITEURS MANQUENT)

Destinataires :

Mme Lamey.
Journal « Le Pays ».
Paul de Cassagnac.
M. Charmet.
Préfet de Police.
Duc de Bassano.
Intendant Blondeau.
Ministre des Finances.
Baronne de Launey.
Maréchal Vaillant,
Ministre de la Guerre.

Quartier Maître du Palais des Tuileries.
Abel Raimbeaux.
Thelin.

Envoi du 4 août 1870

1 de l'Empereur pour le duc de Grammont.
1 de la maison militaire pour Paul, aux Cent-Gardes.
1 de la maison militaire pour le Ministre de la Guerre.
1 de la maison militaire pour le comte Lauriston.
1 de la maison militaire pour le général Dejean.
1 de la maison militaire pour le Colonel Sautereau.
1 de la maison militaire pour le général Lépic.
1 du Prince Impérial pour la Comtesse Clary.
1 de la maison militaire pour le général L'Heriller à Strasbourg.
1 de M. de Crauzat pour le Directeur des postes.
1 du cabinet pour le ministre de la maison de l'Empereur.
1 du cabinet pour le Préfet de Police.
1 du cabinet pour la Direction des dons de secours.
1 du Prince Impérial pour l'adjudant Général.
1 du Prince Impérial pour M. Simmonaud.
1 du Prince Impérial pour Mme Lamey à Longoiron.
1 du médecin en chef pour le Docteur Longu à Nice.
1 du médecin en chef pour le Docteur Chenu à Passy.
1 du cabinet pour le Préfet de Police.

Envoi du 5 août 1870

1 du médecin en chef pour l'Intendant Blondeau.
1 du cabinet pour M. Sacaley sous-chef du cabinet.
1 du cabinet pour le baron Duperré.
1 de la maison militaire pour l'Abbé Berthilaz à Ambert.
1 de la maison militaire pour M. A. de Courson à St-Cyr.

1 de S. M. l'Empereur pour S. M. l'Impératrice.
1 de la maison militaire pour le Marquis de Piennes.

Envoi du 6 août 1870

1 de S. M. l'Empereur pour S. M. l'Impératrice.
1 de la maison militaire pour le colonel Roy à Versailles.
1 de la maison militaire pour le général commandant à Versailles.
1 de la maison militaire pour M. Bacioutri à Alençon.
1 de la maison militaire pour le ministre de la guerre.
1 de la maison militaire pour M. Corvisart.
1 de l'Empereur pour le préfet de Bordeaux.

Envoi du 7 août 1870

2 de la maison militaire pour la baronne A. Verly à Couzon.
1 de la maison militaire pour la Comtesse Clary.
1 de l'Empereur pour le Préfet de Police.
1 du cabinet pour le Ministre de la guerre.
1 du cabinet pour le Lieutenant-Colonel de Gendarmerie.
1 du cabinet pour M. Richard.
1 du Colonel des Cent-Gardes pour M. Luuyt à Paris.

Envoi du 8 août 1870

1 de la maison militaire pour Mme de Courson.
1 du cabinet pour Mme Félix Vervoort.
1 du cabinet pour le ministre de la guerre.
1 de la maison militaire pour la Comtesse Clary.
1 du cabinet pour le Préfet de Police.
1 du cabinet pour M. Gastalla.
1 du Prince Impérial pour Mme de Launey.
1 du cabinet pour le général Hartung.

1 des postes pour Mme de Crauzat à St-Cloud.
1 du Prince Impérial pour Mme Lamey à Mongoiron.
1 de la maison militaire pour l'Abbé Decour à Angoulême.
1 du Grand Ecuyer pour Mme Davillier à Evian.
1 de la maison militaire pour M. Turgot à Creully.
1 de la maison militaire pour le Marquis de la Ferté à Ligneul.
1 de la maison militaire pour le Marquis de Piennes à Saint-Cloud.
1 de la maison militaire pour Mme Raimbeaux.

Envoi du 9 août 1870

(TOUS LES NOMS DES EXPÉDITEURS MANQUENT)

Destinataires :

Madame Segard.
Gastalla.
Comtesse de Laveaucoupet.
Duc de Grammont.
A. Bresse à Lyon.
Docteur Louvel à Saint-Denis.
Madame Amiot à Fontainebleau.
Mme Duperré à Mont-de-Marsan.
Mlle de Caumont à Boulogne.
Dupuis.
de Piennes.
Préfet de Police.
de Waru.
Ministre de la guerre.
Comte Lépic.
Madame de Metternich à Bougival.

Envoi du 10 août 1870

(TOUS LES NOMS DES EXPÉDITEURS MANQUENT)

Destinataires :

Lepic.
Schürr aux Cent-Gardes.
de Waru.
de la Tour.
Ministre de la guerre.
Legrevain.
Directeur des Postes.
Médecin en chef du 1er corps.
Yriaste à Vittel.

Envoi du 11 août 1870

1 de l'Empereur pour le Ministre de laguerre.
1 de l'Empereur pour le Préfet de Police.
1 de l'Empereur pour le Baron J. David.
1 de l'Empereur pour le Ministre des affaires Etrangères.
1 de la maison militaire pour M. de la Ferté à Ligneul.
1 de la maison militaire pour la Comtesse Davillier à Evian.
1 de la maison militaire pour la Baronne Verly à Couzon.
1 de la maison militaire pour Mme Raimbeaux.
1 de la maison militaire pour Mme Lamey.
1 de la maison militaire pour Mlle de Courson.

Envoi du 12 août 1870

1 de l'Empereur pour le Duc de Cambacères.
1 de l'Empereur pour le Général Trochu.
1 de l'Empereur pour le Ministre de la guerre.
1 de la maison militaire pour M. de Gallifet.

Envoi du 13 août 1870

1 lettre de l'Empereur pour le Ministre de la guerre.

Envoi du 14 août 1870

12 lettres sans mention.

Envoi du 15 août 1870

1 du cabinet pour le Préfet de Police.
1 du cabinet pour le Directeur des Postes.
1 du cabinet pour Mme Galland.

Envoi du 16 août 1870

Néant

Envoi du 17 août 1870

(TOUS LES NOMS DES EXPÉDITEURS MANQUENT)

Destinataires :

Capitaine Schürr.
Directeur Général des Postes.
Comtesse Davillier.
Madame Raimbeaux à Saint-Cloud.
Madame Lamey à Langoiron.

Envoi du 18 août 1870

(TOUS LES NOMS DES EXPÉDITEURS MANQUENT)

Destinataires :

Madame Goutellard.
Comtesse Clary.
Dupuis.
Madame Segard.
Comtesse Davillier.
Madame Uhlmann.
Goutellard.

Thelin.
L'Administrateur du mobilier de la Couronne.
Le chef de service télégraphique.
Directeur Général des Postes.
J. Caumont.
Madame Dupuis.
Madame Vervoort.
Madame Coquet à Portrieux.
Madame Veuve Teyssou-Lacombe à Uzerches.
Madame Lamey à Langoiron.
Carbonneau à Paris.
A. Mesquieh à Alger.
Madame Raymond à Boulogne.
Comtesse de Massa à Vouvray.
Madame Raimbeaux à Montretout.

Envoi du 19 août 1870

1 lettre du Grand Ecuyer pour la Comtesse Davillier.
1 du cabinet pour M. Dupuis.
1 de l'Empereur pour le Prince Bonaparte à Auteuil.
1 du cabinet pour M. Sacaley.
1 de la maison militaire pour le Marquis de Piennes.
1 de la maison militaire pour le Comte Clary.
1 de la maison militaire pour le Prince de la Moskowa.

Envoi du 20 août 1870

1 lettre de Félix Vervoort pour Mme Félix Vervoort.
1 du cabinet pour M. Galland.
1 du cabinet pour le quartier maître du Palais.
- du cabinet pour le Général de Montaupan.
1 du cabinet pour le Contrôleur du Palais des Tuileries.
1 du cabinet pour M. Eugène Caumont.
1 du cabinet pour Mme Félix Vervoort.

1 de la maison militaire pour M. A. de Courson.
1 de la maison militaire pour M. Vizitelly.
1 de la maison militaire pour M. Dalloz.
1 du Grand Ecuyer pour la Comtesse Davillier.
1 de la maison militaire pour la Comtesse Clary.
1 de la maison militaire pour M. Lantin.
1 de la maison militaire pour M. Raymond Hulin à Boulogne.
1 de la maison militaire pour Mme Raimbeaux à Saint-Cloud.
1 de la maison militaire pour Mme Lamey à Langoiron.
1 de la maison militaire pour Mme Amiot à Fontainebleau.

Envoi du 21 août 1870

Néant

Envoi du 22 août 1870

1 lettre du Grand Ecuyer pour la Comtesse Davillier.
1 de la maison militaire pour M. A. de Courson.
1 du cabinet pour M. Bidon.
1 du cabinet pour M. A. de Courson.
1 du cabinet pour M. Lombart.
1 du cabinet pour M. Robin.
1 du cabinet pour M. Segard.
1 du cabinet pour M. F. Vervoort.
1 du cabinet pour M. Dupuis.
1 du Prince Impérial pour M. Thelin.
1 du Prince Impérial pour Mme Lamey à Langoiron.
1 du Prince Impérial pour M. Filon.
1 du Prince Impérial pour la Comtesse Clary.
1 du Colonel Verly pour M. Schür aux Cent-Gardes.

1 de M. de Crauzat pour le Directeur général des Postes.

1 du Général de Courson pour Mlle de Courson à Portrieux.

1 de la maison militaire pour Mme Wille à Choisy-le-Roi.

1 du Général de Courson pour Mme Coquet à Portrieuc.

Envoi du 23 août 1870

1 de l'Empereur pour le Ministre de la guerre.
1 du cabinet pour M. Caumont.
1 du cabinet pour M. F. Vervoort.
1 du cabinet pour M. Sacaley.

Envoi du 24 août 1870

1 de la maison militaire pour Mlle de Courson.
1 de l'Empereur pour le Ministre de la guerre.
1 de l'Empereur pour le Préfet de Police
1 de M. de Crauzat pour le Directeur général des Postes.
1 de la maison militaire pour M. Balbi à Montmartre.
1 de l'Empereur pour le Préfet de Police.
1 de l'Empereur pour le Comte de Palikao.
1 de l'Empereur pour le Ministre de l'Agriculture.
1 du cabinet pour M. Robin aux Tuileries.
1 de M. Vervoort pour Mme F. Vervoort.
1 de M. Vervoort pour M. Hubert.
1 du cabinet pour M. Caumont.
1 du Grand Ecuyer pour la Comtesse Davillier.
1 du Général de Courson pour Mme Coquet à Portrieux
1 du général de Courson pour Mlle de Courson

1 du Commandant Lamey pour Mme Lamey à Langoiron

1 Du colonel Verly pour la Baronne Verly à Couzon.

Envoi du 24 août 1870

Néant.

Envoi du 25 août 1870

1 du cabinet pour M. Segard.

1 du cabinet pour Mme Pelletier.

1 de l'Empereur pour S. M. l'Impératrice.

1 du général de Courson pour Mme de Courson.

1 de la maison militaire pour M. Lheureux.

1 de la maison militaire pour Mme Vervoort.

1 de la maison militaire pour le général Hartung.

1 de la maison militaire pour M. Foulquier.

1 de la maison militaire pour M. Jeanson.

1 de la maison militaire pour Mme Lamey.

1 de la maison militaire pour Mme Raimbeaux à Saint-Cloud

1 de la maison militaire pour Mme Charmet.

1 du Grand Ecuyer pour la Comtesse Davillier.

1 de la maison militaire pour la comtesse Clary.

1 de l'Empereur pour le ministre de l'intérieur.

1 de la maison militaire pour M. J. Caumont.

1 de M. de Crauzat pour le Directeur général des Postes.

1 du colonel Verly pour M. Schürr, capitaine aux Cent-Gardes.

1 de l'Empereur pour le Préfet de police.

1 de l'Empereur pour M. Conti.

1 de l'Empereur pour le baron de Vatry.

1 de l'Empereur pour le baron Duperré.

1 du cabinet pour le chef du service télégraphique.

1 du cabinet pour le chef du cabinet de l'Empereur.

1 de la maison militaire pour M. Duperré, à Mont-de-Marsan.

1 de la maison militaire pour Mme Vve Pajol, à Gournay-en-Bray.

1 de la maison militaire pour Mlle de Fleury, à St-Germain.

1 de la maison militaire pour M. de Richemont, à Limours.

1 de la maison militaire pour Mme Coquet, à Portrieux.

1 de la maison militaire pour M. de Courson, à Portrieux.

Envoi du 26 août 1870

1 de la maison militaire pour M. Vervoort.
1 de la maison militaire pour M. Goutellard.
1 de la maison militaire pour M. Thelin.
1 de la maison militaire pour le ministre de la guerre.
1 de la maison militaire pour M. Lamey, à Langoiron.
1 de la maison militaire pour M. Schuller.
1 de la maison militaire pour M. Lafaye, à Vichy.

Envoi du 27 août 1870

1 de l'Empereur pour le Préfet de police.
1 de la maison militaire pour M. Goutellard.
1 de la maison militaire pour M. Thelin.
1 de la maison militaire pour la Comtesse Davillier.
1 de la maison militaire pour M. Ségard.
1 de la maison militaire pour Mme Coquet.
1 de la maison militaire pour Mme Raimbeaux.

Envoi du 28 août 1870

Néant.

Envoi du 29 août 1870

1 lettre de l'Empereur pour le Préfet de police.

1 de la maison militaire pour M. Frémy.
1 de la maison militaire pour M. Gastalla.
1 du cabinet pour le ministre de la guerre.
1 du cabinet pour le Grand Ecuyer.
1 de M. de Crauzat pour le Directeur général des Postes.
1 de la maison militaire pour Mme Segard.
1 de la maison militaire pour Mme de Gaudemaris, à Fécamp.
1 de la maison militaire pour Mme Honoré.
1 de la maison militaire pour Mme Raimbeaux.
1 de la maison militaire pour la baronne Duperré.
1 de la maison militaire pour la baronne Verly.
1 du cabinet pour Mme Félix Vervoort.

En terminant ces relevés de correspondances, pour le public probablement sans intérêt mais qui certainement évoquent bien des souvenirs chez les survivants et descendants de ceux qui ont touché à la Maison Impériale, nous ferons remarquer que le service des Postes de l'Empereur était dirigé par M. de Crauzat et que le personnel sous ses ordres a fait son devoir jusqu'au bout.

Le nom de Félix Vervoort qui revient à chaque page dans les listes de correspondances, est celui du premier valet de chambre, huissier de Napoléon III. Le dévouement de cet homme pour le souverain ne s'est jamais démenti, et nous croyons qu'il vit encore âgé d'environ 97 ans, dans une maison dont il est propriétaire à Paris.

Uhlmann dont le nom revient également assez souvent, était le dévoué serviteur de S. A. le Prince Impérial qu'il a accompagné dans le Zululand.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

A mon fils .....
Avant-propos .....
Préface .....

Chapitre I. — De Metz a Chalons et a Mouzon. — A Metz : Lettres du Colonel Verly. — Le 13 août 1870. — Longueville. — Le 15 août. — Gravelotte. — Verdun. — Camp de Châlons. — Hésitations de l'Empereur. — Ordres de Paris. — Marche décidée sur Montmédy. — Envoi du Prince Napoléon en Italie. — Départ du Prince Impérial pour Mézières. — La dernière escorte. — Hésitations du Maréchal de Mac-Mahon. — Nouveaux ordres de Paris. — Inactivité de Bazaine. — Il se fixe sous Metz. — Tentative d'attentat sur Napoléon III. — Le dîner du Maréchal à Stonne. — L'Empereur à Raucourt. — Débandade de l'armée. — Départ pour Carignan. — Napoléon III au moulin de Ponçay. — Le canon de Beaumont.

Chapitre II. — Marche sur Carignan. — L'Empereur et la ferme de Baybel. — De Failly surpris à Beaumont. — Son déjeuner chez le maire M. Jaisson. — Le désastre. — Charge héroïque du 5e cuirassiers entre Mouzon et le moulin de Ponçay. — Le Colonel de Contenson. — Mort du commandant

Brincourt. — Découverte de son corps. — Retraite sur la Meuse. — Les Francs-Tireurs Mocquard. — Mouzon. — Le colonel Demange. — Hésitations du duc de Magenta. — Napoléon à Carignan. — Le général Ducrot chez le Souverain. — Départ de l'Empereur pour Sedan. — Le train spécial. — L'arrivée à Sedan. — M. Pierre. — Entrée dans Sedan. — A la Sous-Préfecture. — Les bagages de l'Empereur, de Carignan à Sedan. — Rapport à ce sujet. — Liste des Cent-Gardes à Sedan.

Chapitre III. — 31 AOUT 1870. — Historique de Sedan. — Ducrot veut gagner Mézières. — Ordre de Mac-Mahon de se rabattre sur Sedan. — Préparatifs des Allemands. — Le roi Guillaume et son fils à Chémery. — Inaction de l'armée française. — Hésitations du Maréchal. — Quelques défaillances dans les rangs français. — Proclamation de l'Empereur aux troupes. — Sur les remparts. — Napoléon III à la sous-préfecture. — Sa promenade en ville. — La dernière nuit.

Chapitre IV. — 1er SEPTEMBRE 1870. — Quelques mots. — La bataille de Sedan commence. — Mac-Mahon blessé. — L'Empereur sur le champ de bataille : à Sedan, Bazeilles, au creux de Givonne. — Sa rencontre avec le général de Wimpffen. — Divers témoignages à l'appui. — Les Cent-Gardes au quartier Macdonald. — A la Sous-Préfecture. — Ce qui se passait en ville. — « Ah ! les braves gens ! » — Ce que pensait Napoléon III. — Le drapeau blanc. — Tentative inutile de Wimpffen. — Six heures : fin de la bataille. — Souvenirs de Mgr. Lanusse. — Extrait de la déposition du Maréchal de Mac-Mahon à la Commission d'enquête parlementaire sur Sedan. — Le général Reille à Frénois. — Lettre de Napoléon III au roi de Prusse. — Sa réponse. — Suspension d'armes. — La nuit est tombée. — L'Empereur attend à la sous-préfecture. — Le destin. — Le commandant d'Alincourt. — A la Chapelle : les francs-tireurs Mocquard.

Chapitre V. — 2 Septembre 1870 : Sedan, Donchery, Bellevue. — L'Empereur connaît le résultat de la conférence entre Wimpffen, Moltke et Bismarck. — Résumé du capitaine d'Orcet. — Napoléon III quitte Sedan. — Son entrevue avec Bismarck. — Donchery. — La maison du tisseur. — L'Empereur prisonnier. — Départ pour le château de Bellevue. — Signature de la capitulation. — L'Empereur et Wimpffen. — Proclamation du général de Wimpffen à l'armée. — Aux habitants de Sedan. — Dans Sedan. — Les Cent-Gardes. — Au quartier Macdonald. — Au château de Bellevue. — Napoléon III et le roi Guillaume. — La nuit tombe. — L'Empereur. — Dernières heures de France.

Chapitre VI. — 3 Septembre 1870 : Sedan, Bouillon. — A Sedan. — Divers avis de la Municipalité. — Après la capitulation. — Belle conduite des habitants de Sedan. — Les Bavarois de Bazeilles en 1873. — Sedan libérée des Allemands le 24 juillet 1873. — Départ de l'Empereur. — De Bellevue à la Chapelle. — Arrêt de la Chapelle. — La légende du tableau. — De la Chapelle à Bouillon. — Les francs-tireurs Mocquard à Bouillon. — L'Auberge de la Poste. — La chambre de l'Empereur. — Le dîner. — La nuit. — De Bouillon à Libramont. — De Libramont à Verviers. — Le 4 septembre. — Lettre du colonel Verly. — Wilhelmshœhe. — Récit du comte Fleury. — Chislehurst. — 9 janvier 1873. — 1er juin 1879. — Testament du Prince Impérial. — L'Impératrice. — Tombeaux des Bonaparte.

Chapitre VII. — Bazeilles et Balan. — En souvenir de Bazeilles. — Le 1er septembre 1870. — Les dernières cartouches. — L'infanterie de marine. — Le commandant Lambert. — Atrocités des Allemands. — Le général baron Von der Than les commande. — Quelques tués et disparus. — Quatre cent-soixante-quatre maisons incendiées. — Le curé de Bazeilles. — Son histoire est une pure légende. — Le curé de Balan. — Les morts de Balan. — Bazeilles de nos jours. — Le rossignol de l'ossuaire.

Chapitre VIII. — En captivité. — Les Cent-Gardes au camp de la Misère. — A Coblentz. — En Poméranie. — Lettres de leur colonel. — Lettre de Napoléon III. — La paix. — Retour en France. — Dernière lettre du Maréchal des logis chef Lemeland.

Chapitre IX. — Papiers abandonnés a Sedan. — Logements de la Maison de l'Empereur à Metz. — Changements de domicile. — Divers fac-similés. — Extraits des registres de correspondance entre St-Cloud, les Tuileries et le Quartier Impérial de l'Armée du Rhin.

FIN DE LA TABLE

IMPRIMERIE G. SAUTAI, 14, RUE DES FOSSES — LILLE

H. DARAGON, Imprimeur, PARIS